Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

8° Yb 546

SCHILLER

LA FIANCÉE

DE MESSINE

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR M. AD. REGNIER

AVEC LE TEXTE ALLEMAND EN REGARD

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

LA FIANCÉE DE MESSINE

8°Yh
546

A LA MÊME LIBRAIRIE

SCHILLER. — *La Fiancée de Messine*. Texte allemand, publié et annoté par M. Scherdlin. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 50

Le même ouvrage, traduction *juxtalinéaire* par M. Schnaufer. 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

31611. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

SCHILLER

LA FIANCÉE DE MESSINE

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR M. AD. REGNIER

AVEC LE TEXTE ALLEMAND EN REGARD

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 3963
1895

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

Die Braut von Meſſina

LA FIANCÉE DE MESSINE

PERSONNAGES.

DONNA ISABELLA, princesse de Messine.
DON MANUEL, } ses fils
DON CÉSAR, }
BÉATRIX, sa fille.
DIÉGO.
Des MESSAGERS.
Le CHŒUR est formé de la suite des *deux* frères.
LES ANCIENS (SÉNATEURS) DE MESSINE ne parlent pas (personnages muets).

Perſonen.

Donna Iſabella, Fürſtin von Meſſina.
Don Manuel, Don Ceſar } ihre Söhne.
Beatrice, ihre Tochter.
Diego.
Boten.
Chor beſteht aus dem Gefolge der Brüder.
Die Aelteſten von Meſſina reden nicht.

Die Braut von Meſſina

Die Scene iſt eine geräumige Säulenhalle, auf beiden Seiten ſind Eingänge, eine große Flügelthüre in der Tiefe führt zu einer Kapelle.

Donna Iſabella in tiefer Trauer, die Aelteſten von Meſſina ſtehen um ſie her.

Iſabella.

Der Noth gehorchend, nicht dem eignen Trieb,
Tret' ich, ihr greiſen Häupter dieſer Stadt,
Heraus zu euch aus den verſchwiegenen
Gemächern meines Frauenſaals, das Antlitz
Vor euren Männerblicken zu entſchleiern.
Denn es geziemt der Wittwe, die den Gatten
Verloren, ihres Lebens Licht und Ruhm,
Die ſchwarz geflorte Nachtgeſtalt dem Aug'
Der Welt in ſtillen Mauern zu verbergen;
Doch unerbittlich, allgewaltig treibt
Des Augenblicks Gebieterſtimme mich
An das entwohnte Licht der Welt hervor.
Nicht zweimal hat der Mond die Lichtgeſtalt
Erneut, ſeit ich den fürſtlichen Gemahl
Zu ſeiner letzten Ruheſtätte trug,
Der mächtigwaltend dieſer Stadt gebot,
Mit ſtarkem Arme gegen eine Welt
Euch ſchützend, die euch feindlich rings umlagert,
Er ſelber iſt dahin, doch lebt ſein Geiſt
In einem tapfern Heldenpaare fort
Glorreicher Söhne, dieſes Landes Stolz.

LA FIANCÉE DE MESSINE

La scène est une vaste salle avec des colonnes; des deux côtés, il y a une entrée; au fond, une grande porte à deux battants conduit à une chapelle.

DONNA ISABELLA (en grand deuil); LES ANCIENS DE MESSINE (sont debout autour d'elle).

ISABELLA. Obéissant à la nécessité, non à ma propre impulsion, je parais devant vous, chefs vénérables de cette ville; je viens des retraites silencieuses de mon gynécée, dévoiler mon visage à vos regards virils. C'est qu'il convient à la veuve qui a perdu, dans son époux, la lumière et la gloire de sa vie, de dérober aux yeux du monde, dans une muette enceinte, sa triste présence, la sombre nuit dont son deuil l'enveloppe; mais, inexorable, toute-puissante, la voix du présent devoir me ramène impérieusement à la lumière d'un monde oublié.

La lune n'a pas encore renouvelé deux fois son disque lumineux, depuis que j'ai conduit à l'asile de son dernier repos mon auguste époux, qui commandait à cette ville en maître souverain, vous protégeant, de sa main puissante, contre un monde ennemi qui de toutes parts vous investit. Lui-même, il n'est plus; mais son esprit continue de vivre dans un couple vaillant de héros, dans deux fils glorieux, l'orgueil de ce pays. Vous les avez vus

Ihr habt ſie unter euch in freud'ger Kraft
Aufwachſen ſehen, doch mit ihnen wuch
Aus unbekannt verhängnißvollem Samen
Auch ein unſel'ger Bruderhaß empor,
Der Kindheit frohe Einigkeit zerreißend,
Und reifte furchtbar mit dem Ernſt der Jahre.
Nie hab' ich ihrer Eintracht mich erfreut;
An dieſen Brüſten nährt' ich Beide gleich,
Gleich unter ſie vertheil' ich Lieb' und Sorge,
Und Beide weiß ich kindlich mir geneigt.
In dieſem einz'gen Triebe ſind ſie eins,
In allem andern trennt ſie blut'ger Streit.
Zwar weil der Vater noch gefürchtet herrſchte,
Hielt er durch gleicher Strenge furchtbare
Gerechtigkeit die Heftigbrauſenden im Zügel,
Und unter eines Joches Eiſenſchwere
Bog er vereinend ihren ſtarren Sinn.
Nicht waffentragend durften ſie ſich nahn,
Nicht in denſelben Mauern übernachten;
So hemmt' er zwar mit ſtrengem Machtgebot
Den rohen Ausbruch ihres wilden Triebs;
Doch ungebeſſert in der tiefen Bruſt
Ließ er den Haß — Der Starke achtet es
Gering, die leiſe Quelle zu verſtopfen,
Weil er dem Strome mächtig wehren kann.
Was kommen mußte, kam. Als er die Augen
Im Tode ſchloß, und ſeine ſtarke Hand
Sie nicht mehr bändigt, bricht der alte Groll,
Gleichwie des Feuers eingepreßte Gluth,
Zur offnen Flamme ſich entzündend los.
Ich ſag' euch, was ihr alle ſelbſt bezeugt:
Meſſina theilte ſich, die Bruderfehde
Löst' alle heil'gen Bande der Natur,
Dem allgemeinen Streit die Looſung gebend,
Schwert traf auf Schwert, zum Schlachtfeld ward die Stadt.
Ja, dieſe Hallen ſelbſt beſpritzte Blut.
Des Staates Bande ſahet ihr zerreißen,
Doch mir zerriß im Innerſten das Herz —
Ihr fühltet nur das öffentliche Leiden,

grandir au milieu de vous, dans leur force et leur ardeur; mais avec eux a grandi de même, née d'un germe fatal et mystérieux, une funeste haine fraternelle, qui, rompant la joyeuse concorde de l'enfance, a mûri, de plus en plus terrible, avec le progrès des ans. Jamais je n'ai joui de leur union. Tous deux également, je les ai nourris sur mon sein; j'ai partagé également entre eux mon amour et mes soins, et je sais que tous deux me chérissent avec une filiale tendresse. Ils sont d'accord par ce seul sentiment; pour tout le reste, une sanglante discorde les divise.

Tant que régna, il est vrai, leur père redouté, il tint en bride leur bouillante ardeur par l'imposante justice d'une égale sévérité, et il courba, les unissant sous un même joug de fer, leur sens opiniâtre. Il ne leur était permis ni d'approcher armés l'un de l'autre, ni de passer la nuit dans les mêmes murs. De la sorte, il contint sans doute, par la puissante rigueur de ses ordres, la farouche explosion de leur instinct fougueux; mais il laissa la haine, non amendée, au fond de leur cœur.... L'homme fort dédaigne d'obstruer la source qui murmure, parce qu'il peut avec puissance s'opposer au torrent.

Ce qui devait arriver, arriva. Quand la mort lui eut fermé les yeux, et que sa main ne les maîtrisa plus, la vieille haine éclata, comme éclate en libre flamme l'ardeur d'un feu comprimé. Je vous dis là ce dont vous êtes tous les témoins: Messine se divisa, la lutte fraternelle rompit les liens sacrés de la nature et donna le signal à la discorde universelle; le glaive frappa le glaive, la ville devint un champ de bataille; oui, ces salles mêmes furent arrosées de sang.

Les liens de l'État, vous les avez vus brisés; mais mon cœur aussi s'est brisé au dedans de moi.... Vous n'avez senti que la souffrance publique, et vous vous êtes peu inquiétés de la douleur

Und fragtet wenig nach der Mutter Schmerz.
Ihr kamt zu mir und ſpracht dies harte Wort:
„Du ſiehſt, daß deiner Söhne Bruderzwiſt
„Die Stadt empört in bürgerlichem Streit,
„Die, von dem böſen Nachbar rings umgarnt,
„Durch Eintracht nur dem Feinde widerſteht.
„— Du biſt die Mutter! Wohl, ſo ſiehe zu,
„Wie du der Söhne blut'gen Hader ſtillſt.
„Was kümmert uns, die Friedlichen, der Zank
„Der Herrſcher? Sollen w i r zu Grunde gehn,
„Weil deine Söhne wüthend ſich befehden?
„Wir wollen uns ſ e l b ſt rathen ohne ſie,
„Und einem andern Herrn uns übergeben,
„Der unſer Beſtes will und ſchaffen kann!“

So ſpracht ihr rauhen Männer, mitleidlos,
Für euch nur ſorgend und für eure Stadt,
Und wälztet noch die öffentliche Noth
Auf dieſes Herz, das von der Mutter Angſt
Und Sorgen ſchwer genug belaſtet war.
Ich unternahm das nicht zu Hoffende,
Ich warf mit dem zerriſſnen Mutterherzen
Mich zwiſchen die Ergrimmten, Friede rufend —
Unabgeſchreckt, geſchäftig, unermüdlich
Beſchickt' ich ſie, den einen um den andern,
Bis ich erhielt durch mütterliches Flehn,
Daß ſie's zufrieden ſind, in dieſer Stadt
Meſſina, in dem väterlichen Schloß,
Unfeindlich ſich von Angeſicht zu ſehn,
Was nie geſchah, ſeitdem der Fürſt verſchieden.

Dies iſt der Tag! Des Boten harr' ich ſtündlich,
Der mir die Kunde bringt von ihrem Anzug.
— Seid denn bereit, die Herrſcher zu empfangen
Mit Ehrfurcht, wie's dem Unterthanen ziemt.
Nur eure Pflicht zu leiſten ſeid bedacht,
Für's andre laßt uns andere gewähren.
Verderblich dieſem Land und ihnen ſelbſt
Verderbenbringend war der Söhne Streit;
Verſöhnt, vereinigt, ſind ſie mächtig g'nug,

de la mère. Vous êtes venus à moi et vous avez dit cette dure parole : « Tu vois que la discorde fraternelle de tes fils allume la guerre civile dans cette cité, qui, entourée de toutes parts de voisins malveillants, ne résiste à l'ennemi que par la concorde.... Tu es la mère! Eh bien, vois comment tu peux apaiser la querelle sanglante de tes fils. Que nous importe, paisible que nous sommes, la lutte de nos maîtres? Veux-tu que nous périssions parce que tes fils se combattent avec fureur? Nous voulons pourvoir nous-mêmes, sans eux, à nos intérêts, et nous donner à un autre maître qui veuille notre bien et le puisse assurer. »

Voilà ce que vous avez dit, hommes durs et sans pitié, ne songeant qu'à vous et à votre ville, et vous avez encore jeté le poids du malheur public sur ce cœur qu'accablaient assez déjà les angoisses et les soucis maternels. J'ai entrepris une œuvre désespérée; je me suis jetée, avec mon cœur déchiré, mon cœur de mère, entre les deux furieux, implorant la paix.... Sourde aux refus, active, infatigable, je leur ai envoyé, tour à tour à tous deux, message sur message, jusqu'à ce que j'obtins par mes maternelles prières qu'ils consentissent à se voir face à face, sans inimitié, dans cette ville de Messine, dans le palais paternel : ce qui jamais n'eut lieu depuis la mort de leur père.

Voici le jour! A chaque heure, j'attends le messager qui doit m'apporter la nouvelle de leur approche.... Soyez donc prêts à recevoir vos maîtres, avec respect, comme il convient à des sujets. Ne songez qu'à remplir votre devoir et laissez-nous pourvoir à tout le reste. La querelle de mes fils était funeste au pays et funeste à eux-mêmes. Réconciliés, unis, ils sont assez puissants

Euch zu beſchützen gegen eine Welt
Und Recht ſich zu verſchaffen gegen euch!

(Die Aelteſten entfernen ſich ſchweigend, die Hand auf der Bruſt. Sie winkt einem alten Diener, der zurückbleibt.)

Iſabella. Diego.

Iſabella.

Diego!

Diego.

Was gebietet meine Fürſtin?

Iſabella.

Bewährter Diener! Redlich Herz! Tritt näher!
Mein Leiden haſt du, meinen Schmerz getheilt,
So theil' auch jetzt das Glück der Glücklichen.
Verpfändet hab' ich deiner treuen Bruſt
Mein ſchmerzlich ſüßes heiliges Geheimniß.
Der Augenblick iſt da, wo es an's Licht
Des Tages ſoll hervorgezogen werden.
Zu lange ſchon erſtickt' ich der Natur
Gewalt'ge Regung, weil noch über mich
Ein fremder Wille herriſch waltete.
Jetzt darf ſich ihre Stimme frei erheben,
Noch heute ſoll dies Herz befriedigt ſein,
Und dieſes Haus, das lang verödet war,
Verſammle alles, was mir theuer iſt.
So lenke denn die alterſchweren Tritte
Nach jenem wohlbekannten Kloſter hin,
Das einen theuren Schatz mir aufbewahrt.
Du warſt es, treue Seele, der ihn mir
Dorthin geflüchtet hat auf beſſre Tage,
Den traur'gen Dienſt der Traurigen erzeigend.
Du bringe fröhlich jetzt der Glücklichen
Das theure Pfand zurück.

(Man hört in der Ferne blaſen.)

O, eile, eile
Und laß die Freude deinen Schritt verjüngen!
Ich höre kriegeriſcher Hörner Schall,
Der meiner Söhne Einzug mir verkündigt.

(Diego geht ab. Die Muſik läßt ſich noch von einer entgegengeſetzten Seite immer näher und näher hören.)

pour vous protéger contre tout un monde, et pour se faire justice.... contre vous ! (Les Anciens s'éloignent en silence, la main sur la poitrine. Isabella fait signe à un vieux Serviteur, qui reste sur la scène.)

ISABELLA, DIÈGO.

ISABELLA. Diégo !

DIÉGO. Qu'ordonne ma souveraine ?

ISABELLA. Serviteur éprouvé ! cœur loyal ! approche. Tu as partagé ma souffrance, ma douleur, partage donc aussi le bonheur de l'heureuse mère. J'ai confié à ton sein fidèle mon secret triste et doux, dépôt sacré. Le moment est venu où il doit paraître à la lumière du jour. Trop longtemps déjà j'ai étouffé la voix puissante de la nature, parce qu'une volonté étrangère régnait encore en souveraine sur moi. Maintenant cette voix peut s'élever librement; je veux qu'aujourd'hui même mon cœur soit satisfait, et que cette maison, qui fut longtemps déserte, rassemble tout ce qui m'est cher.

Dirige donc tes pas appesantis par l'âge vers ce cloître bien connu qui me garde un si cher trésor. C'est toi, âme fidèle, qui me le cachas dans ce lieu pour des jours meilleurs, et rendis à la triste mère ce triste service. Aujourd'hui, que ce soit encore toi qui joyeusement ramènes à la mère ravie ce précieux gage ! (On entend dans le lointain sonner les trompettes.) Oh ! hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse tes pas ! J'entends le son des clairons guerriers qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (Diégo sort. La musique se fait entendre aussi du côté opposé, et elle se rapproche de plus en plus.)

Iſabella.

Erregt iſt ganz Meſſina — Horch! ein Strom
Verworrner Stimmen wälzt ſich brauſend her —
Sie ſind's! Das Herz der Mutter, mächtig ſchlagend,
Empfindet ihrer Nähe Kraft und Zug.
Sie ſind's! O meine Kinder, meine Kinder!

(Sie eilt hinaus.)

Chor tritt auf.

Er beſteht aus zwei Halbchören, welche zu gleicher Zeit, von zwei entgegengeſetzten Seiten, der eine aus der Tiefe, der andere aus dem Vordergrund eintreten, rund um die Bühne gehen, und ſich alsdann auf derſelben Seite, wo jeder eingetreten, in eine Reihe ſtellen. Den einen Halbchor bilden die Ältern, den andern die jungen Ritter; beide ſind durch Farbe und Abzeichen verſchieden. Wenn beide Chöre einander gegenüber ſtehen, ſchweigt der Marſch, und die beiden Chorführer reden.

Erſter Chor. (Cajetan.)

Dich begrüß' ich in Ehrfurcht,
Prangende Halle,
Dich, meiner Herrſcher
Fürſtliche Wiege,
Säulengetragenes herrliches Dach.
Tief in der Scheide
Ruhe das Schwert,
Vor den Thoren gefeſſelt
Liege des Streits ſchlangenhaarigtes Scheuſal.
Denn des gaſtlichen Hauſes
Unverletzliche Schwelle
Hütet der Eid, der Erinnyen Sohn,
Der furchtbarſte unter den Göttern der Hölle!

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Zürnend ergrimmt mir das Herz im Buſen,
Zu dem Kampf iſt die Fauſt geballt,
Denn ich ſehe das Haupt der Meduſen,
Meines Feindes verhaßte Geſtalt.
Kaum gebiet' ich dem kochenden Blute.
Gönn' ich ihm die Ehre des Worts?
Oder gehorch' ich dem zürnenden Muthe?
Aber mich ſchreckt die Eumenide
Die Beſchirmerin dieſes Orts,
Und der waltende Gottesfriede.

Tout Messine est en mouvement... Écoute! un torrent de voix confuses roule vers nous à grand bruit.... Ce sont eux ! Mon cœur maternel bat avec force, il sent la puissance et l'attrait de leur approche. Ce sont eux ! O mes enfants, mes enfants ! (Elle s'élance dehors.)

LE CHŒUR entre. Il se compose de deux demi-chœurs, qui entrent en même temps, de deux côtés opposés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène; ils font le tour du théâtre, puis se rangent, chacun du côté où il est entré. L'un est formé de chevaliers plus âgés, l'autre de plus jeunes; ils se distinguent par des couleurs et des insignes différents. Quand les deux chœurs sont placés, l'un vis-à-vis de l'autre, la musique se tait, et les deux coryphées parlent tour à tour.

PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Je te salue avec respect, salle splendide, royal berceau de mes maîtres, voûte majestueuse que soutiennent des colonnes! Que le glaive repose dans le fourreau profond, que la furie de la guerre, avec sa chevelure de serpents, demeure enchaînée devant les portes, car le seuil inviolable de la maison hospitalière est gardé par le serment, le fils d'Erinnys, le plus redoutable des dieux de l'enfer.

SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Mon cœur irrité se révolte dans ma poitrine, mon poing se serre pour le combat, car je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. J'ai peine à commander à mon sang qui bouillonne. L'honorerai-je de ma parole? ou obéirai-je à l'ardeur de mon courroux ? Mais l'Euménide m'épouvante, gardienne de ce séjour, et le règne de la paix de Dieu.

Erſter Chor. (Cajetan.)

Weiſere Faſſung
Ziemet dem Alter,
Ich, der Vernünftige, grüße zuerſt.
(Zu dem zweiten Chor.)
Sei mir willkommen,
Der du mit mir
Gleiche Gefühle
Brüderlich theilend,
Dieſes Palaſtes
Schützende Götter
Fürchtend verehrſt!
Weil ſich die Fürſten gütlich beſprechen,
Wollen auch wir jetzt Worte des Friedens
Harmlos wechſeln mit ruhigem Blut,
Denn auch das Wort iſt, das heilende, gut.
Aber treff' ich dich draußen im Freien,
Da mag der blutige Kampf ſich erneuen,
Da erprobe das Eiſen den Muth.

Der ganze Chor.

Aber treff' ich dich draußen im Freien,
Da mag der blutige Kampf ſich erneuen,
Da erprobe das Eiſen den Muth.

Erſter Chor. (Berengar.)

Dich nicht haſſ' ich! Nicht du biſt mein Feind!
Eine Stadt hat ja uns geboren,
Jene ſind ein fremdes Geſchlecht.
Aber wenn ſich die Fürſten befehden,
Müſſen die Diener ſich morden und tödten,
Das iſt die Ordnung, ſo will es das Recht.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Mögen ſie's wiſſen,
Warum ſie ſich blutig
Haſſend bekämpfen! Mich ficht es nicht an.
Aber wir fechten ihre Schlachten;
Der iſt kein Tapfrer, kein Ehrenmann,
Der den Gebieter läßt verachten.

Der ganze Chor.

Aber wir fechten ihre Schlachten;

PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Une plus sage retenue convient à l'âge; j'ai plus de raison, et je salue d'abord.

(Au second chœur.) Sois le bienvenu, toi qui partages mes sentiments fraternels et qui, comme moi, crains et vénères les dieux protecteurs de ce palais! Puisque nos princes s'entretiennent avec douceur, nous voulons maintenant, de sang-froid, échanger, nous aussi, d'innocentes paroles de paix; car elle est bonne aussi, la parole qui guérit l'âme. Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

TOUT LE CHŒUR. Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

PREMIER CHŒUR. (BÉRENGER.) Ce n'est pas toi que je hais! Ce n'est pas toi qui es mon ennemi! car une même ville nous a enfantés, et ils sont, eux, une race étrangère. Mais quand les princes se combattent, il faut que les serviteurs se tuent et s'immolent. Tel est l'ordre, tel est le droit.

SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) A eux de savoir pourquoi ils luttent et se haïssent d'une haine sanglante; il ne m'importe, à moi! Mais nous combattons leurs combats. Celui-là n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef!

TOUT LE CHŒUR. Mais nous combattons leurs combats. Celui-là

Der iſt kein Tapfrer, kein Ehrenmann,
Der den Gebieter läßt verachten.

Einer aus dem Chor. (Berengar.)

Hört, was ich bei mir ſelbſt erwogen,
Als ich müßig daher gezogen
Durch des Korns hochwallende Gaſſen,
Meinen Gedanken überlaſſen.
Wir haben uns in des Kampfes Wuth
Nicht beſonnen und nicht berathen,
Denn uns bethörte das brauſende Blut.
Sind ſie nicht unſer, dieſe Saaten?
Dieſe Ulmen, mit Reben umſponnen,
Sind ſie nicht Kinder unſrer Sonnen?
Könnten wir nicht in frohem Genuß
Harmlos vergnügliche Tage ſpinnen,
Luſtig das leichte Leben gewinnen?
Warum ziehn wir mit raſendem Beginnen
Unſer Schwert für das fremde Geſchlecht?
Es hat an dieſem Boden kein Recht.
Auf dem Meerſchiff iſt es gekommen
Von der Sonne röthlichtem Untergang;
Gaſtlich haben wir's aufgenommen,
(Unſre Väter — die Zeit iſt lang)
Und jetzt ſehen wir uns alle als Knechte
Unterthan dieſem fremden Geſchlechte!

Ein zweiter. (Manfred.

Wohl! Wir bewohnen ein glückliches Land,
Das die himmelumwandelnde Sonne
Anſieht mit immer freundlicher Helle,
Und wir können es fröhlich genießen;
Aber es läßt ſich nicht ſperren und ſchließen,
Und des Meers rings umgebende Welle,
Sie verräth uns dem kühnen Corſaren,
Der die Küſte verwegen durchkreuzt.
Einen Segen haben wir zu bewahren,
Der das Schwert nur des Fremdlings reizt.
Sklaven ſind wir in den eigenen Sitzen,
Das Land kann ſeine Kinder nicht ſchützen.
Nicht, wo die goldene Ceres lacht

n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

UN HOMME DU CHŒUR. (BÉRENGER.) Écoutez ce que j'ai pesé en moi-même, comme je suivais, inoccupé et tout entier à mes pensées, les sentiers que bordent les hautes moissons ondoyantes.

Dans la fureur du combat, nous n'avons ni réfléchi, ni délibéré : notre sang bouillant nous aveuglait.

Ne sont-elles pas à nous, ces moissons? Ces ormeaux, où la vigne s'entrelace, ne sont-ils pas les enfants de notre soleil ? Ne pourrions-nous, dans une douce jouissance, filer des jours innocents et joyeux, gagner gaiement une vie facile ? Pourquoi, d'une ardeur emportée, tirons-nous le glaive pour une race étrangère? Elle n'a aucun droit sur ce sol. Elle est venue, sur un navire apporté par les flots, des bords empourprés du couchant; nous l'avons reçue en hôtes (je veux dire nos pères.... ce temps est loin de nous), et maintenant nous nous voyons soumis comme des esclaves à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHŒUR. (MANFRED.) Oui ! nous habitons une heureuse contrée que le soleil, dans sa course céleste, éclaire de rayons toujours bienfaisants, et nous pourrions en jouir gaiement; mais elle ne peut se clore ni se murer, et les flots de la mer qui de toutes parts l'entourent nous livrent au hardi corsaire qui croise audacieusement sur nos côtes. Nous avons à garder des trésors d'abondance qui ne font qu'attirer l'épée de l'étranger. Nous sommes esclaves dans nos propres demeures, le pays ne peut protéger ses enfants. Ce n'est pas aux lieux où rit la blonde Cérès et

Und der friedliche Pan, der Flurenbehüter,
Wo das Eiſen wächst in der Berge Schacht,
Da entſpringen der Erde Gebieter.

Erſter Chor. (Cajetan.)

Ungleich vertheilt ſind des Lebens Güter
Unter der Menſchen flücht'gem Geſchlecht;
Aber die Natur, ſie iſt ewig gerecht.
Uns verlieh ſie das Mark und die Fülle,
Die ſich immer erneuend erſchafft,
Jenen ward der gewaltige Wille
Und die unzerbrechliche Kraft.
Mit der furchtbaren Stärke gerüſtet,
Führen ſie aus, was dem Herzen gelüſtet,
Füllen die Erde mit mächtigem Schall;
Aber hinter den großen Höhen
Folgt auch der tiefe, der donnernde Fall.
Darum lob' ich mir, niedrig zu ſtehen,
Mich verbergend in meiner Schwäche.
Jene gewaltigen Wetterbäche
Aus des Hagels unendlichen Schloſſen,
Aus den Wolkenbrüchen zuſammen gefloſſen,
Kommen finſter gerauſcht und geſchoſſen,
Reißen die Brücken und reißen die Dämme
Donnernd mit fort im Wogengeſchwemme,
Nichts iſt, das die Gewaltigen hemme.
Doch nur der Augenblick hat ſie geboren,
Ihres Laufes furchtbare Spur
Geht verrinnend im Sande verloren,
Die Zerſtörung verkündigt ſie nur.
— Die fremden Eroberer kommen und gehen;
Wir gehorchen, aber wir bleiben ſtehen.

Die hintere Thüre öffnet ſich; Donna Iſabella erſcheint zwiſchen ihren Söhnen Don Manuel und Don Ceſar.

Beide Chöre. (Cajetan.)

Preis ihr und Ehre,
Die uns dort aufgeht,
Eine glänzende Sonne!
Knieend verehr' ich dein herrliches Haupt.

Pan, le dieu paisible qui garde les guérets, c'est où croît le fer dans les flancs des montagnes, que naissent les dominateurs de la terre.

PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Les biens de la vie sont inégalement partagés entre la race éphémère des humains; mais la nature est éternellement juste. A nous, elle a donné la sève et l'abondance, qui sans cesse se crée et se renouvelle; à eux est échue la volonté puissante et l'indomptable vigueur. Armés de la force terrible, ils accomplissent ce qui plaît à leur cœur et remplissent la terre d'un bruit formidable, mais derrière les hauts sommets est le précipice, la chute profonde retentissante.

Aussi je m'applaudis de séjourner en bas, caché dans ma faiblesse. Ces violents torrents d'orage que forment les grains infinis de la grêle et les cataractes des nuées, viennent et bondissent avec un sourd fracas, emportent les ponts dans leur cours, emportent les digues, noyées dans leurs flots tonnants : rien ne peut arrêter leur violence. Mais ils sont la création du moment; la trace redoutable de leur cours va se perdre et disparaître dans le sable : la destruction seule la révèle.. .. Les conquérants étrangers viennent et s'en vont; nous obéissons, mais nous demeurons.

La porte du fond s'ouvre. DONNA ISABELLA paraît entre ses deux fils, DON MANUEL et DON CÉSAR.

LES DEUX CHŒURS. Honneur et gloire à ce brillant soleil qui se lève à nos yeux ! Je vénère à genoux ton front auguste.

Erſter Chor. (Berengar.)

Schön iſt des Mondes
Mildere Klarheit
Unter der Sterne blitzendem Glanz,
Schön iſt der Mutter
Liebliche Hoheit
Zwiſchen der Söhne feuriger Kraft;
Nicht auf der Erden
Iſt ihr Bild und ihr Gleichniß zu ſehn.
Hoch auf des Lebens
Gipfel geſtellt,
Schließt ſie blühend den Kreis des Schönen,
Mit der Mutter und ihren Söhnen
Krönt ſich die herrlich vollendete Welt.
Selber die Kirche, die göttliche, ſtellt nicht
Schöneres dar auf dem himmliſchen Thron;
Höheres bildet
Selber die Kunſt nicht, die göttlich geborne,
Als die Mutter mit ihrem Sohn.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Freudig ſieht ſie aus ihrem Schooße
Einen blühenden Baum ſich erheben,
Der ſich ewig ſproſſend erneut.
Denn ſie hat ein Geſchlecht geboren,
Welches wandeln wird mit der Sonne
Und den Namen geben der rollenden Zeit.

(Roger.)

Völker verrauſchen,
Namen verklingen,
Finſtre Vergeſſenheit
Breitet die dunkelnachtenden Schwingen
Ueber ganzen Geſchlechtern aus.
Aber der Fürſten
Einſame Häupter
Glänzen erhellt,
Und Aurora berührt ſie
Mit den ewigen Strahlen
Als die ragenden Gipfel der Welt.

PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Belle est la clarté plus douce de la lune, parmi l'éclat scintillant des étoiles ! Belle aussi est l'aimable majesté de la mère auprès de l'ardente vigueur de ses fils ! La terre ne nous offre ni son image ni rien de comparable.

Placée au suprême sommet de la vie, en elle se résume et s'achève toute beauté : la mère et les fils forment la couronne sublime d'un monde accompli.

L'Église même, la divine Église, ne place rien de plus beau sur le trône céleste; l'art lui-même, l'art né de Dieu, ne crée rien de plus grand que la mère avec son fils.

SECOND CHŒUR. (BÉRENGER.) Elle voit avec bonheur s'élever de son sein un arbre florissant, qui à jamais se renouvelle par ses rejetons. Car elle a enfanté une race qui accompagnera le soleil dans sa révolution et donnera son nom au cours infini du temps.

(ROGER.) Le bruit des peuples s'éteint, le murmure des noms ; le sombre oubli étend ses ailes plus noires que la nuit sur des générations entières.

Mais les fronts solitaires des princes brillent, éclairés toujours, et l'aurore les touche de ses éternels rayons, comme les sommets qui dominent le monde.

Iſabella (mit ihren Söhnen hervortretend).
Blick' nieder, hohe Königin des Himmels,
Und halte deine Hand auf dieſes Herz,
Daß es der Uebermuth nicht ſchwellend hebe;
Denn leicht vergäße ſich der Mutter Freude,
Wenn ſie ſich ſpiegelt in der Söhne Glanz,
Zum erſtenmal, ſeitdem ich ſie geboren,
Umfaſſ' ich meines Glückes Fülle ganz.
Denn bis auf dieſen Tag mußt' ich gewaltſam
Des Herzens fröhliche Ergießung theilen;
Vergeſſen ganz mußt' ich den einen Sohn,
Wenn ich der Nähe mich des andern freute.
O, meine Mutterliebe iſt nur eine,
Und meine Söhne waren ewig zwei!
— Sagt, darf ich ohne Zittern mich der ſüßen
Gewalt des trunknen Herzens überlaſſen?
(Zu Don Manuel.)
Wenn ich die Hand des Bruders freundlich drücke,
Stoß' ich den Stachel nicht in deine Bruſt?
(Zu Don Ceſar.)
Wenn ich das Herz an ſeinem Anblick weide,
Iſt's nicht ein Raub an dir? — O, ich muß zittern,
Daß meine Liebe ſelbſt, die ich euch zeige,
Nur eures Haſſes Flammen heft'ger ſchüre.
(Nachdem ſie beide fragend angeſehen.)
Was darf ich mir von euch verſprechen? Redet.
Mit welchem Herzen kamet ihr hieher?
Iſt's noch der alte unverſöhnte Haß,
Den ihr mit herbringt in des Vaters Haus,
Und wartet draußen vor des Schloſſes Thoren
Der Krieg, auf Augenblicke nur gebändigt
Und knirſchend in das eherne Gebiß,
Um alſobald, wenn ihr den Rücken mir
Gekehrt, mit neuer Wuth ſich zu entfeſſeln?
Chor. (Bohemund.)
Krieg oder Frieden! Noch liegen die Looſe
Dunkel verhüllt in der Zukunft Schooße!
Doch es wird ſich noch, eh wir uns trennen, entſcheiden:
Wir ſind bereit und gerüſtet zu Beiden.

ISABELLA (s'avançant avec ses fils). Abaisse ici tes regards, reine auguste du ciel, et tiens ta main sur ce cœur, pour qu'il ne s'élève pas, enflé d'orgueil. Car, dans sa joie, une mère peut aisément s'oublier, quand elle se mire dans l'éclat de ses enfants. Pour la première fois, depuis que je les ai enfantés, j'embrasse toute la plénitude de mon bonheur ; car, jusqu'à ce jour, j'ai dû me contraindre, et faire deux parts des douces effusions de mon cœur ; il me fallait oublier entièrement l'un de mes fils, quand je jouissais de la présence de l'autre. Oh ! mon amour maternel est unique et toujours mes fils étaient deux !... Dites, puis-je, sans trembler, puis-je m'abandonner au doux empire de mon cœur enivré ? (A don Manuel.) Quand je presse tendrement la main de ton frère, ne te semble-t-il plus que j'enfonce un trait dans ton sein ? (A don César.) Quand je repais mon cœur de sa vue, n'est-ce plus un larcin que je te fais ?... Oh ! je tremble malgré moi que cet amour même que je vous témoigne ne fasse qu'attiser encore les flammes de votre haine. (Après les avoir regardés l'un et l'autre en les interrogeant des yeux.) Que puis-je me promettre de vous ? Parlez ! Dans quels sentiments êtes-vous venus ici ? Est-ce encore votre vieille haine irréconciliable que vous apportez dans la maison de votre père, et la guerre attend-elle toujours là dehors, aux portes du palais, la guerre, enchaînée pour un instant à peine, et grinçant les dents sur son frein d'airain, pour se déchaîner bientôt avec une nouvelle fureur, dès que vous m'aurez quittée ?

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) La guerre ou la paix ! Les chances du sort sont encore cachées dans les ténèbres au sein de l'avenir ! Mais, avant que nous nous séparions, ce sera chose décidée, et nous sommes prêts et disposés pour l'une comme pour l'autre.

Iſabella (im ganzen Kreis herumſchauend)
Und welcher furchtbar kriegeriſche Anblick!
Was ſollen dieſe hier? Iſt's eine Schlacht,
Die ſich in dieſen Sälen zubereitet?
Wozu die fremde Schaar, wenn eine Mutter
Das Herz aufſchließen will vor ihren Kindern?
Bis in den Schooß der Mutter fürchtet ihr
Der Argliſt Schlingen, tückiſchen Verrath,
Daß ihr den Rücken euch beſorglich deckt?
— O dieſe wilden Banden, die euch folgen,
Die raſchen Diener eures Zorns — ſie ſind
Nicht eure Freunde! Glaubet nimmermehr,
Daß ſie euch wohlgeſinnt zum Beſten rathen!
Wie könnten ſie's von Herzen mit euch meinen,
Den Fremdlingen, dem eingedrungnen Stamm,
Der aus dem eignen Erbe ſie vertrieben,
Sich über ſie der Herrſchaft angemaßt?
Glaubt mir! Es liebt ein jeder, frei ſich ſelbſt
Zu leben nach dem eigenen Geſetz;
Die fremde Herrſchaft wird mit Neid ertragen.
Von eurer Macht allein und ihrer Furcht
Erhaltet ihr den gern verſagten Dienſt.
Lernt dies Geſchlecht, das herzlos falſche, kennen!
Die Schadenfreude iſt's, wodurch ſie ſich
An eurem Glück, an eurer Größe rächen.
Der Herrſcher Fall, der hohen Häupter Sturz
Iſt ihrer Lieder Stoff und ihr Geſpräch,
Was ſich vom Sohn zum Enkel forterzählt,
Womit ſie ſich die Winternächte kürzen.
— O meine Söhne! Feindlich iſt die Welt
Und falſch geſinnt! Es liebt ein jeder nur
Sich ſelbſt; unſicher, los und wandelbar
Sind alle Bande, die das leichte Glück
Geflochten — Laune löſt, was Laune knüpfte —
Nur die Natur iſt redlich! Sie allein
Liegt an dem ew'gen Ankergrunde feſt,
Wenn alles andre auf den ſturmbewegten Wellen
Des Lebens unſtet treibt — die Neigung gibt
Den Freund, es gibt der Vortheil den Gefährten;

ISABELLA (promenant ses regards sur tout le cercle). Et quel aspect terrible et guerrier! Pourquoi ces hommes ici? Est-ce un combat qui s'apprête dans ces salles? A quoi bon cette troupe étrangère, lorsqu'une mère veut ouvrir son cœur devant ses enfants? Jusque dans le sein d'une mère, craignez-vous donc les pièges de la ruse et la trahison perfide, que vous vous entourez si timidement de défenseurs?... Oh! ces bandes farouches qui vous suivent, ces prompts ministres de votre colère... ils ne sont point vos amis! Ne croyez pas qu'ils aient en vue votre bien et vous donnent de bons conseils! Comment pourraient-ils, de cœur, s'accorder avec vous, avec des étrangers, des envahisseurs, avec la race qui les a chassés de leur propre héritage et s'est arrogé sur eux la domination? Croyez-moi! Chacun aime à vivre libre, à sa guise, selon ses propres lois, et l'on supporte avec une haine envieuse l'empire de l'étranger. Ce n'est qu'à votre puissance et à leur crainte que vous devez leur obéissance, qu'ils vous refuseraient volontiers. Apprenez à connaître cette race fausse et sans cœur! La joie maligne que votre mal leur donne les venge de votre prospérité et de votre grandeur. La chute de leurs maîtres, la ruine des dominateurs, est le sujet de leurs chants et de leurs entretiens; c'est là ce que le fils transmet au petit-fils, ce qui pour eux abrège les longues nuits d'hiver... O mes fils! Le monde est plein de haine et de fausseté! Chacun n'aime que soi. Ils sont incertains, et lâches, et mobiles, tous les liens formés par le fragile bonheur... Le caprice dénoue ce que le caprice a noué... La nature seule est sincère! Seule elle demeure à l'ancre, seule attachée au sol inébranlable, tandis que tout le reste flotte au hasard sur les vagues orageuses de la vie... Le penchant vous donne un ami, l'intérêt un compagnon; heureux

Wohl dem, dem die Geburt den Bruder gab!
Ihn kann das Glück nicht geben! Anerſchaffen
Iſt ihm der Freund, und gegen eine Welt
Voll Kriegs und Truges ſteht er zweifach da!

Chor. (Cajetan.)

Ja, es iſt etwas Großes, ich muß es verehren,
Um einer Herrſcherin fürſtlichen Sinn,
Ueber der Menſchen Thun und Verkehren
Blickt ſie mit ruhiger Klarheit hin.
Uns aber treibt das verworrene Streben
Blind und ſinnlos durch's wüſte Leben.

Iſabella (zu Don Ceſar).

Du, der das Schwert auf ſeinen Bruder zückt,
Sieh dich umher in dieſer ganzen Schaar,
Wo iſt ein edler Bild als deines Bruders?

(Zu Don Manuel.)

Wer unter dieſen, die du Freunde nennſt,
Darf deinem Bruder ſich zur Seite ſtellen?
Ein jeder iſt ein Muſter ſeines Alters,
Und keiner gleicht, und keiner weicht dem andern.
Wagt es, euch in das Angeſicht zu ſehn!
O Raſerei der Eiferſucht, des Neides!
Ihn würdeſt du aus Tauſenden heraus
Zum Freunde dir gewählt, ihn an dein Herz
Geſchloſſen haben als den Einzigen;
Und jetzt, da ihn die heilige Natur
Dir gab, dir in der Wiege ſchon ihn ſchenkte,
Trittſt du, ein Frevler an dem eignen Blut,
Mit ſtolzer Willkür ihr Geſchenk mit Füßen,
Dich wegzuwerfen an den ſchlechtern Mann,
Dich an den Feind und Fremdling anzuſchließen!

Don Manuel.

Höre mich, Mutter!

Don Ceſar.

Mutter, höre mich!

Iſabella.

Nicht Worte ſind's, die dieſen traur'gen Streit
Erledigen — Hier iſt das Mein und Dein,
Die Rache von der Schuld nicht mehr zu ſondern.

celui à qui la naissance a donné un frère !... La fortune ne peut le donner... Il a un ami que la nature même attacha à son être ; grâce à elle, ils sont là deux, contre un monde plein de guerres et de perfidies.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Oui, c'est une auguste chose (comment ne pas la vénérer ?) que la royale pensée d'une souveraine ! Elle considère avec une calme clairvoyance la conduite et les actions des hommes ; mais nous, une impulsion confuse nous pousse, étourdis et aveugles, à travers le tumulte de la vie.

ISABELLA (à don César). Toi qui tires le glaive contre ton frère regarde autour de toi, dans toute cette troupe, où est une plus noble figure que celle de ton frère ? (A don Manuel.) Qui, entre tous ces hommes que tu appelles tes amis, oserait se placer auprès de ton frère ? Chacun des deux est le modèle de son âge ; ils ne ressemblent ni ne le cèdent l'un à l'autre. Osez vous regarder en face ! O fureur de la jalousie, de l'envie ! Tu l'aurais choisi entre mille pour l'aimer, tu l'aurais pressé sur ton cœur comme ton unique ami, et maintenant que la sainte nature te l'a donné, te l'a offert dès le berceau, tu foules aux pieds son présent par un superbe caprice, et attentes à ton propre sang, pour te prodiguer à qui vaut moins, pour t'attacher à l'ennemi, à l'étranger !

DON MANUEL. Écoute-moi, ma mère !

DON CÉSAR. Ma mère, écoute-moi !

ISABELLA. Ce ne sont point des paroles qui peuvent terminer cette triste querelle.... Il n'est plus possible ici de distinguer le mien et le tien, l'offense de la vengeance... Qui pourrait encore

— Wer möchte noch das alte Bette finden
Des Schwefelſtroms, der glühend ſich ergoß?
Des unterird'ſchen Feuers ſchreckliche
Geburt iſt alles, eine Lavarinde
Liegt aufgeſchichtet über dem Geſunden,
Und jeder Fußtritt wandelt auf Zerſtörung.
— Nur dieſes Eine leg' ich euch an's Herz:
Das Böſe, das der Mann, der mündige,
Dem Manne zufügt, das, ich will es glauben,
Vergibt ſich und verſöhnt ſich ſchwer. Der Mann
Will ſeinen Haß, und keine Zeit verändert
Den Rathſchluß, den er wohl beſonnen faßt.
Doch eures Haders Urſprung ſteigt hinauf
In unverſtänd'ger Kindheit frühe Zeit,
Sein Alter iſt's, was ihn entwaffnen ſollte.
Fraget zurück, was euch zuerſt entzweite;
Ihr wißt es nicht, ja, fändet ihr's auch aus,
Ihr würdet euch des kind'ſchen Haders ſchämen.
Und dennoch iſt's der erſte Kinderſtreit,
Der, fortgezeugt in unglückſel'ger Kette,
Die neuſte Unbill dieſes Tags geboren.
Denn alle ſchweren Thaten, die bis jetzt geſchah'n,
Sind nur des Argwohns und der Rache Kinder.
— Und jene Knabenfehde wolltet ihr
Noch jetzt fortkämpfen, da ihr Männer ſeid?

(Beider Hände faſſend.)

O, meine Söhne! Kommt, entſchließet euch,
Die Rechnung gegenſeitig zu vertilgen,
Denn gleich auf beiden Seiten iſt das Unrecht.
Seid edel, und großherzig ſchenkt einander
Die unabtragbar ungeheure Schuld.
Der Siege göttlichſter iſt das Vergeben!
In eures Vaters Gruft werft ihn hinab,
Den alten Haß der frühen Kinderzeit!
Der ſchönen Liebe ſei das neue Leben,
Der Eintracht, der Verſöhnung ſei's geweiht.

(Sie tritt einen Schritt zwiſchen beiden zurück, als wolle ſie ihnen Raum geben, ſich einander zu nähern. Beide blicken zur Erde ohne einander anzuſehen.)

retrouver l'antique et premier lit du torrent de soufre qui s'est débordé en flammes? Tout ensemble est le terrible produit du feu souterrain ; une couche de lave a couvert d'une épaisse écorce le sain et bon sol, et nulle part le pied ne foule que les ravages... Je ne veux suggérer à vos cœurs que cette seule pensée : le mal que l'homme, dans la plénitude de sa raison, fait à un autre homme, se pardonne et s'expie à grand'peine, je veux le croire. L'homme s'obstine dans sa haine, et le temps ne peut changer la résolution qu'il arrête après mûr examen. Mais l'origine de votre querelle remonte aux premiers temps de l'enfance sans raison ; son âge même devrait vous désarmer. Demandez à vos souvenirs ce qui d'abord vous a divisés : vous ne le savez pas, et, quand vous le découvririez, vous auriez honte de cette puérile discorde. Et pourtant c'est cette première lutte d'enfants qui, propagée par un enchaînement funeste, a tout produit, jusqu'aux plus récentes offenses du jour présent ; car tous les actes les plus graves commis jusqu'à ce jour ne sont que les fruits du soupçon et de la vengeance... Et cette guerre d'enfants, vous en voudriez continuer les combats, maintenant que vous êtes hommes ? (Leur prenant la main à tous deux.) O mes fils ! venez, décidez-vous à effacer réciproquement le compte du passé ; car le tort est égal des deux côtés. Soyez généreux et remettez-vous l'un à l'autre la dette immense que vous ne sauriez acquitter. Le plus divin des triomphes, c'est le pardon. Jetez-la dans le tombeau de votre père, cette vieille haine de la première enfance. Que votre vie nouvelle soit consacrée au noble amour, à la concorde, à la réconciliation. (Elle se recule d'un pas, comme pour leur laisser entre eux la place de s'approcher l'un de l'autre. Ils fixent tous deux les yeux sur le sol sans se regarder.)

Chor. (Cajetan.)

Höret der Mutter vermahnende Rede,
Wahrlich, ſie ſpricht ein gewichtiges Wort!
Laßt es genug ſein und endet die Fehde,
Oder gefällt's euch, ſo ſetzet ſie fort.
Was euch genehm iſt, das iſt mir gerecht,
Ihr ſeid die Herrſcher und ich bin der Knecht.

Iſabella

(nachdem ſie einige Zeit innegehalten und vergebens eine Aeußerung der Brüder erwartet, mit unterdrücktem Schmerz).

Jetzt weiß ich nichts mehr. Ausgeleert hab' ich
Der Worte Köcher und erſchöpft der Bitten Kraft.
Im Grabe ruht, der euch gewaltſam bändigte,
Und machtlos ſteht die Mutter zwiſchen euch.
— Vollendet! Ihr habt freie Macht! Gehorcht
Dem Dämon, der euch ſinnlos wüthend treibt,
Ehrt nicht des Hausgotts heiligen Altar,
Laßt dieſe Halle ſelbſt, die euch geboren,
Den Schauplatz werden eures Wechſelmords.
Vor eurer Mutter Aug' zerſtöret euch
Mit euren eignen, nicht durch fremde Hände.
Leib gegen Leib, wie das thebaniſche Paar,
Rückt auf einander an, und, wuthvoll ringend,
Umfanget euch mit eherner Umarmung.
Leben um Leben tauſchend ſiege Jeder,
Den Dolch einbohrend in des Andern Bruſt,
Daß ſelbſt der Tod nicht eure Zwietracht heile,
Die Flamme ſelbſt, des Feuers rothe Säule,
Die ſich von eurem Scheiterhaufen hebt,
Sich zweigeſpalten von einander theile,
Ein ſchaudernd Bild, wie ihr geſtorben und gelebt.

(Sie geht ab. Die Brüder bleiben noch in der vorigen Entfernung von einander ſtehen.)

Beide Brüder. Beide Chöre.

Chor. (Cajetan.)

Es ſind nur Worte, die ſie geſprochen,
Aber ſie haben den fröhlichen Muth
In der felſigten Bruſt mir gebrochen!
Ich nicht vergoß das verwandte Blut.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Écoutez le discours d'une mère qui vous exhorte ; elle dit, en vérité, de graves paroles. A votre gré, cessez et terminez la querelle, ou, si vous le voulez, continuez-la. Ce que vous préférez est pour moi la justice : vous êtes les maîtres et je suis le serviteur.

ISABELLA (après avoir gardé quelque temps le silence et attendu vainement une manifestation des deux frères, reprend avec une douleur étouffée).

Maintenant je ne sais plus rien. J'ai vidé mon carquois, épuisé mes conseils, la force des prières. Il dort dans la tombe, celui dont la puissance vous domptait, et votre mère est là, impuissante, entre vous... Achevez ! vous avez plein pouvoir. Obéissez au malfaisant génie qui vous pousse, aveugles et furieux ; ne respectez pas le saint autel du dieu domestique ; faites de ce palais même qui vous donna le jour le théâtre de vos mutuels attentats. Sous les yeux de votre mère, exterminez-vous de vos propres mains, non par la main d'autrui. Corps à corps, comme le couple thébain, attaquez-vous l'un l'autre, et, luttant avec fureur, enlacez-vous d'une étreinte d'airain. Prenant vie pour vie, que chacun de vous triomphe, enfonçant le poignard dans le sein de l'autre, et, pour que la mort même n'apaise point votre discorde, que la flamme aussi, la rouge colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher, se divise et s'écarte, emblème affreux de votre mort et de votre vie. (Elle sort. Les frères demeurent encore, comme avant, éloignés l'un de l'autre.)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Ce ne sont que des paroles qu'elle a dites, mais elles ont brisé dans mon sein dur comme le roc toute allégresse et toute ardeur. Ce n'est pas moi qui ai versé le sang

Rein zum Himmel erheb' ich die Hände:
Ihr ſeid Brüder! Bedenket das Ende!

Don Ceſar (ohne Don Manuel anzuſehen).

Du biſt der ältre Bruder, rede du!
Dem Erſtgebornen weich' ich ohne Schande.

Don Manuel (in derſelben Stellung).

Sag' etwas Gutes, und ich folge gern
Dem edeln Beiſpiel, das der jüngre gibt.

Don Ceſar.

Nicht, weil ich für den Schuldigeren mich
Erkenne oder ſchwächer gar mich fühle —

Don Manuel.

Nicht Kleinmuths zeiht Don Ceſarn, wer ihn kennt,
Fühlt' er ſich ſchwächer, würd' er ſtolzer reden.

Don Ceſar.

Denkſt du von deinem Bruder nicht geringer?

Don Manuel.

Du biſt zu ſtolz zur Demuth, ich zur Lüge.

Don Ceſar.

Verachtung nicht erträgt mein edles Herz.
Doch in des Kampfes heftigſter Erbittrung
Gedachteſt du mit Würde deines Bruders.

Don Manuel.

Du willſt nicht meinen Tod, ich habe Proben.
Ein Mönch erbot ſich dir, mich meuchleriſch
Zu morden; du beſtrafteſt den Verräther.

Don Ceſar (tritt etwas näher).

Hätt' ich dich früher ſo gerecht erkannt,
Es wäre Vieles ungeſchehn geblieben.

Don Manuel.

Und hätt' ich dir ein ſo verſöhnlich Herz
Gewußt, viel Mühe ſpart' ich dann der Mutter.

Don Ceſar.

Du wurdeſt mir viel ſtolzer abgebildert.

Don Manuel.

Es iſt der Fluch der Hohen, daß die Niedern
Sich ihres offnen Ohrs bemächtigen.

Don Ceſar (lebhaft).

So iſt's. Die Diener tragen alle Schuld.

fraternel, je lève au ciel des mains pures. Vous êtes frères! Considérez la fin!

DON CÉSAR (sans regarder don Manuel). Tu es le frère aîné, parle! Je céderai sans honte au premier-né.

DON MANUEL (dans la même attitude). Dis quelque bonne parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que me donnera mon frère plus jeune.

DON CÉSAR. Ce n'est pas que je me reconnaisse plus coupable ou que je me sente même plus faible...

DON MANUEL. Qui connaît don César ne l'accusera pas de manquer de courage: s'il se sentait plus faible, son langage serait plus fier.

DON CÉSAR. L'opinion que tu as de ton frère est-elle aussi haute?

DON MANUEL. Tu es trop fier pour t'abaisser et moi pour mentir.

DON CÉSAR. Mon noble cœur ne supporte pas le mépris. Mais, dans le plus vif acharnement du combat, tu parlais dignement, je le sais, de ton frère.

DON MANUEL. Tu ne veux point ma mort; j'en ai des preuves. Un moine s'offrit à toi pour me tuer traîtreusement : tu punis le traître.

DON CÉSAR (s'approche un peu). Si je t'avais plus tôt connu si juste, bien des choses ne seraient point arrivées.

DON MANUEL. Et si j'avais su que ton cœur était si ouvert à la réconciliation, j'aurais épargné bien des peines à ma mère.

DON CÉSAR. On t'avait dépeint à moi bien plus orgueilleux.

DON MANUEL. C'est la malédiction des grands que les inférieurs s'emparent de leur oreille trop ouverte.

DON CÉSAR (vivement). C'est cela. Ce sont nos serviteurs qui ont tous les torts...

DON MANUEL. Qui ont aliéné nos cœurs par une haine amère...

Don Manuel.
Die unſer Herz in bitterm Haß entfremdet.
Don Ceſar.
Die böſe Worte hin und wieder trugen.
Don Manuel.
Mit falſcher Deutung jede That vergiftet.
Don Ceſar.
Die Wunde nährten, die ſie heilen ſollten.
Don Manuel.
Die Flammen ſchürten, die ſie löſchen konnten.
Don Ceſar.
Wir waren die Verführten, die Betrognen!
Don Manuel.
Das blinde Werkzeug fremder Leidenſchaft!
Don Ceſar.
Iſt's wahr, daß alles Andre treulos iſt —
Don Manuel.
Und falſch! Die Mutter ſagt's; du darfſt es glauben!
Don Ceſar.
So will ich dieſe Bruderhand ergreifen —
(Er reicht ihm die Hand hin.)
Don Manuel (ergreift ſie lebhaft).
Die mir die nächſte iſt auf dieſer Welt.
(Beide ſtehen Hand in Hand und betrachten einander eine Zeit lang ſchweigend.)
Don Ceſar.
Ich ſeh' dich an, und überraſcht, erſtaunt
Find' ich in dir der Mutter theure Züge.
Don Manuel.
Und eine Aehnlichkeit entdeckt ſich mir
In dir, die mich noch wunderbarer rühret.
Don Ceſar.
Biſt du es wirklich, der dem jüngern Bruder
So hold begegnet und ſo gütig ſpricht?
Don Manuel.
Iſt dieſer freundlich ſanftgeſinnte Jüngling
Der übelwollend mir gehäſſ'ge Bruder?
(Wiederum Stillſchweigen; jeder ſteht in den Anblick des andern verloren.)

DON CÉSAR. Qui portaient et rapportaient de méchants propos...

DON MANUEL. Envenimaient tous nos actes par de fausses interprétations...

DON CÉSAR. Entretenaient la plaie qu'ils auraient dû guérir...

DON MANUEL. Attisaient la flamme qu'ils pouvaient éteindre.

DON CÉSAR. C'est nous qui étions égarés et trompés !

DON MANUEL. L'aveugle instrument de la passion d'autrui !

DON CÉSAR. Est-il vrai que tout le reste est perfide ?...

DON MANUEL. Et faux ! Ma mère le dit, tu peux le croire !

DON CÉSAR. Alors je veux prendre cette main fraternelle... (Il lui tend la main.)

DON MANUEL (la saisit vivement). Je n'en ai pas de plus proche dans tout cet univers. (Ils se tiennent par la main et se regardent quelque temps en silence.)

DON CÉSAR. Je te regarde, et, surpris, étonné, je retrouve en toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL. Et je découvre en toi une ressemblance qui m'émeut et m'étonne plus encore.

DON CÉSAR. Est-ce bien toi qui a pour ton jeune frère un si aimable accueil, de si bonnes paroles ?

DON MANUEL. Ce jeune homme au cœur d'ami, aux sentiments tendres, est-ce là ce frère haineux et malveillant ? (Nouveau silence. Ils s'oublient à se contempler l'un l'autre.)

Don Ceſar.

Du nahmſt die Pferde von arab'ſcher Zucht
In Anſpruch aus dem Nachlaß unſers Vaters.
Den Rittern, die du ſchickteſt, ſchlug ich's ab.

Don Manuel.

Sie ſind dir lieb, ich denke nicht mehr dran.

Don Ceſar.

Nein, nimm die Roſſe, nimm den Wagen auch
Des Vaters, nimm ſie, ich beſchwöre dich!

Don Manuel.

Ich will es thun, wenn du das Schloß am Meere
Beziehen willſt, um das wir heftig ſtritten.

Don Ceſar.

Ich nehm' es nicht, doch bin ich's wohl zufrieden.
Daß wir's gemeinſam brüderlich bewohnen.

Don Manuel.

So ſei's! Warum ausſchließend Eigenthum
Beſitzen, da die Herzen einig ſind?

Don Ceſar.

Warum noch länger abgeſondert leben,
Da wir vereinigt, Jeder reicher werden?

Don Manuel.

Wir ſind nicht mehr getrennt, wir ſind vereinigt.

(Er eilt in ſeine Arme.)

Erſter Chor (zum zweiten). (Cajetan.)

Was ſtehen wir hier noch feindlich geſchieden,
Da die Fürſten ſich liebend umfaſſen?
Ihrem Beiſpiel folg' ich und biete dir Frieden,
Wollen wir einander denn ewig haſſen?
Sind ſie Brüder durch Blutes Bande,
Sind wir Bürger und Söhne von einem Lande.

(Beide Chöre umarmen ſich.)

Ein Bote tritt auf.

Zweiter Chor (zu Don Ceſar). (Bohemund.)

Den Späher, den du ausgeſendet, Herr,
Erblick' ich wiederkehrend. Freue dich,
Don Ceſar! Gute Botſchaft harret dein,
Denn fröhlich ſtrahlt der Blick des Kommenden.

DON CÉSAR. Tu prétendais à ces chevaux de race arabe, de l'héritage de notre père, je les ai refusés aux chevaliers que tu m'as envoyés.

DON MANUEL. Ils t'agréent, je n'y pense plus.

DON CÉSAR. Non, prends les chevaux ; prends aussi le char de notre père; prends-les, je t'en conjure !

DON MANUEL. J'y consens, si tu veux prendre possession du château au bord de la mer, que nous nous sommes vivement disputé.

DON CÉSAR. Je ne le prendrai pas, mais je veux bien que nous l'habitions fraternellement ensemble.

DON MANUEL. Qu'il en soit ainsi ! Pourquoi posséder à part les biens, quand les cœurs sont unis ?

DON CÉSAR. Pourquoi vivre plus longtemps séparés, quand, par notre union, nous serons chacun plus riches ?

DON MANUEL. Nous ne sommes plus divisés; nous sommes réunis. (Il se jette dans les bras de don César.)

LE PREMIER CHŒUR (au second). (GAÉTAN). Pourquoi nous tenir encore éloignés comme des ennemis, quand nos princes s'embrassent avec amour? Je suis leur exemple et je t'offre la paix. Voulons-nous donc nous haïr éternellement ? S'ils sont frères par les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfants d'une même terre. (Les deux Chœurs s'embrassent.)

UN MESSAGER (entre).

LE SECOND CHŒUR (à don César). (BORÉMOND). Je vois, seigneur, revenir l'explorateur que tu avais envoyé. Réjouis-toi, don César! Un heureux message t'attend, car la joie brille dans les regards de celui qui vient.

Bote.

Heil mir und Heil der fluchbefreiten Stadt!
Des ſchönſten Anblicks wird mein Auge froh.
Die Söhne meines Herrn, die Fürſten ſeh' ich
In friedlichem Geſpräche, Hand in Hand,
Die ich in heißer Kampfeswuth verlaſſen.

Don Ceſar.

Du ſiehſt die Liebe aus des Haſſes Flammen
Wie einen neu verjüngten Phönix ſteigen.

Bote.

Ein zweites leg' ich zu dem erſten Glück!
Mein Botenſtab ergrünt von friſchen Zweigen!

Don Ceſar (ihn bei Seite führend).

Laß hören, was du bringſt.

Bote.

Ein einz'ger Tag
Will alles, was erfreulich iſt, verſammeln.
Auch die Verlorene, nach der wir ſuchten,
Sie iſt gefunden, Herr, ſie iſt nicht weit.

Don Ceſar.

Sie iſt gefunden! O, wo iſt ſie? Sprich!

Bote.

Hier in Meſſina, Herr, verbirgt ſie ſich.

Don Manuel (zu dem erſten Halbchor gewendet).

Von hoher Röthe Gluth ſeh' ich die Wangen
Des Bruders glänzen, und ſein Auge blitzt.
Ich weiß nicht, was es iſt; doch iſt's die Farbe
Der Freude, und mitfreuend theil' ich ſie.

Don Ceſar (zu dem Boten).

Komm, führe mich! — Leb' wohl, Don Manuel!
Im Arm der Mutter finden wir uns wieder;
Jetzt fordert mich ein dringend Werk von hier.
(Er will gehen.)

Don Manuel.

Verſchieb' es nicht. Das Glück begleite dich.

Don Ceſar (beſinnt ſich und kommt zurück).

Don Manuel! Mehr, als ich ſagen kann,
Freut mich dein Anblick — ja, mir ahnet ſchon,
Wir werden uns wie Herzensfreunde lieben,

LE MESSAGER. O jour heureux pour moi! heureux pour la ville, enfin délivrée de sa malédiction! Mes yeux jouissent du plus beau spectacle. Je vois les fils de mon maître, nos princes, la main dans la main, converser paisiblement, eux que j'avais laissés en proie à la fureur du combat.

DON CÉSAR. Tu vois l'amour, comme un phénix rajeuni, sortir des flammes de la haine.

LE MESSAGER. Au premier bonheur, j'en ajoute un second! Mon bâton de messager reverdit, poussant des branches nouvelles.

DON CÉSAR (le menant à l'écart). Dis-moi ce que tu viens m'apprendre.

LE MESSAGER. Un seul jour rassemble toutes les joies. Celle qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est trouvée aussi, Seigneur : elle n'est pas loin !

DON CÉSAR. Elle est trouvée ! Oh ! où est-elle? Parle.

LE MESSAGER. C'est ici, dans Messine, qu'elle se cache.

DON MANUEL (tourné vers le premier demi-chœur). Je vois briller d'une ardente rougeur les joues de mon frère, et son œil étincelle. Je ne sais ce que c'est, mais c'est la couleur de la joie, et heureux avec lui, je la partage.

DON CÉSAR (au messager). Viens, conduis-moi !... Adieu, don Manuel ! nous nous retrouverons dans les bras de notre mère ; maintenant une pressante affaire m'appelle hors d'ici. (Il veut sortir.)

DON MANUEL. Ne la diffère pas. Que le bonheur t'accompagne !

DON CÉSAR (se ravise et revient). Don Manuel ! Plus que je ne puis dire, ton aspect me réjouit... Oui, déjà je le pressens, nous nous aimerons comme deux amis de cœur. Germe longtemps

Der langgebundne Trieb wird freud'ger nur
Und mächt'ger ſtreben in der neuen Sonne.
Nachholen werd' ich das verlorne Leben.

Don Manuel.

Die Blüthe deutet auf die ſchöne Frucht.

Don Ceſar.

Es iſt nicht recht, ich fühl's und tadle mich,
Daß ich mich jetzt aus deinen Armen reiße.
Denk' nicht, ich fühle weniger, als du,
Weil ich die feſtlich ſchöne Stunde raſch zerſchneide.

Don Manuel (mit ſichtbarer Zerſtreuung).

Gehorche du dem Augenblick! Der Liebe
Gehört von heute an das ganze Leben.

Don Ceſar.

Entdeckt' ich dir, was mich von hinnen ruft —

Don Manuel.

Laß mir dein Herz! Dir bleibe dein Geheimniß.

Don Ceſar.

Auch kein Geheimniß trenn' uns ferner mehr,
Bald ſoll die letzte dunkle Falte ſchwinden!
(Zu dem Chor gewendet.)
Euch künd' ich's an, damit ihr's alle wiſſet!
Der Streit iſt abgeſchloſſen zwiſchen mir
Und dem geliebten Bruder! Den erklär' ich
Für meinen Todfeind und Beleidiger
Und werd' ihn haſſen, wie der Hölle Pforten,
Der den erloſchnen Funken unſers Streits
Aufbläst zu neuen Flammen — Hoffe keiner
Mir zu gefallen oder Dank zu ernten,
Der von dem Bruder Böſes mir berichtet,
Mit falſcher Dienſtbegier den bittern Pfeil
Des raſchen Worts geſchäftig weiter ſendet.
— Nicht Wurzeln auf der Lippe ſchlägt das Wort,
Das unbedacht dem ſchnellen Zorn entflohen!
Doch, von dem Ohr des Argwohns aufgefangen,
Kriecht es wie Schlingkraut endlos treibend fort
Und hängt ans Herz ſich an mit tauſend Aeſten:

comprimé, notre amour fleurira plus vif, plus ardent, à la chaleur d'un soleil nouveau. Je réparerai la vie perdue.

DON MANUEL. La fleur promet de beaux fruits.

DON CÉSAR. Il n'est pas bien, je le sens et je me le reproche, de m'arracher maintenant de tes bras. Ne pense pas que je sente moins vivement que toi, si j'abrège brusquement cette heure douce et solennelle.

DON MANUEL (avec une distraction visible). Obéis à la loi du moment. Dès ce jour, toute notre vie appartient à l'amour.

DON CÉSAR. Si je te découvrais ce qui m'appelle hors d'ici..

DON MANUEL. Laisse-moi ton cœur! Garde ton secret.

DON CÉSAR. Qu'il n'y ait pas non plus désormais de secret entre nous; je veux que bientôt ce sombre et dernier pli s'efface. (Se tournant vers le chœur.) Je vous le déclare, pour que tous vous le sachiez! La guerre est finie entre mon frère bien-aimé et moi Je tiendrai pour ennemi, pour auteur d'une mortelle offense, et je haïrai, à l'égal des portes de l'enfer, celui qui rallumera, pour en faire jaillir de nouvelles flammes, l'étincelle éteinte de notre querelle... Qu'on n'espère pas me plaire ou recueillir ma reconnaissance, en me disant du mal de mon frère, en relevant pour la lancer plus loin, avec l'empressement d'une perfide obligeance, la flèche empoisonnée de la parole rapide... Elle ne prend point racine sur les lèvres, la parole étourdie qui échappe à la prompte colère; mais, recueillie par l'oreille du soupçon, elle se glisse, comme la plante rampante, poussant ses jets à l'infini, et s'attache au cœur qu'elle entoure de ses mille rameaux Et ainsi les bons,

So trennen endlich in Verworrenheit
Unheilbar ſich die Guten und die Beſten!
(Er umarmt den Bruder noch einmal und geht ab, von dem zweiten Chore begleitet.)

Don Manuel und der erſte Chor.

Chor. (Cajetan.)

Verwundrungsvoll, o Herr, betracht' ich dich,
Und faſt muß ich dich heute ganz verkennen.
Mit karger Rede kaum erwiederſt du
Des Bruders Liebesworte, der gutmeinend
Mit offnem Herzen dir entgegen kommt.
Verſunken in dich ſelber ſtehſt du da,
Gleich einem Träumenden, als wäre nur
Dein Leib zugegen, und die Seele fern.
Wer ſo dich ſähe, möchte leicht der Kälte
Dich zeihn und ſtolz unfreundlichen Gemüths;
Ich aber will dich drum nicht fühllos ſchelten,
Denn heiter blickſt du, wie ein Glücklicher,
Um dich, und Lächeln ſpielt um deine Wangen.

Don Manuel.

Was ſoll ich ſagen? was erwiedern? Mag
Der Bruder Worte finden! Ihn ergreift
Ein überraſchend neu Gefühl; er ſieht
Den alten Haß aus ſeinem Buſen ſchwinden,
Und wundernd fühlt er ſein verwandelt Herz.
Ich — habe keinen Haß mehr mitgebracht,
Kaum weiß ich noch, warum wir blutig ſtritten.
Denn über allen ird'ſchen Dingen hoch
Schwebt mir auf Freudenfittigen die Seele,
Und in dem Glanzesmeer, das mich umfängt,
Sind alle Wolken mir und finſtre Falten
Des Lebens ausgeglättet und verſchwunden.
— Ich ſehe dieſe Hallen, dieſe Säle,
Und denke mir das freudige Erſchrecken
Der überraſchten, hoch erſtaunten Braut,
Wenn ich als Fürſtin ſie und Herrſcherin
Durch dieſes Hauſes Pforten führen werde.
— Noch liebt ſie nur den Liebenden! Dem Fremdling,
Dem Namenloſen hat ſie ſich gegeben.

les meilleurs finissent par s'engager dans des dissensions confuses et sans remède. (Il embrasse encore une fois son frère et sort accompagné du second chœur.)

DON MANUEL et LE PREMIER CHŒUR.

LE CHŒUR. (GAÉTAN). Seigneur, je te regarde, frappé d'étonnement, et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. Tu réponds, par d'avares paroles, à grand'peine, au langage ami de ton frère qui vient au-devant de toi, le cœur ouvert et bienveillant. Tu restes là, perdu dans tes pensées, semblable à un homme qui rêve, comme si ton corps seul était ici, et ton âme bien loin. Qui te verrait ainsi, pourrait aisément t'accuser de froideur, d'indifférence orgueilleuse. Mais moi, je ne veux pas pour cela te taxer d'insensibilité, car tu portes autour de toi le regard serein de l'homme heureux, et le sourire se joue sur tes lèvres.

DON MANUEL. Que puis-je dire ? que *répondre* ? Mon frère, je le conçois, trouve des paroles. Un sentiment tout nouveau le saisit, le surprend ; il sent la vieille haine s'évanouir de son sein, et jouit avec admiration du changement de son cœur. Moi... je n'ai pas apporté de haine en ces lieux, à peine sais-je encore pourquoi nous engagions cette lutte sanglante. Car, sur les ailes de la joie, mon âme plane au-dessus de toutes les choses de la terre ; et dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages de la vie se sont évanouis, tout sombre pli s'est effacé... Je contemple ces portiques, ces salles, et je me figure le joyeux saisissement de ma fiancée surprise, stupéfaite, quand je la conduirai, comme princesse et souveraine, par les portes de ce palais... Jusqu'ici, celui qu'elle aime n'est à ses yeux que son amant. C'est à un étranger, à un homme sans nom, qu'elle s'est donnée. Elle

Nicht ahnet ſie, daß es Don Manuel,
Meſſina's Fürſt iſt, der die goldne Binde
Ihr um die ſchöne Stirne flechten wird.
Wie ſüß iſt's, das Geliebte zu beglücken
Mit ungehoffter Größe, Glanz und Schein!
Längſt ſpart' ich mir dies höchſte der Entzücken,
Wohl bleibt es ſtets ſein höchſter Schmuck allein;
Doch auch die Hoheit darf das Schöne ſchmücken,
Der goldne Reif erhebt den Edelſtein.

Chor. (Cajetan.)

Ich höre dich, o Herr, vom langen Schweigen
Zum erſtenmal den ſtummen Mund entſiegeln.
Mit Späheraugen folgt' ich dir ſchon längſt,
Ein ſeltſam wunderbar Geheimniß ahnend;
Doch nicht erkühnt ich mich, was du vor mir
In tiefes Dunkel hüllſt, dir abzufragen.
Dich reizt nicht mehr der Jagden muntre Luſt,
Der Roſſe Wettlauf und des Falken Sieg.
Aus der Gefährten Aug' verſchwindeſt du,
So oft die Sonne ſinkt zum Himmelsrande,
Und Keiner unſers Chors, die wir dich ſonſt
In jeder Kriegs- und Jagdgefahr begleiten,
Mag deines ſtillen Pfads Gefährte ſein.
Warum verſchleierſt du bis dieſen Tag
Dein Liebesglück mit dieſer neid'ſchen Hülle?
Was zwingt den Mächtigen, daß er verhehle?
Denn Furcht iſt fern von deiner großen Seele.

Don Manuel.

Geflügelt iſt das Glück und ſchwer zu binden,
Nur in verſchloſſner Lade wird's bewahrt.
Das Schweigen iſt zum Hüter ihm geſetzt,
Und raſch entfliegt es, wenn Geſchwätzigkeit
Voreilig wagt, die Decke zu erheben.
Doch jetzt, dem Ziel ſo nahe, darf ich wohl
Das lange Schweigen brechen, und ich will's.
Denn mit der nächſten Morgenſonne Strahl
Iſt ſie die Meine, und des Dämons Neid
Wird keine Macht mehr haben über mich.
Nicht mehr verſtohlen werd' ich zu ihr ſchleichen,

ne soupçonne pas que c'est don Manuel, le prince de Messine, qui couronnera son beau front du diadème d'or. Qu'il est doux de rendre heureux ce qu'on aime, par la gloire et l'éclat d'une grandeur inespérée! Depuis longtemps je me ménageais ce ravissement suprême. Sans doute, sa beauté sera toujours sa plus grande parure, mais la majesté ne peut-elle parer encore la beauté? Le cercle d'or rehausse l'éclat du diamant.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Pour la première fois, seigneur, j'entends ta bouche, jusqu'ici muette, rompre le sceau d'un long silence. Depuis longtemps, je te suivais d'un regard curieux, soupçonnant un rare et merveilleux secret ; mais je n'ai osé te demander ce que tu me cachais ainsi dans une profonde obscurité. Les joies ardentes de la chasse n'ont plus d'attrait pour toi, ni les coursiers se disputant le prix dans le cirque, ni les victoires du faucon. Tu disparais aux yeux de tes compagnons, toutes les fois que le soleil descend à l'horizon, et, de tout ce chœur, de nous tous qui toujours te suivons dans tous les dangers de la guerre et de la chasse, nul ne peut accompagner tes pas dans le sentier solitaire. Pourquoi, jusqu'à ce jour, enveloppes-tu de ce voile jaloux ton heureux amour? Qui peut contraindre le puissant à dissimuler? car la crainte est loin de ta grande âme.

DON MANUEL. Le bonheur est ailé et difficile à enchaîner, il ne se garde que sous les verrous. Le silence lui a été donné pour gardien, et il s'envole rapidement, si l'indiscrétion, avant le temps, se hasarde à entr'ouvrir la porte. Mais maintenant que je suis si près du but, je puis bien rompre le long silence et je le veux faire. Car aux prochains rayons du matin elle sera à moi, et la jalousie du destin funeste n'aura plus sur moi nul pouvoir. Je ne me glisserai plus furtivement auprès d'elle, je n'aurai plus

Nicht rauben mehr der Liebe goldne Frucht,
Nicht mehr die Freude haſchen auf der Flucht,
Das Morgen wird dem ſchönen Heute gleichen;
Nicht Blitzen gleich, die ſchnell vorüber ſchießen
Und plötzlich von der Nacht verſchlungen ſind,
Mein Glück wird ſein, gleichwie des Baches Fließen,
Gleichwie der Sand des Stundenglaſes rinnt.

Chor. (Cajetan.)

So nenne ſie uns, Herr, die dich im Stillen
Beglückt, daß wir dein Loos beneidend rühmen
Und würdig ehren unſers Fürſten Braut.
Sag' an, wo du ſie fandeſt, wo verbirgſt,
In welches Orts verſchwieg'ner Heimlichkeit?
Denn wir durchziehen ſchwärmend weit und breit
Die Inſel auf der Jagd verſchlungnen Pfaden;
Doch keine Spur hat uns dein Glück verrathen,
So daß ich bald mich überreden möchte,
Es hülle ſie ein Zaubernebel ein.

Don Manuel.

Den Zauber löſ' ich auf, denn heute noch
Soll, was verborgen war, die Sonne ſchauen.
Vernehmet denn und hört, wie mir geſchah.
Fünf Monde ſind's, es herrſchte noch im Lande
Des Vaters Macht und beugete gewaltſam
Der Jugend ſtarren Nacken in das Joch —
Nichts kannt' ich als der Waffen wilde Freuden
Und als des Waidwerks kriegeriſche Luſt.
— Wir hatten ſchon den ganzen Tag gejagt
Entlang des Waldgebirges — da geſchah's,
Daß die Verfolgung einer weißen Hindin
Mich weit hinweg aus eurem Haufen riß.
Das ſcheue Thier floh durch des Thales Krümmen
Durch Buſch und Kluft und bahnenlos Geſtrüpp,
Auf Wurfes Weite ſah ich's ſtets vor mir,
Doch konnt' ich's nicht erreichen noch erzielen,
Bis es zuletzt an eines Gartens Pforte mir
Verſchwand. Schnell von dem Roß herab mich werfend
Dring' ich ihm nach, ſchon mit dem Speere zielend,
Da ſeh ich wundernd das erſchrockne Thier

à dérober les fruits d'or de l'amour, à saisir la joie au vol. Le lendemain ressemblera au beau jour de la veille; mon bonheur ne sera pas comme des éclairs qui passent d'un trait rapide et sont soudain dévorés par la nuit : il sera comme le cours du ruisseau, il coulera comme du verre qui mesure les heures coule le sable.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Nomme-nous donc, seigneur, celle à qui tu dois ce bonheur mystérieux, afin que nous vantions avec envie ton sort, et que nous honorions dignement la fiancée de notre prince. Dis-nous où tu l'as trouvée, où tu la caches, quel lieu lui offre ce secret asile. Car, dans nos courses vagabondes, nous parcourons l'île en tout sens, par les mille sentiers de la chasse, mais nul vestige ne nous a trahi ton bonheur, et je suis tenté, peu s'en faut, de me persuader qu'elle est enveloppée d'un nuage magique.

DON MANUEL. Je romprai le charme, car je veux qu'aujourd'hui même le soleil contemple ce qui fut caché. Ecoutez donc et apprenez ce qui m'est arrivé. Il y a cinq mois, la puissance de mon père dominait encore dans cette contrée et courbait violemment sous le joug la tête opiniâtre de la jeunesse... je ne connaissais que les joies farouches des armes, et le plaisir guerrier de la chasse... Déjà nous avions chassé tout le jour au pied des monts boisés... quand la poursuite d'une biche blanche m'entraîna bien loin de votre troupe. La bête timide fuyait par les détours de la vallée, à travers les buissons, les ravins, les halliers non frayés; toujours je la voyais devant moi à la distance du trait, mais je ne pouvais ni l'atteindre, ni la tirer, jusqu'à ce qu'enfin elle disparut à mes yeux, à la porte d'un jardin. M'élançant soudain de cheval, je la suis avec ardeur; déjà je balance mon épieu, quand je vois l'animal effrayé couché tout tremblant aux pieds

Zu einer Nonne Füßen liegen,
Die es mit zarten Händen ſchmeichelnd koſt.
Bewegungslos ſtarr' ich das Wunder an,
Den Jagdſpieß in der Hand, zum Wurf ausholend —
Sie aber blickt mit großen Augen flehend
Mich an. So ſtehn wir ſchweigend gegen einander —
Wie lange Friſt, das kann ich nicht ermeſſen,
Denn alles Maß der Zeiten war vergeſſen.
Tief in die Seele drückt' ſie mir den Blick,
Und umgewandelt ſchnell iſt mir das Herz.
— Was ich nun ſprach, was die Holdſel'ge mir
Erwiedert, möge Niemand mich befragen,
Denn wie ein Traumbild liegt es hinter mir
Aus früher Kindheit dämmerhellen Tagen,
An meiner Bruſt fühlt' ich die ihre ſchlagen,
Als die Beſinnungskraft mir wieder kam.
Da hört' ich einer Glocke helles Läuten,
Den Ruf zur Hora ſchien es zu bedeuten,
Und ſchnell, wie Geiſter in die Luft verwehen,
Entſchwand ſie mir und ward nicht mehr geſehen.

Chor. (Cajetan.)

Mit Furcht, o Herr, erfüllt mich dein Bericht.
Raub haſt du an dem Göttlichen begangen,
Des Himmels Braut berührt mit ſündigem Verlangen,
Denn furchtbar heilig iſt des Kloſters Pflicht.

Don Manuel.

Jetzt hatt' ich eine Straße nur zu wandeln,
Das unſtet ſchwanke Sehnen war gebunden,
Dem Leben war ſein Inhalt ausgefunden.
Und wie der Pilger ſich nach Oſten wendet,
Wo ihm die Sonne der Verheißung glänzt,
So kehrte ſich mein Hoffen und mein Sehnen
Dem einen hellen Himmelspunkte zu.
Kein Tag entſtieg dem Meer und ſank hinunter,
Der nicht zwei glücklich Liebende vereinte.
Geflochten ſtill war unſrer Herzen Bund,
Nur der allſehnde Aether über uns
War des verſchwieg'nen Glücks vertrauter Zeuge,
Es brauchte weiter keines Menſchen Dienſt.

d'une religieuse qui, de sa douce main, le flatte et le caresse. Immobile, stupéfait je contemple cette merveille, l'épieu à la main, le bras tendu pour le lancer... mais elle me regarde de ses grands yeux, l'air suppliant. Nous demeurâmes ainsi muets, l'un en face de l'autre... Combien de temps? je ne puis l'apprécier, car j'avais oublié la mesure du temps. Elle m'enfonça son regard profondément dans l'âme, et soudain mon cœur fut transformé.. Ce que je dis alors, ce que me répondit la ravissante apparition, ne me le demandez pas, car ce souvenir est loin de moi, comme un songe des premiers jours de l'enfance, du crépuscule de la vie. Quand je revins à moi, je sentis son cœur battre contre le mien. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche, il semblait qu'il appelât à l'heure de la prière, et tout à coup, comme les esprits s'évanouissent dans les airs, elle disparut à mes yeux, et je ne la vis plus.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Ton récit, seigneur, me remplit de crainte. Tu as fait un larcin à Dieu, touché, avec un désir coupable, la fiancée du Ciel ; car le devoir du cloître est saint d'une sainteté terrible.

DON MANUEL. Je n'avais plus désormais qu'un chemin à suivre; mes désirs inquiets, chancelants, étaient enchaînés ; l'objet de ma vie était trouvé. Et, comme le pèlerin se tourne vers l'Orient, où brille pour lui le soleil de la sainte promesse, ainsi mon esprit, mon ardeur, se dirigeaient vers un seul point lumineux du ciel. Pas un jour ne s'élevait du sein des flots et ne s'y replongeait, qui ne réunît deux amants heureux. L'alliance de nos cœurs s'était formée en silence. Seul, au-dessus de nos têtes, le Ciel, qui voit tout, était l'intime confident de mon bonheur ignoré ; nous n'avions besoin, du reste, du service d'un homme. C'étaient

Das waren goldne Stunden, ſel'ge Tage!
— Nicht Raub am Himmel war mein Glück, denn noch
Durch kein Gelübde war das Herz gefeſſelt,
Das ſich auf ewig mir zu eigen gab.

Chor. (Cajetan.)

So war das Kloſter eine Freiſtatt nur
Der zarten Jugend, nicht des Lebens Grab?

Don Manuel.

Ein heilig Pfand ward ſie dem Gotteshaus
Vertraut, das man zurück einſt werde fordern.

Chor. (Cajetan.)

Doch welches Blutes rühmt ſie ſich zu ſein?
Denn nur vom Edeln kann das Edle ſtammen.

Don Manuel.

Sich ſelber ein Geheimniß wuchs ſie auf,
Nicht kennt ſie ihr Geſchlecht, noch Vaterland.

Chor. (Cajetan.)

Undeitet keine dunkle Spur zurück
Zu ihres Daſeins unbekannten Quellen?

Don Manuel.

Daß ſie von edelm Blut, geſteht der Mann,
Der einz'ge, der um ihre Herkunft weiß.

Chor. (Cajetan.)

Wer iſt der Mann? Nichts halte mir zurück,
Denn wiſſend nur kann ich dir nützlich rathen.

Don Manuel.

Ein alter Diener naht von Zeit zu Zeit,
Der einz'ge Bote zwiſchen Kind und Mutter.

Chor. (Cajetan.)

Von dieſem Alten haſt du nichts erforſcht?
Feigherzig und geſchwätzig iſt das Alter.

Don Manuel.

Nie wagt ich's, einer Neugier nachzugeben,
Die mein verſchwieg'nes Glück gefährden konnte.

Chor. (Cajetan.)

Was aber war der Inhalt ſeiner Worte,
Wenn er die Jungfrau zu beſuchen kam?

là des heures d'or, des jours bienheureux... Mon bonheur n'était pas un larcin fait au Ciel, car nul vœu n'enchaînait encore ce cœur qui se donnait à moi, comme mon bien, pour toujours.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Ainsi le cloître n'était que l'asile de sa tendre jeunesse, et non le tombeau de sa vie.

DON MANUEL. Elle était un dépôt sacré, confié à la maison de Dieu, mais qu'on devait réclamer un jour.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Mais à quel sang se glorifie-t-elle d'appartenir? car un noble cœur ne peut avoir qu'une noble origine.

DON MANUEL. Elle a grandi sans se connaître elle-même. Elle ne sait ni sa race, ni sa patrie.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Et nulle trace obscure ne peut-elle ramener aux sources inconnues de son être?

DON MANUEL. Elle est d'un noble sang, ainsi le confesse le seul homme qui soit instruit de son origine.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Quel est cet homme? Ne me cache rien; car, si je ne sais tout, je ne puis te donner d'utiles conseils.

DON MANUEL. Un vieux serviteur se présente de temps en temps, seul messager entre la fille et la mère.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) De ce vieillard tu n'as rien appris? La vieillesse a le cœur timide et se plaît à parler.

DON MANUEL. Jamais je n'ai osé céder à une curiosité qui pouvait compromettre mon bonheur mystérieux.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Mais quel était le sens de ses discours, quand il venait visiter la jeune fille?

Don Manuel.
Auf eine Zeit, die alles löſen werde,
Hat er von Jahr zu Jahren ſie vertröſtet.
Chor. (Cajetan.)
Und dieſe Zeit, die alles löſen ſoll,
Hat er ſie näher deutend nicht bezeichnet?
Don Manuel.
Seit wenig Monden drohete der Greis
Mit einer nahen Aenbrung ihres Schickſals.
Chor. (Cajetan.)
Er drohte, ſagſt du? Alſo fürchteſt du
Ein Licht zu ſchöpfen, das dich nicht erfreut?
Don Manuel.
Ein jeder Wechſel ſchreckt den Glücklichen,
Wo kein Gewinn zu hoffen, droht Verluſt.
Chor. (Cajetan.)
Doch konnte die Entdeckung, die du fürchteſt,
Auch deiner Liebe günſt'ge Zeichen bringen.
Don Manuel.
Auch ſtürzen konnte ſie mein Glück; drum wählt' ich
Das Sicherſte, ihr ſchnell zuvor zu kommen.
Chor. (Cajetan.)
Wie das, o Herr? Mit Furcht erfüllſt du mich,
Und eine raſche That muß ich beſorgen.
Don Manuel.
Schon ſeit den letzten Monden ließ der Greis
Geheimnißvolle Winke ſich entfallen,
Daß nicht mehr ferne ſei der Tag, der ſie
Den Ihrigen zurücke geben werde.
Seit geſtern aber ſprach er's deutlich aus,
Daß mit der nächſten Morgenſonne Strahl —
Dies aber iſt der Tag, der heute leuchtet —
Ihr Schickſal ſich entſcheidend werde löſen.
Kein Augenblick war zu verlieren, ſchnell
War mein Entſchluß gefaßt und ſchnell vollſtreckt.
In dieſer Nacht raubt' ich die Jungfrau weg
Und brachte ſie verborgen nach Meſſina.
Chor. (Cajetan.)
Welch kühn verwegen-räuberiſche That!

DON MANUEL. Il la consolait, d'année en année, par l'attente d'un jour qui doit tout éclaircir.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Et ce *temps qui doit tout éclaircir*, ne l'a-t-il pas désigné par quelque indice plus précis?

DON MANUEL. Depuis quelques mois, le vieillard la menaçait d'un prochain changement dans sa destinée.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Il menaçait, dis-tu? Tu crains donc d'être éclairé d'une lumière qui ne te réjouisse point?

DON MANUEL. Tout changement effraye celui qui est heureux. Où il n'y a point de gain à espérer, on craint de perdre.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Mais cette découverte que tu redoutes peut aussi apporter à ton amour des signes favorables.

DON MANUEL. Et de même elle pouvait ruiner mon bonheur. Voilà pourquoi j'ai pris le parti le plus sûr, celui de la prévenir.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Comment, *seigneur*? *Tu me remplis* de crainte, et malgré moi je tremble que tu n'aies été trop prompt.

DON MANUEL. Déjà dans ces derniers mois le vieillard laissait entrevoir, par des signes mystérieux, que le jour n'était plus loin qui la rendrait aux siens. Mais depuis hier il s'est exprimé clairement, il a dit qu'aux premiers rayons de la matinée prochaine... or c'est *le jour qui luit maintenant*... son destin se déciderait. Il n'y avait pas un moment à perdre, ma résolution fut bientôt prise et bientôt exécutée. Cette nuit, j'ai enlevé la jeune fille et je l'ai conduite secrètement à Messine.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Quelle audace! quel téméraire attentat!...

— Verzeih', o Herr, die freie Tadelrede!
Doch Solches iſt des weiſern Alters Recht,
Wenn ſich die raſche Jugend kühn vergißt.

Don Manuel.

Unſern vom Kloſter der Barmherzigen,
In eines Gartens abgeſchied'ner Stille,
Der von der Neugier nicht betreten wird,
Trennt' ich mich eben jetzt von ihr, hieher
Zu der Verſöhnung mit dem Bruder eilend.
In banger Furcht ließ ich ſie dort allein
Zurück, die ſich nichts weniger erwartet,
Als in dem Glanz der Fürſtin eingeholt
Und auf erhabnem Fußgeſtell des Ruhms
Vor ganz Meſſina ausgeſtellt zu werden.
Denn anders nicht ſoll ſie mich wiederſehn,
Als in der Größe Schmuck und Staat und feſtlich
Von eurem ritterlichen Chor umgeben.
Nicht will ich, daß Don Manuels Verlobte
Als eine Heimathloſe, Flüchtige
Der Mutter nahen ſoll, die ich ihr gebe!
Als eine Fürſtin fürſtlich will ich ſie
Einführen in die Hofburg meiner Väter.

Chor. (Cajetan.)

Gebiete, Herr! Wir harren deines Winks.

Don Manuel.

Ich habe mich aus ihrem Arm geriſſen,
Doch nur mit ihr werd' ich beſchäftigt ſein.
Denn nach dem Bazar ſollt ihr mich anjetzt
Begleiten, wo die Mohren zum Verkauf
Ausſtellen, was das Morgenland erzeugt
An edelm Stoff und feinem Kunſtgebild.
Erſt wählet aus die zierlichen Sandalen,
Der zartgeformten Füße Schutz und Zier;
Dann zum Gewande wählt das Kunſtgewebe
Des Indiers, hellglänzend, wie der Schnee
Des Aetna, der der nächſte iſt dem Licht —
Und leicht umfließ' es, wie der Morgenduft,
Den zarten Bau der jugendlichen Glieder.
Von Purpur ſei, mit zarten Fäden Goldes

Pardonne, seigneur, la libre sévérité de mon jugement ; mais tel est le droit de la vieillesse plus sage, quand la prompte jeunesse s'oublie témérairement.

DON MANUEL. Non loin du couvent des sœurs de la Miséricorde, dans la paisible solitude d'un jardin, où la curiosité ne pénètre point, je viens à l'instant de me séparer d'elle, accourant ici pour me réconcilier avec mon frère. Je l'ai laissée seule en ce lieu, inquiète et craintive, et ne s'attendant guère qu'on la vienne chercher avec une pompe royale, et qu'on la place, aux yeux de tout Messine, sur le majestueux piédestal de la gloire. Car elle ne doit me revoir que dans l'éclat et l'appareil de la grandeur, solennellement entouré de votre chœur chevaleresque. Je ne veux pas que la fiancée de don Manuel approche comme une fugitive sans patrie de la mère que je lui donne. Je veux l'introduire royalement, en princesse, dans le château de mes pères.

LE CHŒUR (GAÉTAN). Ordonne, seigneur ! Nous attendons ton signal.

DON MANUEL. Je me suis arraché de ses bras, mais je ne serai occupé que d'elle. Car sur-le-champ vous m'accompagnerez au bazar où les Maures exposent en vente tout ce que l'Orient produit de nobles étoffes et de créations de l'art le plus exquis. Choisissez d'abord les sandales élégantes, parure et protection de ses pieds délicats ; puis prenez, pour ses vêtements, ces merveilleux tissus de l'Indien qui brillent d'une blancheur pareille aux neiges de l'Etna, les plus voisines de la lumière du ciel, et qu'ils se répandent, légers comme la vapeur du matin, autour de sa taille de jeune fille, de son corps gracieux. Qu'elle soit de pourpre, brochée déli-

Durchwirkt, der Gürtel, der die Tunica
Unter dem zücht'gen Buſen reizend knüpft.
Dazu den Mantel wählt von glänzender
Seide gewebt, in bleichem Purpur ſchimmernd,
Ueber der Achſel heft' ihn eine goldne
Cicade — Auch die Spangen nicht vergeßt,
Die ſchönen Arme reizend zu umzirken,
Auch nicht der Perlen und Korallen Schmuck,
Der Meeresgöttin wunderſame Gaben.
Um die Locken winde ſich ein Diadem,
Gefüget aus dem köſtlichſten Geſtein,
Worin der feurig glühende Rubin
Mit dem Smaragd die Farbenblitze kreuze.
Oben im Haarſchmuck ſei der lange Schleier
Befeſtigt, der die glänzende Geſtalt
Gleich einem hellen Lichtgewölk, umfließe,
Und mit der Myrte jungfräulichem Kranze
Vollende krönend ſich das ſchöne Ganze.

Chor. (Cajetan.)

Es ſoll geſchehen, Herr, wie du gebieteſt,
Denn fertig und vollendet findet ſich
Dies alles auf dem Bazar ausgeſtellt.

Don Manuel.

Den ſchönſten Zelter führet dann hervor
Aus meinen Ställen; ſeine Farbe ſei
Lichtweiß, gleichwie des Sonnengottes Pferde,
Von Purpur ſei die Decke und Geſchirr
Und Zügel reich beſetzt mit edeln Steinen,
Denn tragen ſoll er meine Königin.
Ihr ſelber haltet euch bereit, im Glanz
Des Ritterſtaates, unterm freud'gen Schall
Der Hörner, eure Fürſtin heimzuführen.
Dies Alles zu beſorgen, geh' ich jetzt,
Zwei unter euch erwähl' ich zu Begleitern,
Ihr Andern wartet mein — Was ihr vernahmt,
Bewahrt's in eures Buſens tiefem Grunde,
Bis ich das Band gelöst von eurem Munde.

(Er geht ab, von Zweien aus dem Chore begleitet.)

catement de fils d'or, la ceinture qui nouera sa tunique avec grâce au-dessous de son sein pudique. En outre, choisissez le manteau, tissu d'une soie brillante, qui éclate sous une pâle teinture de pourpre, et qu'une cigale d'or l'attache sur l'épaule... N'oubliez pas non plus les bracelets, qui entoureront ses beaux bras de leurs cercles charmants ; ni la parure des perles et du corail, dons merveilleux de la déesse des mers. Qu'autour des boucles de sa chevelure se torde un diadème, formé des pierres les plus précieuses, où le rubis aux jets de flamme croise avec l'émeraude ses éclairs colorés. Que tout en haut, dans sa coiffure, soit fixé le long voile, qui, pareil à un nuage lumineux, flotte autour de sa taille éblouissante, et que la virginale guirlande de myrte achève et couronne ce bel ensemble.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Il sera fait, seigneur, comme tu ordonnes, car tout ce que tu désires se trouve exposé au bazar, prêt et achevé.

DON MANUEL. Et alors amenez la plus belle haquenée de mes écuries ; qu'elle soit blanche, d'un blanc lumineux, comme les chevaux du dieu du soleil ; que la housse soit de pourpre, le harnais et la bride richement ornés de pierreries, car elle doit porter ma reine. Vous-mêmes, tenez-vous prêts à conduire chez moi votre princesse, dans tout l'éclat de l'appareil chevaleresque, au son joyeux des fanfares. Je vais de ce pas m'occuper de tous ces apprêts ; que deux d'entre vous m'accompagnent et que les autres m'attendent... Ce que vous venez d'entendre, gardez-le au fond de vos cœurs, jusqu'à ce que je rompe le lien de vos lèvres. (Il sort, accompagné de deux hommes du chœur.)

Chor. (Cajetan.)
Sage, was werden wir jetzt beginnen,
Da die Fürſten ruhen vom Streit,
Auszufüllen die Leere der Stunden,
Und die lange unendliche Zeit?
Etwas fürchten und hoffen und ſorgen
Muß der Menſch für den kommenden Morgen,
Daß er die Schwere des Daſeins ertrage,
Und das ermüdende Gleichmaß der Tage,
Und mit erfriſchendem Windesweben
Kräuſelnd bewege das ſtockende Leben.

Einer aus dem Chor. (Manfred.)
Schön iſt der Friede! Ein lieblicher Knabe
Liegt er gelagert am ruhigen Bach,
Und die hüpfenden Lämmer graſen
Luſtig um ihn auf dem ſonnigten Raſen,
Süßes Tönen entlockt er der Flöte,
Und das Echo des Berges wird wach,
Oder im Schimmer der Abendröthe
Wiegt ihn in Schlummer der murmelnde Bach —
Aber der Krieg auch hat ſeine Ehre,
Der Beweger des Menſchengeſchicks;
Mir gefällt ein lebendiges Leben,
Mir ein ewiges Schwanken und Schwingen und Schweben
Auf der ſteigenden, fallenden Welle des Glücks.
Denn der Menſch verkümmert im Frieden,
Müßige Ruh iſt das Grab des Muths.
Das Geſetz iſt der Freund des Schwachen,
Alles will es nur eben machen,
Möchte gerne die Welt verflachen;
Aber der Krieg läßt die Kraft erſcheinen,
Alles erhebt er zum Ungemeinen,
Selber dem Feigen erzeugt er den Muth.

Ein Zweiter. (Berengar.)
Stehen nicht Amors Tempel offen?
Wallet nicht zu dem Schönen die Welt?
Da iſt das Fürchten! da iſt das Hoffen!
König iſt hier, wer den Augen gefällt!
Auch die Liebe bewegt das Leben,

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Dis-moi, qu'allons-nous entreprendre, maintenant que nos princes ont cessé leur querelle, pour remplir le vide des heures et la longueur infinie du temps? Il faut que l'homme ait pour la matinée prochaine une crainte, un espoir, un souci, pour qu'il puisse supporter le poids de l'existence et l'accablante monotonie des jours ; il faut que, par un souffle rafraîchissant, il ride et remue la surface stagnante de la vie.

UN HOMME DU CHŒUR. (MANFRED.) Belle est la paix ! Elle ressemble à un jeune enfant qui repose au bord d'un paisible ruisseau, et les agneaux bondissent joyeusement autour de lui, paissant le gazon qu'éclaire le soleil. Il tire de sa flûte de doux sons, et l'écho de la montagne s'éveille, ou bien, aux rouges lueurs du couchant, le ruisseau qui murmure, le berce et l'endort... Mais la guerre a aussi son charme et sa gloire, la guerre qui agite la destinée humaine. Moi, j'aime une vie animée ; j'aime cet éternel mouvement qui vous fait balancer et flotter sur la vague de la fortune, haute et basse tour à tour.

Car l'homme languit dans la paix ; un repos oisif est la tombe du courage. La loi est l'amie du faible, elle ne tend qu'à tout niveler et aplanirait volontiers le monde ; mais la guerre fait paraître la force, elle élève tout à une grandeur non commune, même au lâche elle donne du cœur.

UN SECOND. (BÉRENGER.) Les temples de l'amour ne sont-ils pas ouverts? Le monde ne court-il pas adorer la beauté? Là est la crainte ! là l'espoir ! Là est roi qui plaît aux yeux. L'amour aussi

Daß ſich die graulichten Farben erheben.
Reizend betrügt ſie die glücklichen Jahre,
Die gefällige Tochter des Schaums!
In das Gemeine und Traurigwahre
Webt ſie die Bilder des goldenen Traums.

Ein Dritter. (Cajetan.)

Bleibe die Blume dem blühenden Lenze,
Scheine das Schöne, und flechte ſich Kränze,
Wem die Locken noch jugendlich grünen;
Aber dem männlichen Alter ziemt's,
Einem ernſteren Gott zu dienen.

Erſter. (Manfred.)

Der ſtrengen Diana, der Freundin der Jagden,
Laſſet uns folgen ins wilde Gehölz,
Wo die Wälder am dunkelſten nachten,
Und den Springbock ſtürzen vom Fels.
Denn die Jagd iſt ein Gleichniß der Schlachten,
Des ernſten Kriegsgotts luſtige Braut —
Man iſt auf mit dem Morgenſtrahl,
Wenn die ſchmetternden Hörner laden
Luſtig hinaus in das dampfende Thal,
Ueber Berge, über Klüfte,
Die ermatteten Glieder zu baden
In den erfriſchenden Strömen der Lüfte!

Zweiter. (Berengar.)

Oder wollen wir uns der blauen
Göttin, der ewig bewegten, vertrauen,
Die uns mit freundlicher Spiegelhelle
Ladet in ihren unendlichen Schooß?
Bauen wir auf der tanzenden Welle
Uns ein luſtig ſchwimmendes Schloß?
Wer das grüne, kryſtallene Feld
Pflügt mit des Schiffes eilendem Kiele,
Der vermählt ſich das Glück, dem gehört die Welt,
Ohne die Saat erblüht ihm die Ernte!
Denn das Meer iſt der Raum der Hoffnung
Und der Zufälle launiſch Reich!
Hier wird der Reiche ſchnell zum Armen,
Und der Aermſte dem Fürſten gleich.

agite la vie, il en rehausse les teintes grisâtres. L'aimable fille de l'écume trompe nos belles années par de charmantes illusions, et sur le triste et vulgaire tissu de la réalité elle brode les images des rêves d'or.

UN TROISIÈME. (GAÉTAN.) Laissons la fleur au printemps florissant! Que la beauté brille, et qu'il se tresse des guirlandes, celui que parent encore les blondes boucles de la jeunesse; mais à l'âge mûr il convient de servir une divinité plus grave.

LE PREMIER. (MANFRED.) Suivons l'austère Diane, l'amie de la chasse, dans la forêt sauvage, là où la nuit des bois est le plus épaisse, et précipitons le bouquetin du haut du rocher. Car la chasse est une image des combats, la joyeuse fiancée du sévère dieu de la guerre... On est debout dès l'aurore, quand le joyeux fracas des trompes vous appelle dans la vallée au sol fumant, vous invite à franchir les monts, les ravins, à baigner vos membres fatigués dans des flots d'air rafraîchissant.

LE SECOND. (BÉRENGER.) Ou voulez-vous vous confier à la déesse azurée qui jamais n'a de repos, et qui, nous offrant son riant miroir, nous attire dans son domaine sans bornes? Nous construirons-nous sur la vague flottante un château qui nage gaiement? Celui qui, de la proue rapide de son vaisseau, laboure la verte plaine, le cristal de l'onde, celui-là épouse la fortune, le monde lui appartient; pour lui, sans qu'il ait semé, la moisson fleurit. Car la mer est le théâtre de l'espérance, l'empire capricieux des hasards. Là le riche devient subitement pauvre, et le plus pauvre l'égal

Wie der Wind mit Gedankenſchnelle
Läuft um die ganze Windesroſe,
Wechſeln hier des Geſchickes Looſe,
Dreht das Glück ſeine Kugel um,
Auf den Wellen iſt Alles Welle,
Auf dem Meer iſt kein Eigenthum.

Dritter. (Cajetan.)

Aber nicht bloß im Wellenreiche,
Auf der wogenden Meeresfluth,
Auch auf der Erde, ſo feſt ſie ruht
Auf den ewigen, alten Säulen,
Wanket das Glück und will nicht weilen.
— Sorge gibt mir dieſer neue Frieden,
Und nicht fröhlich mag ich ihm vertrauen;
Auf der Lava, die der Berg geſchieden,
Möcht' ich nimmer meine Hütte bauen.
Denn zu tief ſchon hat der Haß gefreſſen,
Und zu ſchwere Thaten ſind geſchehn,
Die ſich nie vergeben und vergeſſen;
Noch hab' ich das Ende nicht geſehn,
Und mich ſchrecken ahnungsvolle Träume!
Nicht Wahrſagung reden ſoll mein Mund;
Aber ſehr mißfällt mir dies Geheime,
Dieſer Ehe ſegenloſer Bund,
Dieſe lichtſcheu krummen Liebespfade,
Dieſes Kloſterraubs verwegne That;
Denn das Gute liebt ſich das Gerade,
Böſe Früchte trägt die böſe Saat.

(Berengar.)

Auch ein Raub war's wie wir alle wiſſen,
Der des alten Fürſten ehliches Gemahl
In ein frevelnd Ehebett geriſſen,
Denn ſie war des Vaters Wahl.
Und der Ahnherr ſchüttete im Zorne
Grauenvoller Flüche ſchrecklichen Samen
Auf das ſündige Ehebett aus.
Gräuelthaten ohne Namen,
Schwarze Verbrechen verbirgt dies Haus.

du prince. Comme le vent, avec la vitesse de la pensée, fait tout le tour du compas, ainsi changent ici les lots du destin, ainsi tourne la roue de la fortune. Sur les flots tout est flot mobile, sur la mer il n'est point de propriété.

LE TROISIÈME. (GAÉTAN.) Mais ce n'est pas seulement sur l'empire des vagues, sur le sein flottant des mers, c'est sur la terre aussi, quelque affermie qu'elle soit sur ses antiques et éternelles colonnes, que la fortune chancelle et ne veut point s'arrêter... Cette nouvelle paix me donne des soucis et je ne puis m'y fier avec joie. Sur la lave que le mont a vomie, jamais je ne voudrais bâtir ma cabane. Car la haine a déjà fait de trop profonds ravages ; il s'est commis de trop graves attentats, qui jamais ne se pardonnent ni ne s'oublient. Je n'ai pas encore vu la fin, et les pressentiments de mes rêves m'épouvantent. Je ne veux pas que ma bouche rende des oracles, mais ce mystère me déplaît fort, ce lien d'hymen non consacré, ces tortueux sentiers d'amour qui redoutent la lumière, cette témérité du rapt dans un cloître ; car le bien suit la voie droite, et la mauvaise semence produit de mauvais fruits.

(BÉRENGER.) Ce fut aussi un enlèvement, comme nous le savons tous, qui entraîna dans un lit criminel l'épouse de l'ancien prince, car le père d'abord l'avait choisie, et, dans sa colère, ce chef de la race répandit sur le coupable hymen la terrible semence d'affreuses malédictions. Cette maison cache des horreurs sans nom, de noirs forfaits.

Chor. (Cajetan.)

Ja, es hat nicht gut begonnen,
Glaubt mir, und es endet nicht gut;
Denn gebüßt wird unter der Sonnen
Jede That der verblendeten Wuth.
Es iſt kein Zufall und blindes Loos,
Daß die Brüder ſich wüthend ſelbſt zerſtören;
Denn verflucht ward der Mutter Schooß,
Sie ſollte den Haß und den Streit gebären.
— Aber ich will es ſchweigend verhüllen,
Denn die Rachegötter ſchaffen im Stillen;
Zeit iſt's, die Unfälle zu beweinen,
Wenn ſie nahen und wirklich erſcheinen.

(Der Chor geht ab.)

Die Scene verwandelt ſich in einen Garten, der die Ausſicht auf das Meer eröffnet. Aus einem anſtoßenden Garten tritt

Beatrice

(geht unruhig auf und nieder, nach allen Seiten umherſpähend. Plötzlich ſteht ſie ſtill und horcht).

Er iſt es nicht — Es war der Winde Spiel,
Die durch der Pinie Wipfel ſauſend ſtreichen;
Schon neigt die Sonne ſich zu ihrem Ziel,
Mit trägem Schritt ſeh' ich die Stunden ſchleichen,
Und mich ergreift ein ſchauderndes Gefühl,
Es ſchreckt mich ſelbſt das weſenloſe Schweigen...
Nichts zeigt ſich mir, wie weit die Blicke tragen;
Er läßt mich hier in meiner Angſt verzagen.
Und nahe hör' ich wie ein rauſchend Wehr,
Die Stadt, die völkerwimmelnde, ertoſen;
Ich höre fern das ungeheure Meer
An ſeine Ufer dumpferbrandend ſtoßen.
Es ſtürmen alle Schrecken auf mich her,
Klein fühl' ich mich in dieſem Furchtbargroßen,
Und fortgeſchleudert, wie das Blatt vom Baume,
Verlier' ich mich im grenzenloſen Raume.
Warum verließ ich meine ſtille Zelle?
Da lebt ich ohne Sehnſucht, ohne Harm!
Das Herz war ruhig, wie die Wieſenquelle,
An Wünſchen leer, doch nicht an Freuden arm.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Oui, cela n'a pas bien commencé, et, croyez-moi, cela ne finira pas bien ; car, sous le soleil, tous les méfaits de l'aveugle rage s'expient tôt ou tard. Ce n'est point un hasard, ni l'effet d'un sort aveugle, si les deux frères s'acharnent à se détruire : le sein de leur mère a été maudit, elle devait enfanter la haine et la discorde... Mais je veux le cacher et me taire ; car les dieux vengeurs travaillent en silence ; il est temps de déplorer les désastres, quand ils approchent et réellement se montrent. (Le chœur sort.)

La scène se transforme en un jardin, d'où la vue s'étend sur la mer.

D'un pavillon voisin sort Béatrice.

BÉATRICE (elle va et vient avec inquiétude, regardant de tous côtés. Tout à coup, elle s'arrête et écoute). Ce n'est pas lui... C'était le bruit des vents dont le souffle se joue dans la cime du pin. Déjà le soleil s'abaisse vers l'horizon ; je vois les heures qui se traînent d'un pas languissant, et un sentiment d'effroi me saisit. Ce silence même de la solitude m'épouvante. Rien ne se montre à moi, aussi loin que portent mes yeux. Il me laisse ici désespérer dans mon angoisse.

Et près d'ici j'entends, pareil à la cascade d'une digue, le bruit de la ville, où fourmille le peuple ; au loin, j'entends la vaste mer, qui heurte ses rivages et s'y brise avec un sourd murmure. Toutes les terreurs viennent fondre sur moi ; je me sens petite au milieu de cette grandeur effrayante, et, emportée comme la feuille de l'arbre, je me perds dans l'espace sans bornes.

Pourquoi ai-je quitté ma paisible cellule ? Là, je vivais sans désirs inquiets, sans regrets ! Mon cœur était tranquille comme la source de la prairie, vide de souhaits, mais non pauvre de joies.

Ergriffen jetzt hat mich des Lebens Welle,
Mich faßt die Welt in ihren Rieſenarm;
Zerriſſen hab' ich alle frühern Bande,
Vertrauend eines Schwures leichtem Pfande.
Wo waren die Sinne?
Was hab' ich gethan?
Ergriff mich bethörend
Ein raſender Wahn?
Den Schleier zerriß ich
Jungfräulicher Zucht,
Die Pforten durchbrach ich der heiligen Zelle!
Umſtrickte mich blendend ein Zauber der Hölle?
Dem Manne folgt' ich,
Dem kühnen Entführer, in ſträflicher Flucht.
O, komm mein Geliebter!
Wo bleibſt du und ſäumeſt? Befreie, befreie
Die kämpfende Seele! Mich naget die Reue,
Es faßt mich der Schmerz.
Mit liebender Nähe verſichre mein Herz.
Und ſollt' ich mich dem Manne nicht ergeben,
Der in der Welt allein ſich an mich ſchloß?
Denn ausgeſetzt ward ich ins fremde Leben,
Und frühe ſchon hat mich ein ſtrenges Loos
(Ich darf den dunkeln Schleier nicht erheben)
Geriſſen von dem mütterlichen Schooß.
Nur einmal ſah ich ſie, die mich geboren,
Doch wie ein Traum ging mir das Bild verloren.
Und ſo erwuchs ich ſtill am ſtillen Orte,
In Lebensgluth den Schatten beigeſellt,
— Da ſtand er plötzlich an des Kloſters Pforte,
Schön, wie ein Gott, und männlich, wie ein Held.
O, mein Empfinden nennen keine Worte!
Fremd kam er mir aus einer fremden Welt,
Und ſchnell, als wär' es ewig ſo geweſen,
Schloß ſich der Bund, den keine Menſchen löſen.
Vergib, du Herrliche, die mich geboren,
Daß ich, vorgreifend den verhängten Stunden,
Mir eigenmächtig mein Geſchick erkoren.
Nicht frei erwählt' ich's, es hat mich gefunden;

Maintenant, le flot de la vie m'a entraînée ; le monde me saisit dans ses bras de géant ; j'ai rompu tous mes premiers liens, me fiant au léger gage d'un serment.

Où était ma raison ? Qu'ai-je fait ? Est-ce une illusion, un délire qui m'a saisie, égarée ?

J'ai déchiré le voile de la pudeur virginale ; j'ai forcé les portes de ma sainte cellule. Un charme infernal m'a-t-il donc enlacée pour m'aveugler ? J'ai suivi, dans ma fuite coupable, un homme, un ravisseur audacieux.

Oh ! viens, mon bien-aimé ! Où restes-tu ? Pourquoi tarder ? Délivre, délivre mon âme de sa lutte ! Le repentir me ronge, la douleur s'empare de moi. Par ta présence et ton amour, rassure mon cœur.

Et ne devais-je pas me remettre entre les mains de celui qui, seul au monde, s'est attaché à moi ? Car j'ai été jetée dans la vie comme une étrangère, et, de bonne heure, un destin rigoureux (je n'ose soulever ce sombre voile) m'a arrachée du sein maternel. Une seule fois j'ai vu celle qui m'a enfantée, mais son image s'est évanouie à mes yeux comme un songe.

Ainsi je croissais en silence dans un séjour silencieux, et me voyais, dans l'ardeur de la vie, associée à des ombres... Tout à coup, il paraît à la porte du cloître, beau comme un dieu, viril comme un héros. Oh ! il n'y a point de paroles pour dire ce que j'ai senti. Étranger à moi, il me venait d'un monde étranger ; et à l'instant, comme s'il en eût été toujours ainsi, il s'est formé entre nous une alliance que jamais les hommes ne rompront.

Pardonne-moi, noble mère qui m'a donné le jour, si, prévenant l'heure marquée, j'ai, de mon plein pouvoir, choisi mon sort. Non, je ne l'ai pas choisi librement ! il m'est venu trouver. Le dieu

Einbringt der Gott auch zu verſchloſſ'nen Thoren,
Zu Perſeus' Thurm hat er den Weg gefunden,
Dem Dämon iſt ſein Opfer unverloren.
Wär' es an öde Klippen angebunden
Und an des Atlas himmeltragende Säulen,
So wird ein Flügelroß es dort ereilen.
Nicht hinter mich begehr' ich mehr zu ſchauen,
In keine Heimath ſehn' ich mich zurück;
Der Liebe will ich liebend mich vertrauen,
Gibt es ein ſchönres als der Liebe Glück?
Mit meinem Loos will ich mich gern beſcheiden,
Ich kenne nicht des Lebens andre Freuden.
Nicht kenn' ich ſie und will ſie nimmer kennen,
Die ſich die Stifter meiner Tage nennen!
Wenn ſie von dir mich, mein Geliebter, trennen.
Ein ewig Räthſel bleiben will ich mir;
Ich weiß genug, ich lebe dir!

(Aufmerkend.)

Horch, der lieben Stimme Schall!
— Nein, es war der Wiederhall
Und des Meeres dumpfes Brauſen,
Das ſich an den Ufern bricht,
Der Geliebte iſt es nicht!
Weh mir! Weh mir! Wo er weilet!
Mich umſchlingt ein kaltes Grauſen!
Immer tiefer
Sinkt die Sonne! Immer öder
Wird die Oede! Immer ſchwerer
Wird das Herz — Wo zögert er?

(Sie geht unruhig umher.)

Aus des Gartens ſichern Mauern
Wag' ich meinen Schritt nicht mehr.
Kalt ergriff mich das Entſetzen,
Als ich in die nahe Kirche
Wagte meinen Fuß zu ſetzen;
Denn mich trieb's mit mächt'gem Drang
Aus der Seele tiefſten Tiefen,
Als ſie zu der Hora riefen,
Hinzuknien an heil'ger Stätte,

pénètre aussi à travers les portes fermées ; il a découvert un chemin pour entrer dans la tour de Persée ; jamais le destin ne perd sa victime. Fût-elle attachée à un écueil désert, aux colonnes d'Atlas, qui portent le ciel, un coursier ailé saura bien l'y atteindre.

Je ne veux plus regarder derrière moi, je n'ai point de foyer à regretter ; je veux, aimant de toute mon âme, me confier à l'amour. Est-il un bonheur plus charmant que celui de l'amour ? Je me contenterai bien volontiers de mon partage, je ne connais pas les autres joies de la vie.

Je ne les connais pas et ne veux jamais les connaître, ceux qui se nomment les auteurs de mes jours, s'ils doivent, mon bien-aimé, me séparer de toi. Je consens à rester pour moi-même une éternelle énigme ; j'en sais assez, je vis pour toi ! (Devenant attentive.) Écoute ! le son de sa voix chérie !... Non, c'était l'écho et le bruit sourd de la mer qui se brise sur le rivage ; ce n'est pas le bien-aimé ! Malheur à moi ! malheur à moi ! Où reste-t-il ? Un frisson glacé me saisit. Le soleil s'abaisse de plus en plus ; la solitude devient toujours plus déserte, et mon cœur à chaque instant plus lourd... Où s'arrête-t-il ? (Elle va çà et là avec inquiétude.)

Je ne risquerai plus mes pas hors de la sûre enceinte du jardin. Une froide horreur s'est emparée de moi quand j'ai osé franchir le seuil de l'église prochaine. C'est qu'au plus profond de mon âme, lorsqu'on appelait pour l'heure de la prière, une force puissante me poussa à m'agenouiller dans le lieu saint, à invoquer la

Zu der Göttlichen zu flehn,
Nimmer konnt' ich widerſtehn.
Wenn ein Lauſcher mich erſpähte?
Voll von Feinden iſt die Welt,
Argliſt hat auf allen Pfaden,
Fromme Unſchuld zu verrathen,
Ihr betrüglich Netz geſtellt.
Grauend hab' ich's ſchon erfahren
Als ich aus des Kloſters Hut
In die fremden Menſchenſchaaren
Mich gewagt mit frevelm Muth.
Dort, bei jenes Feſtes Feier,
Da der Fürſt begraben ward,
Mein Erkühnen büßt' ich theuer,
Nur ein Gott hat mich bewahrt —
Da der Jüngling mir, der fremde,
Nahte, mit dem Flammenauge,
Und mit Blicken, die mich ſchreckten,
Mir das Innerſte durchzuckten,
In das tiefſte Herz mir ſchaute —
Noch durchſchauert kaltes Grauen,
Da ich's denke, mir die Bruſt!
Nimmer, nimmer kann ich ſchauen
In die Augen des Geliebten,
Dieſer ſtillen Schuld bewußt!
(Aufhorchend.)
Stimmen im Garten!
Er iſt's, der Geliebte!
Er ſelber! Jetzt täuſchte
Kein Blendwerk mein Ohr.
Es naht, es vermehrt ſich!
In ſeine Arme!
An ſeine Bruſt!
(Sie eilt mit ausgebreiteten Armen nach der Tiefe des Gartens, Don Ceſar tritt ihr entgegen.)

Don Ceſar. Beatrice. Der Chor.

Beatrice (mit Schrecken zurückfliehend).
Weh mir! Was ſeh' ich!
(In demſelben Augenblick tritt auch der Chor ein.)

divine mère. Je n'ai pu résister... Si un espion me guettait? Le monde est plein d'ennemis. La ruse, pour trahir la pieuse innocence, a tendu sur tous les sentiers ses filets trompeurs. Déjà je l'ai éprouvé en frémissant, lorsque, échappée à la sainte garde du cloître, je me suis hasardée, avec une coupable audace, parmi une foule étrangère. Là (c'était au jour solennel de la sépulture du prince), je payai cher ma témérité, Dieu seul m'a préservée... quand ce jeune homme, cet étranger aux yeux de flamme s'approcha de moi, et, avec des regards qui m'effrayaient, qui, comme des éclairs, traversaient tout mon être, pénétra jusqu'au fond de mon cœur... Un frisson d'horreur, quand j'y pense, glace encore ma poitrine! Jamais, jamais, avec le remords de cette faute ignorée, je ne pourrai regarder dans les yeux de mon bien-aimé. (Elle écoute.)

Des voix dans le jardin! C'est lui, le bien-aimé! Lui-même! Cette fois, ce n'est pas une illusion qui trompe mon oreille. Le bruit approche, augmente! Dans ses bras! sur son cœur! (Elle court, les bras ouverts, vers le fond du jardin. Don César vient au-devant d'elle.)

DON CÉSAR, BÉATRICE, LE CHŒUR.

BÉATRICE (reculant avec effroi). Malheur à moi! Que vois-je! (Au même instant le chœur entre aussi.)

Don Ceſar.

Holde Schönheit, fürchte nichts!

(Zu dem Chor.)

Der rauhe Anblick eurer Waffen ſchreckt
Die zarte Jungfrau — Weicht zurück und bleibt
In ehrerbiet'ger Ferne!

(Zu Beatricen.)

Fürchte nichts!
Die holde Scham, die Schönheit iſt mir heilig.

(Der Chor hat ſich zurückgezogen. Er tritt ihr näher und ergreift ihre Hand.)

Wo warſt du? Welches Gottes Macht entrückte,
Verbarg dich dieſe lange Zeit? Dich hab' ich
Geſucht, nach dir geforſchet; wachend, träumend
Warſt du des Herzens einziges Gefühl,
Seit ich bei jenem Leichenfeſt des Fürſten,
Wie eines Engels Lichterſcheinung, dich
Zum erſtenmal erblickte — Nicht verborgen
Blieb dir die Macht, mit der du mich bezwangſt.
Der Blicke Feuer und der Lippe Stammeln,
Die Hand, die in der deinen zitternd lag,
Verrieth ſie dir — ein kühneres Geſtändniß
Verbot des Ortes ernſte Majeſtät.
— Der Meſſe Hochamt rief mich zum Gebet,
Und, da ich von den Knieen jetzt erſtanden,
Die erſten Blicke ſchnell auf dich ſich heften,
Warſt du aus meinen Augen weggerückt;
Doch nachgezogen mit allmächt'gen Zauberbanden
Haſt du mein Herz mit allen ſeinen Kräften.
Seit dieſem Tage ſuch' ich raſtlos dich
An aller Kirchen und Paläſte Pforten;
An allen offnen und verborgnen Orten,
Wo ſich die ſchöne Unſchuld zeigen kann,
Hab' ich das Netz der Späher ausgebreitet;
Doch meiner Mühe ſah ich keine Frucht,
Bis endlich heut, von einem Gott geleitet,
Des Spähers glückbekrönte Wachſamkeit
In dieſer nächſten Kirche dich entdeckte.

(Hier macht Beatrice, welche in dieſer ganzen Zeit zitternd und abgewandt geſtanden, eine Bewegung des Schreckens.)

DON CÉSAR. Charmante beauté, ne crains rien ! (Au chœur.) Le dur aspect de vos armes effraye la tendre enfant... Reculez et demeurez dans un respectueux éloignement ! (A Béatrice.) Ne crains rien ! l'aimable pudeur et la beauté me sont sacrées. (Le chœur s'est retiré. Don César s'approche d'elle et prend sa main.) Où étois-tu ? Quel est le dieu dont le pouvoir t'a dérobée et cachée si longtemps ? Je t'ai cherchée, j'ai mis tout en œuvre pour te découvrir ; dans mes veilles et dans mes rêves, tu étais l'unique sentiment de mon cœur, depuis qu'aux funérailles du prince je t'ai aperçue pour la première fois, pareille à l'apparition d'un ange de lumière... Ce pouvoir par lequel tu m'as dompté n'a pas été un secret pour toi. Le feu de mes regards, le bégaiement de mes lèvres, ma main qui tremblait dans la tienne, t'ont révélé ton empire... l'austère majesté du lieu interdisait un aveu plus hardi.... Le moment solennel de la consécration m'appela à la prière, je pliai les genoux, et quand je me relevai, quand mon premier regard se tourna vers toi, tu avais disparu à mes yeux ; mais, par la magie d'un lien tout-puissant, tu avais entraîné à ta suite toutes les forces de mon cœur. Depuis ce jour, je te cherche sans relâche, aux portes de toutes les églises et de tous les palais ; dans tous les lieux publics et secrets où peut se montrer l'aimable innocence, j'ai tendu les filets de mes émissaires ; mais j'ai vu toutes mes peines demeurer sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin aujourd'hui, guidée par un dieu, l'heureuse vigilance de mon explorateur t'a découverte dans l'église voisine. (A ce moment, Béatrice, qui, pendant tout ce temps, était demeurée tremblante et détournait la tête, fait un signe

Ich habe dich wieder, und der Geiſt verlaſſe
Eher die Glieder, eh' ich von dir ſcheide!
Und daß ich feſt zugleich den Zufall faſſe
Und mich verwahre vor des Dämons Neide,
So red' ich dich vor dieſen Zeugen allen
Als meine Gattin an und reiche dir
Zum Pfande deß die ritterliche Rechte.

(Er ſtellt ſie dem Chor dar.)

Nicht forſchen will ich, wer du biſt — Ich will
Nur dich von dir, nichts frag' ich nach dem Andern.
Daß deine Seele wie dein Urſprung rein,
Hat mir dein erſter Blick verbürget und beſchworen,
Und wärſt du ſelbſt die Niedrigſte geboren,
Du müßteſt dennoch meine Liebe ſein,
Die Freiheit hab' ich und die Wahl verloren.
Und daß du wiſſen mögeſt, ob ich auch
Herr meiner Thaten ſei und hoch genug
Geſtellt auf dieſer Welt, auch das Geliebte
Mit ſtarkem Arm zu mir emporzuheben,
Bedarf's nur, meinen Namen dir zu nennen.
— Ich bin Don Ceſar, und in dieſer Stadt
Meſſina iſt kein Größrer über mir.

(Beatrice ſchaudert zurück; er bemerkt es und fährt nach einer kleinen Weile fort.)

Dein Staunen lob' ich und dein ſittſam Schweigen,
Schamhafte Demuth iſt der Reize Krone,
Denn ein Verborgenes iſt ſich das Schöne,
Und es erſchrickt vor ſeiner eignen Macht.
— Ich geh' und überlaſſe dich dir ſelbſt,
Daß ſich dein Geiſt von ſeinem Schrecken löſe,
Denn jedes Neue, auch das Glück, erſchreckt.

(Zu dem Chor.)

Gebt ihr — ſie iſt's von dieſem Augenblick —
Die Ehre meiner Braut und eurer Fürſtin!
Belehret ſie von ihres Standes Größe.
Bald kehr' ich ſelbſt zurück, ſie heimzuführen,
Wie's meiner würdig iſt und ihr gebührt.

(Er geht ab.)

d'effroi.) Je t'ai retrouvée, et que mon âme abandonne mon corps, avant que je me sépare de toi ! Et pour saisir aussitôt et enchaîner le hasard, pour me préserver de l'envie du destin, je m'adresse à toi, comme à mon épouse, devant tous ces témoins, et je te tends, pour gage, ma main de chevalier. (Il présente Béatrice au chœur.)

Je ne veux pas rechercher qui tu es... Je ne veux de toi que toi-même, et n'ai nul souci du reste. Que ton âme est pure, comme aussi ton origine, ton premier regard me l'a garanti et attesté; et, quand tu serais par la naissance la plus humble entre toutes, il faudrait pourtant que tu fusses mon amour, j'ai perdu la liberté du choix.

Et pour que tu saches si, *moi* aussi, je suis maître de mes actions et placé assez haut dans ce monde pour élever jusqu'à moi, d'un bras puissant, ce que j'aime, je n'ai besoin que de te dire mon nom... Je suis don César, et dans cette ville nul n'est au-dessus de moi. (Béatrice recule en frémissant. Il le remarque et continue après une courte pause.) Je loue ton étonnement et ton modeste silence : l'humble pudeur est la couronne des attraits, car la beauté s'ignore elle-même, et s'effraye de sa propre puissance... Je m'éloigne et t'abandonne à toi-même, pour que ton esprit se dégage de sa frayeur ; car toute nouveauté soudaine, même le bonheur, épouvante. (Au chœur.) Rendez-lui les honneurs dus à mon épouse et à votre princesse : elle l'est dès ce moment ! Instruisez-la de la grandeur de son sort. Bientôt je reviendrai moi-même, pour la conduire dans ma demeure, d'une façon digne de moi et comme il lui convient. (Il se retire.)

Beatrice und der Chor.

Chor. (Bohemund.)

Heil dir, o Jungfrau,
Liebliche Herrſcherin!
Dein iſt die Krone,
Dein iſt der Sieg!
Als die Erhalterin
Dieſes Geſchlechtes,
Künftiger Helden
Blühende Mutter begrüß' ich dich!

(Roger.)

Dreifaches Heil dir!
Mit glücklichen Zeichen
Glückliche, trittſt du
In ein götterbegünſtigtes, glückliches Haus,
Wo die Kränze des Ruhmes hängen,
Und das goldne Scepter in ſtetiger Reihe
Wandert vom Ahnherrn zum Enkel hinab.

(Bohemund.)

Deines lieblichen Eintritts
Werden ſich freuen
Die Penaten des Hauſes,
Die hohen, die ernſten,
Verehrten Alten.
An der Schwelle empfangen
Wird dich die immer blühende Hebe
Und die goldne Victoria,
Die geflügelte Göttin,
Die auf der Hand ſchwebt des ewigen Vaters,
Ewig die Schwingen zum Siege geſpannt.

(Roger.)

Nimmer entweicht
Die Krone der Schönheit
Aus dieſem Geſchlechte;
Scheidend reicht
Eine Fürſtin der andern
Den Gürtel der Anmuth
Und den Schleier der züchtigen Scham.

BÉATRICE et LE CHŒUR.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Salut à toi, jeune fille, aimable souveraine! A toi est la couronne, à toi la victoire!

Je te salue, comme destinée à perpétuer cette race, comme la mère florissante des héros futurs.

(ROGER.) Trois fois salut à toi! Sous d'heureux auspices, tu entres, heureuse toi-même, dans une maison heureuse, que les dieux favorisent, où sont appendues les couronnes de la gloire, où le sceptre d'or, par une constante succession, passe de l'aïeul à ses neveux.

(BOHÉMOND.) Ton aimable entrée va réjouir les pénates de la maison, ces graves et antiques génies, augustes et vénérés. Sur le seuil te recevra Hébé, toujours florissante, et *la Victoire d'or*, la déesse ailée, qui plane sur la main du Dieu suprême, les ailes toujours tendues pour voler au triomphe.

(ROGER.) Jamais la couronne de la beauté ne sort de cette race. Une princesse, en quittant la terre, transmet à celle qui la suit la ceinture des Grâces et le voile de la modeste pudeur. Mais à mes

Aber das Schönſte
Erlebt mein Auge
Denn ich ſehe die Blume der Tochter,
Ehe die Blume der Mutter verblüht.

Beatrice (aus ihrem Schrecken erwachend.

Wehe mir! In welche Hand
Hat das Unglück mich gegeben!
Unter Allen,
Welche leben,
Nicht in dieſe ſollt' ich fallen!
Jetzt verſteh' ich das Entſetzen,
Das geheimnißvolle Grauen,
Das mich ſchaudernd ſtets gefaßt,
Wenn man mir den Namen nannte
Dieſes furchtbaren Geſchlechts,
Das ſich ſelbſt vertilgend haßt,
Gegen ſeine eignen Glieder
Wüthend mit Erbittrung rast!
Schaudernd hört' ich oft und wieder
Von dem Schlangenhaß der Brüder,
Und jetzt reißt mein Schreckenſchickſal
Mich, die Arme, Rettungsloſe,
In den Strudel dieſes Haſſes,
Dieſes Unglücks mich hinein.

(Sie flieht in den Gartenſaal.

Chor. (Bohemund.)

Den begünſtigten Sohn der Götter beneid' ich,
Den beglückten Beſitzer der Macht!
Immer das Köſtlichſte iſt ſein Antheil,
Und von Allem, was hoch und herrlich
Von den Sterblichen wird geprieſen,
Bricht er die Blume ſich ab.

(Roger.)

Von den Perlen, welche der tauchende Fiſcher
Auffängt, wählt er die reinſten für ſich.
Für den Herrſcher legt man zurück das Beſte,
Was gewonnen ward mit gemeinſamer Arbeit,
Wenn ſich die Diener durch's Loos vergleichen,
Ihm iſt das Schönſte gewiß.

yeux est réservé le plus beau spectacle : je vois la fille dans sa fleur, avant que la mère ait cessé de fleurir.

BÉATRICE (s'éveillant de sa terreur). Malheur à moi ! A quelles mains le malheur m'a livrée ! Parmi tout ce qui vit, dans celles-là surtout je ne devais pas tomber !

Maintenant je comprends l'horreur, le frisson mystérieux qui toujours me faisait tressaillir, quand on me nommait le nom de cette race terrible qui se hait elle-même d'une haine meurtrière, et s'acharne avec fureur contre ses propres membres. Souvent, avec épouvante, j'ai entendu parler des deux frères, et de leur haine de serpents, et maintenant mon sort affreux m'entraîne, pauvre victime sans espoir de salut, dans le tourbillon de cette *haine, de ce malheur.* (*Elle s'enfuit dans le pavillon du jardin.*)

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Je porte envie au fils privilégié des dieux, au possesseur fortuné du pouvoir. Ce qui a le plus de prix est toujours son partage, et de tout ce que les mortels louent comme magnifique et sublime, il cueille pour lui la fleur.

(ROGER.) Des perles que le pêcheur recueille en plongeant au fond des mers, il choisit la plus pure. Pour le souverain on réserve ce qu'il y a de mieux dans les fruits du travail commun ; pendant que les serviteurs se font leurs parts au moyen du sort, la plus belle lui est assurée.

(Bohemund.)

Aber eines doch iſt ſein köſtlichſtes Kleinod —
Jeder andre Vorzug ſei ihm gegönnt,
Dieſes beneid' ich ihm unter Allem —
Daß er heimführt die Blume der Frauen,
Die das Entzücken iſt aller Augen,
Daß er ſie eigen beſitzt.

(Roger.)

Mit dem Schwerte ſpringt der Corſar an die Küſte
In dem nächtlich ergreifenden Ueberfall;
Männer führt er davon und Frauen
Und erſättigt die wilde Begierde.
Nur die ſchönſte Geſtalt darf er nicht berühren,
Die iſt des Königes Gut.

(Bohemund.)

Aber jetzt folgt mir, zu bewachen den Eingang
Und die Schwelle des heiligen Raums,
Daß kein Ungeweihter in dieſes Geheimniß
Dringe, und der Herrſcher uns lobe,
Der das Köſtlichſte, was er beſitzet,
Unſrer Bewahrung vertraut.

(Der Chor entfernt ſich nach dem Hintergrunde.)

Die Scene verwandelt ſich in ein Zimmer im Innern des Palaſtes. Donna Iſabella ſteht zwiſchen Don Manuel und Don Ceſar.

Iſabella.

Nun endlich iſt mir der erwünſchte Tag,
Der langerſehnte, feſtliche erſchienen —
Vereint ſeh' ich die Herzen meiner Kinder,
Wie ich die Hände leicht zuſammenfüge,
Und im vertrauten Kreis zum erſtenmal
Kann ſich das Herz der Mutter freudig öffnen.
Fern iſt der fremden Zeugen rohe Schaar,
Die zwiſchen uns ſich kampfgerüſtet ſtellte —
Der Waffen Klang erſchreckt mein Ohr nicht mehr,
Und wie der Eulen nachtgewohnte Brut
Von der zerſtörten Brandſtatt, wo ſie lang
Mit altverjährtem Eigenthum geniſtet,
Auffliegt in düſterm Schwarm, den Tag verdunkelnd,
Wenn ſich die lang vertriebenen Bewohner

(BOHÉMOND.) Mais il est un bien unique, son plus précieux joyau, laissons-lui de bon cœur ses autres avantages ! celui-là, je le lui envie entre tous... C'est de conduire chez lui comme épouse la fleur des femmes, de posséder en propre celle qui charme les yeux de tous.

(ROGER.) Le corsaire, le glaive à la main, s'élance sur le rivage ; dans sa nocturne et soudaine attaque, il emmène les hommes et les femmes, et contente son farouche désir. La plus belle seule, il n'ose y toucher ; elle est le bien du roi.

(BOHÉMOND.) Mais maintenant suivez-moi, pour garder l'entrée et le seuil de ce saint lieu, afin que nul profane ne pénètre dans ce mystère, et que le maître nous loue, lui qui confie à notre garde ce qu'il possède de plus précieux. (Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

La scène change et représente une salle dans l'intérieur du palais.

DONA ISABELLA debout entre DON MANUEL et DON CÉSAR.

ISABELL. Il luit enfin pour moi ce jour solennel, si ardemment désiré, si longtemps attendu.... Je vois unis les cœurs de mes enfants, comme, sans peine, je joins leurs mains, et pour la première fois, dans ce cercle intime, le cœur de la joyeuse mère peut s'ouvrir. Loin de nous est la troupe farouche des témoins étrangers, qui se plaçait entre nous, armée pour le combat... Le bruit des armes n'effraye plus mon oreille, et comme la couvée des hibous, habituée à la nuit, s'envole des ruines de l'incendie, où ils nichèrent de longues années, tranquilles possesseurs... comme ils s'enfuient, obscurcissant le jour de leur sombre essaim, quand les habitants, longtemps exilés, reviennent enfin et ap-

Heimkehrend nahen mit der Freude Schall,
Den neuen Bau lebendig zu beginnen:
So flieht der alte Haß mit ſeinem nächtlichen
Gefolge, dem hohläugigen Verdacht,
Der ſcheelen Mißgunſt und dem bleichen Neide,
Aus dieſen Thoren murrend zu der Hölle,
Und mit dem Frieden zieht geſelliges
Vertraun und holde Eintracht lächelnd ein.
(Sie hält inne.)
— Doch nicht genug, daß dieſer heut'ge Tag
Jedem von beiden einen Bruder ſchenkt,
Auch eine Schweſter hat er euch geboren.
— Ihr ſtaunt? Ihr ſeht mich mit Verwundrung an?
Ja, meine Söhne, es iſt Zeit, daß ich
Mein Schweigen breche und das Siegel löſe
Von einem lang verſchloſſenen Geheimniß.
— Auch eine Tochter hab' ich eurem Vater
Geboren — eine jüngre Schweſter lebt
Euch noch — Ihr ſollt noch heute ſie umarmen.

Don Ceſar.

Was ſagſt du, Mutter? Eine Schweſter lebt uns,
Und nie vernahmen wir von dieſer Schweſter!

Don Manuel.

Wohl hörten wir in früher Kinderzeit,
Daß eine Schweſter uns geboren worden;
Doch in der Wiege ſchon, ſo ging die Sage,
Nahm ſie der Tod hinweg.

Iſabella.

Die Sage lügt!
Sie lebt!

Don Ceſar.

Sie lebt und du verſchwiegeſt uns?

Iſabella.

Von meinem Schweigen geb' ich Rechenſchaft.
Hört, was geſäet ward in frührer Zeit
Und jetzt zur frohen Ernte reifen ſoll.
— Ihr wart noch zarte Knaben, aber ſchon
Entzweite euch der jammervolle Zwiſt,
Der ewig nie mehr wiederkehren möge,

prochent, avec des cris de joie, pour entreprendre avec ardeur la nouvelle construction : ainsi la vieille haine, avec son ténébreux cortège, le soupçon aux yeux creux, la louche jalousie et la pâle envie, s'enfuit, en grondant, de notre seuil dans l'enfer, et avec la paix rentrent, souriantes, l'intime confiance et l'aimable concorde. (Elle s'arrête...) Mais ce n'est pas assez que ce jour vous donne à chacun un frère, il vous a aussi enfanté une sœur... Vous êtes étonnés ? Vous me regardez avec surprise ? Oui, mes fils ! Il est temps que je rompe le silence et que je brise le sceau d'un secret longtemps caché.... J'ai aussi donné une fille à votre père... vous avez encore une sœur plus jeune que vous.... Je veux qu'aujourd'hui même vous l'embrassiez.

DON CÉSAR. Que dis-tu, ma mère? Nous avons une sœur, et jamais nous n'avons entendu parler de cette sœur!

DON MANUEL. Nous avons appris, il est vrai, dans notre première enfance, qu'il nous était né une sœur; mais la mort, tel était le commun récit, l'avait enlevée, encore au berceau.

ISABELLA. Le commun récit ment. Elle vit!

DON CÉSAR. Elle vit, et tu nous l'as caché?

ISABELLA. Je vous rendrai compte de mon silence. Apprenez quelle semence fut jetée dans les premiers ans, et quelle heureuse récolte doit mûrir maintenant..... Vous étiez encore de tendres enfants, mais déjà vous divisait une lamentable discorde (puisse-t-elle ne revenir jamais!) qui accablait de chagrin le

Und häufte Gram auf eurer Eltern Herz.
Da wurde eurem Vater eines Tages
Ein ſeltſam wunderbarer Traum. Ihm däuchte,
Er ſäh' aus ſeinem hochzeitlichen Bette
Zwei Lorbeerbäume wachſen, ihr Gezweig
Dicht in einander flechtend — zwiſchen beiden
Wuchs eine Lilie empor — Sie ward
Zur Flamme, die, der Bäume dicht Gezweig
Und das Gebälk ergreifend, praſſelnd aufſchlug
Und, um ſich wüthend, ſchnell, das ganze Haus
In ungeheurer Feuerfluth verſchlang.
Erſchreckt von dieſem ſeltſamen Geſichte,
Befragte der Vater einen ſternekundigen
Arabier, der ſein Orakel war,
An dem ſein Herz mehr hing, als mir gefiel,
Um die Bedeutung. Der Arabier
Erklärte: wenn mein Schooß von einer Tochter
Entbunden würde, tödten würde ſie ihm
Die beiden Söhne, und ſein ganzer Stamm
Durch ſie vergehn — Und ich ward Mutter einer Tochter;
Der Vater aber gab den grauſamen
Befehl, die Neugeborene alsbald
Ins Meer zu werfen. Ich vereitelte
Den blut'gen Vorſatz und erhielt die Tochter
Durch eines treuen Knechts verſchwiegnen Dienſt.

Don Ceſar.

Geſegnet ſei er, der dir hilfreich war!
O, nicht an Rath gebricht's der Mutterliebe!

Iſabella.

Der Mutterliebe mächt'ge Stimme nicht
Allein mich trieb, das Kindlein zu verſchonen.
Auch mir ward eines Traumes ſeltſames
Orakel, als mein Schooß mit dieſer Tochter
Geſegnet war. Ein Kind wie Liebesgötter ſchön,
Sah ich im Graſe ſpielen, und ein Löwe
Kam aus dem Wald, der in dem blut'gen Rachen
Die friſch gejagte Beute trug, und ließ
Sie ſchmeichelnd in den Schooß des Kindes fallen.
Und aus den Lüften ſchwang ein Adler ſich

cœur de vos parents. Et ce temps-là, votre père eut un songe étrange et surprenant. Il lui sembla qu'il voyait s'élever de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient étroitement leurs rameaux.... Entre les deux croissait un lis.... Ce lit devint une flamme, qui, éclatant avec bruit, saisit l'épais branchage des arbres et la charpente du palais, et étendant sa fureur en tous sens, dévora rapidement la maison dans un affreux embrasement.

Effrayé de cette vision étrange, votre père en demanda le sens à un astrologue arabe, qui était son oracle, et à qui son cœur était attaché plus que je n'eusse voulu. L'Arabe déclara que si mon sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils, et que toute sa race périrait par elle.... Et je devins mère d'une fille; mais votre père donna l'ordre cruel de jeter aussitôt à la mer l'enfant nouveau-née. Je déjouai ce dessein sanglant, et je sauvai ma fille par le ministère discret d'un serviteur fidèle.

DON CÉSAR. Béni soit celui qui te fut secourable! Oh! l'amour maternel n'est jamais pris au dépourvu!

ISABELLA. La voix puissante de l'amour maternel ne me poussa pas seule à épargner la faible enfant. A moi aussi, un oracle étrange me fut rendu en songe, pendant que mon sein portait cette fille. Je vis un enfant, beau comme les dieux d'amour, jouer dans le gazon, et de la forêt il sortit un lion, qui emportait dans sa gueule sanglante la proie qu'il venait de saisir et la laissa tomber, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et du haut des airs un aigle

Herab, ein zitternd Reh in ſeinen Fängen,
Und legt' es ſchmeichelnd in den Schooß des Kindes,
Und Beide, Löw' und Adler, legten, fromm
Gepaart, ſich zu des Kindes Füßen nieder.
— Des Traums Verſtändniß löste mir ein Mönch,
Ein gottgeliebter Mann, bei dem das Herz
Rath fand und Troſt in jeder ird'ſchen Noth.
Der ſprach: „Geneſen würd' ich einer Tochter,
„Die mir der Söhne ſtreitende Gemüther
„In heißer Liebesgluth vereinen würde."
— Im Innerſten bewahrt' ich mir dies Wort;
Dem Gott der Wahrheit mehr als dem der Lüge
Vertrauend, rettet' ich die Gottverheißne,
Des Segens Tochter, meiner Hoffnung Pfand,
Die mir des Friedens Werkzeug ſollte ſein,
Als euer Haß ſich wachſend ſtets vermehrte.

Don Manuel
(ſeinen Bruder umarmend.)

Nicht mehr der Schweſter braucht's, der Liebe Band
Zu flechten, aber feſter ſoll ſie's knüpfen.

Iſabella.

So ließ ich an verborgner Stätte ſie,
Von meinen Augen fern, geheimnißvoll
Durch fremde Hand erziehn — den Anblick ſelbſt
Des lieben Angeſichts, den heißerflehten,
Verſagt' ich mir, den ſtrengen Vater ſcheuend,
Der, von des Argwohns ruheloſer Pein
Und finſter grübelndem Verdacht genagt,
Auf allen Schritten mir die Späher pflanzte.

Don Ceſar.

Drei Monde aber deckt den Vater ſchon
Das ſtille Grab — Was wehrte dir, o Mutter,
Die lang Verborgne an das Licht hervor
Zu ziehn und unſre Herzen zu erfreuen?

Iſabella.

Was ſonſt, als euer unglückſel'ger Streit,
Der, unauslöſchlich wüthend, auf dem Grab
Des kaum entſeelten Vaters ſich entflammte,
Nicht Raum noch Stätte der Verſöhnung gab?

s'abattit, tenant dans ses serres un chevreuil tremblant, et il le déposa, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et tous deux, le lion et l'aigle, se couchèrent, comme un paisible couple, aux pieds de l'enfant.... Le sens de ce songe me fut dévoilé par un moine, un homme aimé de Dieu, auprès de qui le cœur trouvait conseil et consolation dans toutes les peines d'ici-bas. Il me dit que j'enfanterais une fille qui unirait dans une vive ardeur d'amour les cœurs désunis de mes fils.... Je gardai cette parole dans mon âme. Me fiant plus au Dieu de vérité qu'au dieu de mensonge, je sauvai cette enfant de divine promesse, cette fille de bénédiction, gage de mon espoir, qui devait être pour moi l'instrument de paix, quand votre haine croissait sans cesse et grandissait.

DON MANUEL (*embrassant son frère*). Il n'est plus besoin d'une sœur pour former entre nous un lien d'amour, mais elle le serrera plus étroitement.

ISABELLA. Je la fis donc élever, loin de mes yeux, mystérieusement, par des mains étrangères, dans une retraite cachée.... Je m'interdis même la vue, ardemment désirée, de ses traits chéris, craignant la sévérité de son père, qui, rongé par les soucis d'une méfiance sans repos et par le soupçon aux sombres recherches, plaçait des espions sur tous mes pas.

DON CÉSAR. Mais, depuis trois mois déjà, la tombe silencieuse couvre notre père.... Qui t'empêchait, ma mère, de faire paraître au jour la sœur si longtemps cachée, et de réjouir nos cœurs?

ISABELLA. Quoi, sinon votre malheureuse querelle, qui, dans sa rage inextinguible, éclata sur la tombe de votre père, à peine privé de vie, et n'offrait ni moyen ni espoir de réconciliation?

Konnt' ich die Schweſter zwiſchen eure wild
Entblößten Schwerter ſtellen? Konntet ihr
In dieſem Sturm die Mutterſtimme hören?
Und ſollt' ich ſie, des Friedens theures Pfand,
Den letzten heil'gen Anker meiner Hoffnung,
An eures Haſſes Wuth unzeitig wagen?
— Erſt mußtet ihr's ertragen euch als Brüder
Zu ſeh'n, eh' ich die Schweſter zwiſchen euch
Als einen Friedensengel ſtellen konnte.
Jetzt kann ich's, und ich führe ſie euch zu.
Den alten Diener hab' ich ausgeſendet,
Und ſtündlich harr' ich ſeiner Wiederkehr,
Der, ihrer ſtillen Zuflucht ſie entreißend,
Zurück an meine mütterliche Bruſt
Sie führt und in die brüderlichen Arme.

Don Manuel.

Und ſie iſt nicht die Einz'ge die du heut
In deine Mutterarme ſchließen wirſt.
Es zieht die Freude ein durch alle Pforten,
Es füllt ſich der verödete Palaſt
Und wird der Sitz der blüh'nden Anmuth werden.
— Vernimm, o Mutter, jetzt auch mein Geheimniß.
Eine Schweſter gibſt du mir — Ich will dafür
Dir eine zweite liebe Tochter ſchenken.
Ja, Mutter, ſegne deinen Sohn! Dies Herz,
Es hat gewählt; gefunden hab' ich ſie,
Die mir durch's Leben ſoll Gefährtin ſein.
Eh' dieſes Tages Sonne ſinkt, führ' ich
Die Gattin dir Don Manuels zu Füßen.

Iſabella.

An meine Bruſt will ich ſie freudig ſchließen,
Die meinen Erſtgebornen mir beglückt;
Auf ihren Pfaden ſoll die Freude ſprießen,
Und jede Blume, die das Leben ſchmückt,
Und jedes Glück ſoll mir den Sohn belohnen,
Der mir die ſchönſte reicht der Mutterkronen!

Don Ceſar.

Verſchwende, Mutter, deines Segens Fülle
Nicht an den einen erſtgebornen Sohn!

Pouvais-je placer votre sœur entre vos épées nues, furieuses? Pouviez-vous, dans cette tempête, entendre la voix maternelle? Et devais-je risquer avant le temps, exposé à la fureur de votre haine, le précieux gage de la paix, la dernière et sainte ancre de mon espérance?... Il fallait d'abord que vous prissiez sur vous de vous regarder comme frères, avant que je pusse placer entre vous une sœur, comme un ange de paix. Maintenant je le puis, et je vous l'amènerai. J'ai envoyé le vieux serviteur, et à chaque instant j'attends son retour. Il doit, l'enlevant à son paisible asile, la ramener sur mon cœur maternel et dans les bras de ses frères.

DON MANUEL. Et elle n'est pas la seule que tu presseras aujourd'hui dans tes bras maternels. La joie entre par toutes les portes, le palais désert se remplit et va devenir le séjour de la grâce florissante.... Maintenant, ma mère apprends aussi mon secret. Tu me donnes une sœur.... Je veux, en retour, te faire don d'une seconde fille chérie. Oui, ma mère, bénis ton fils! Mon cœur a choisi; j'ai trouvé celle qui doit être la compagne de ma vie. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, j'amènerai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLA. Je presserai joyeusement sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né! Que la joie germe dans ses sentiers, avec toutes les fleurs qui parent la vie! Et que tout bonheur récompense le fils qui m'offre la plus belle couronne des mères!

DON CÉSAR. Ne prodigue pas, ma mère, tous les trésors de tes bénédictions à ton seul premier-né! Si l'amour bénit la vie, je

Wenn Liebe Segen giebt, ſo bring' auch ich
Dir eine Tochter, ſolcher Mutter werth,
Die mich der Liebe neu Gefühl gelehrt.
Eh' dieſes Tages Sonne ſinkt, führt auch
Don Ceſar ſeine Gattin dir entgegen.

Don Manuel.

Allmächt'ge Liebe! Göttliche! Wohl nennt
Man dich mit Recht die Königin der Seelen!
Dir unterwirft ſich jedes Element,
Du kannſt das Feindlichſtreitende vermählen;
Nichts lebt, was deine Hoheit nicht erkennt,
Und auch des Bruders wilden Sinn haſt du
Beſiegt, der unbezwungen ſtets geblieben.

(Don Ceſar umarmend.)

Jetzt glaub' ich an dein Herz und ſchließe dich
Mit Hoffnung an die brüderliche Bruſt;
Nicht zweifl' ich mehr an dir, denn du kannſt lieben.

Iſabella.

Dreimal geſegnet ſei mir dieſer Tag,
Der mir auf einmal jede bange Sorge
Vom ſchwerbeladnen Buſen hebt — Gegründet
Auf feſten Säulen ſeh' ich mein Geſchlecht,
Und in der Zeiten Unermeßlichkeit
Kann ich hinabſehn mit zufriednem Geiſt.
Noch geſtern ſah ich mich im Wittwenſchleier,
Gleich einer Abgeſchiednen, kinderlos,
In dieſen öden Sälen ganz allein,
Und heute werden in der Jugend Glanz
Drei blüh'nde Töchter mir zur Seite ſtehen.
Die Mutter zeige ſich, die glückliche
Von allen Weibern, die geboren haben,
Die ſich mit mir an Herrlichkeit vergleicht!
— Doch welcher Fürſten königliche Töchter
Erblühen denn an dieſes Landes Grenzen,
Davon ich Kunde nie vernahm? — denn nicht
Unwürdig wählen konnten meine Söhne!

Don Manuel.

Nur heute, Mutter, fordre nicht, den Schleier
Hinwegzuheben, der mein Glück bedeckt.

t'amènerai, moi aussi, une fille, digne d'une telle mère, celle qui m'a appris le sentiment tout nouveau de l'amour. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, don César te présentera aussi son épouse.

DON MANUEL. Amour tout-puissant, divin! C'est à bon droit qu'on te nomme le roi des âmes. A toi se soumettent tous les éléments, tu peux réunir ce que divisait une lutte hostile; rien ne vit qui ne reconnaisse ton empire. Tu as aussi vaincu l'âme farouche de mon frère, qui toujours était demeurée indomptée *(Embrassant don César.)* Maintenant je crois à ton cœur, et je te presse avec espoir sur mon sein fraternel : je ne doute plus de toi, puisque tu peux aimer.

ISABELLA. Qu'il soit trois fois béni ce jour qui, au même instant, délivre de tout souci, de toute angoisse, mon cœur oppressé! Je crois ma race appuyée sur de solides colonnes, et je puis étendre mes regards, l'âme satisfaite, sur l'immensité des temps. Hier encore je me voyais couverte du voile des veuves, pareille à une morte, sans enfants, toute seule dans ces salles désertes, et aujourd'hui, dans tout l'éclat de la jeunesse, trois filles florissantes seront debout à mes côtés. Qu'elle paraisse, la mère, heureuse entre toutes *les femmes qui ont enfanté, qui puisse comparer sa gloire à la* mienne!... Mais quels sont les princes dont les royales filles brillent dans leur fleur aux confins de ce pays, sans que leur nom soit parvenu à moi?... car mes fils n'ont pu faire d'indignes choix.

DON MANUEL. Pour aujourd'hui seulement, ma mère, n'exige pas que je lève le voile qui couvre mon bonheur. Le jour vient qui

Es kommt der Tag, der alles löſen wird,
Am beſten mag die Braut ſich ſelbſt verkünden,
Deß ſei gewiß, du wirſt ſie würdig finden.

Iſabella.

Des Vaters eignen Sinn und Geiſt erkenn' ich
In meinem erſtgebornen Sohn, der liebte
Von jeher, ſich verborgen in ſich ſelbſt
Zu ſpinnen und den Rathſchluß zu bewahren
Im unzugangbar feſt verſchloſſenen Gemüth!
Gern mag ich dir die kurze Friſt vergönnen;
Doch mein Sohn Ceſar, deß bin ich gewiß,
Wird jetzt mir eine Königstochter nennen.

Don Ceſar.

Nicht meine Weiſe iſt's, geheimnißvoll
Mich zu verhüllen, Mutter. Frei und offen,
Wie meine Stirne, trag' ich mein Gemüth;
Doch, was du jetzt von mir begehrſt zu wiſſen,
Das, Mutter — laß mich's redlich dir geſtehn,
Hab' ich mich ſelbſt noch nicht gefragt. Fragt man,
Woher der Sonne Himmelsfeuer flamme?
Die alle Welt verklärt, erklärt ſich ſelbſt,
Ihr Licht bezeugt, daß ſie vom Lichte ſtamme.
Ins klare Auge ſah ich meiner Braut,
Ins Herz des Herzens hab' ich ihr geſchaut,
Am reinen Glanz will ich die Perle kennen;
Doch ihren Namen kann ich dir nicht nennen.

Iſabella.

Wie, mein Sohn Ceſar? kläre mir das auf.
Zu gern dem erſten mächtigen Gefühl
Vertrauteſt du, wie einer Götterſtimme.
Auf raſcher Jugendthat erwart' ich dich,
Doch nicht auf thöricht kindiſcher — Laß hören,
Was deine Wahl gelenkt.

Don Ceſar.

Wahl, meine Mutter?
Iſt's Wahl, wenn des Geſtirnes Macht den Menſchen
Ereilt in der verhängnißvollen Stunde?
Nicht, eine Braut zu ſuchen, ging ich aus,
Nicht wahrlich ſolches Eitle konnte mir

doit tout révéler. Que ma fiancée (qui le ferait mieux?) se produise elle-même! Sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLA. Je reconnais dans mon fils premier-né le caractère propre et l'esprit de son père. Il aima toujours, lui aussi, à tramer ses desseins en secret, au dedans de lui-même, et à garder pour lui ses résolutions dans une âme fermée, inaccessible! Je t'accorde volontiers ce court délai; mais mon fils César, j'en suis certaine, va me nommer dès à présent sa royale fiancée.

DON CÉSAR. Ce n'est pas ma manière de me cacher mystérieusement, ma mère. Je montre mon âme, libre et ouverte, comme mon front. Mais ce que tu désires savoir... laisse-moi, ma mère, te l'avouer loyalement, je ne me le suis pas encore demandé à moi-même. Demande-t-on où le soleil allume son feu céleste? L'astre qui éclaire le monde se révèle lui-même: sa lumière témoigne qu'il procède de la lumière. J'ai lu dans les yeux limpides de ma fiancée, j'ai pénétré jusqu'au cœur de son cœur; je reconnais la perle à son pur éclat, mais je ne puis te dire son nom.

ISABELLA. Eh quoi, mon fils César? Explique-moi ce mystère. Toujours tu t'es lié trop aisément à une première et puissante impulsion, comme on fait à une voix divine. J'attends de toi l'impétuosité de la jeunesse, mais non une folie puérile.... Dis-moi ce qui a guidé ton choix.

DON CÉSAR. Mon choix, ma mère! Y a-t-il un choix quand, à l'heure fatale, la puissance de son étoile atteint l'homme dans sa course? Je n'étais pas sorti pour chercher une épouse, non vraiment! Cette pensée vaine ne pouvait me venir à l'esprit dans

Zu Sinne kommen in dem Haus des Todes,
Denn dorten fand ich, die ich nicht geſucht.
Gleichgültig war und nichtsbedeutend mir
Der Frauen leer geſchwätziges Geſchlecht,
Denn eine zweite ſah ich nicht, wie dich,
Die ich gleich wie ein Götterbild verehre.
Es war des Vaters ernſte Todtenfeier;
Im Volksgedräng verborgen, wohnten wir
Ihr bei, du weißt's, in unbekannter Kleidung;
So hatteſt du's mit Weisheit angeordnet,
Daß unſers Haders wild ausbrechende
Gewalt des Feſtes Würde nicht verletze.
— Mit ſchwarzem Flor behangen war das Schiff
Der Kirche, zwanzig Genien umſtanden
Mit Fackeln in den Händen, den Altar,
Vor dem der Todtenſarg erhaben ruhte,
Mit weißbekreuztem Grabestuch bedeckt.
Und auf dem Grabtuch ſahe man den Stab
Der Herrſchaft liegen und die Fürſtenkrone,
Den ritterlichen Schmuck der goldnen Sporen,
Das Schwert mit diamantenem Gehäng.
— Und Alles lag in ſtiller Andacht knieend,
Als ungeſehen jetzt vom hohen Chor
Herab die Orgel anfing ſich zu regen,
Und hundertſtimmig der Geſang begann —
Und als der Chor noch fortklang, ſtieg der Sarg
Mit ſammt dem Boden, der ihn trug, allmählig
Verſinkend in die Unterwelt hinab,
Das Grabtuch aber überſchleierte,
Weit ausgebreitet die verborgne Mündung,
Und auf der Erde blieb der ird'ſche Schmuck
Zurück, dem Niederfahrenden nicht folgend—
Doch auf den Seraphsflügeln des Geſangs
Schwang die befreite Seele ſich nach oben,
Den Himmel ſuchend und den Schooß der Gnade.
— Dies alles, Mutter, ruf' ich dir, genau
Beſchreibend, ins Gedächtniß jetzt zurück,
Daß du erkenneſt, ob zu jener Stunde
Ein weltlich Wünſchen mir im Herzen war.

la maison de la mort; car c'est là que j'ai trouvé celle que je ne cherchais pas. La race des femmes à la langue légère m'était indifférente et sans nul prix à mes yeux; car je n'en voyais pas une seconde semblable à toi, à toi que je vénère comme l'image de Dieu. C'était la triste solennité des funérailles de mon père. Cachés dans la foule du peuple, nous y assistions, tu le sais, sous un déguisement: tu l'avais ainsi ordonné avec sagesse, pour que la violence de notre discorde ne pût troubler, par quelque éclat fougueux, la dignité de la cérémonie.... Le vaisseau de l'église était tendu de crêpe noir; vingt génies, des flambeaux à la main, entouraient l'autel, devant lequel le cercueil reposait sur une haute estrade, recouvert du drap sépulcral croisé d'une croix blanche. Et sur le drap l'on voyait le bâton du commandement, et la couronne royale, les éperons d'or, insigne du chevalier, le glaive avec sa poignée ornée de diamants... et tous étaient à genoux, dans un pieux recueillement, quand, du haut du chœur, l'orgue invisible se fit entendre, et que le chant aux cent voix commença.... Pendant que les hymnes résonnaient encore, le cercueil, avec le sol qui le portait, descendit, s'enfonçant peu à peu dans le monde souterrain: mais le drap sépulcral voilait, largement étendu, l'ouverture cachée, et sur la terre demeura la parure terrestre, ne suivant pas celui qui descendait.... Cependant, sur les ailes séraphiques du chant, l'âme affranchie prenait son essor, cherchant le ciel et se réfugiant au sein de la grâce divine.... Tout ceci, ma mère, je le rappelle en ce moment à ton souvenir par cette exacte description, pour que tu voies si à cette heure un désir mondain avait place dans mon âme, et c'est

Und dieſen feſtlich ernſten Augenblick
Erwählte ſich der Lenker meines Lebens,
Mich zu berühren mit der Liebe Strahl.
Wie es geſchah, frag' ich mich ſelbſt vergebens.

Iſabella.

Vollende dennoch! Laß mich Alles hören!

Don Ceſar.

Woher ſie kam, und wie ſie ſich zu mir
Gefunden, dieſes frage nicht — Als ich
Die Augen wandte, ſtand ſie mir zur Seite,
Und dunkel mächtig, wunderbar ergriff
Im tiefſten Innerſten mich ihre Nähe.
Nicht ihres Weſens ſchöner Außenſchein,
Nicht ihres Lächelns holder Zauber war's,
Die Reize nicht, die auf der Wange ſchweben,
Selbſt nicht der Glanz der göttlichen Geſtalt —
Es war ihr tiefſtes und geheimſtes Leben,
Was mich ergriff mit heiliger Gewalt,
Wie Zaubers Kräfte unbegreiflich weben —
Die Seelen ſchienen ohne Worteslaut
Sich ohne Mittel geiſtig zu berühren,
Als ſich mein Athem miſchte mit dem ihren;
Fremd war ſie mir und innig doch vertraut,
Und klar auf einmal fühlt' ich's in mir werden,
Die iſt es oder keine ſonſt auf Erden!

Don Manuel (mit Feuer einfallend).

Das iſt der Liebe heil'ger Götterſtrahl,
Der in die Seele ſchlägt und trifft und zündet,
Wenn ſich Verwandtes zum Verwandten findet,
Da iſt kein Widerſtand und keine Wahl,
Es löst der Menſch nicht, was der Himmel bindet.
— Dem Bruder fall' ich bei, ich muß ihn loben,
Mein eigen Schickſal iſt's, was er erzählt,
Den Schleier hat er glücklich aufgehoben
Von dem Gefühl, das dunkel mich beſeelt.

Iſabella.

Den eignen freien Weg, ich ſeh' es wohl,
Will das Verhängniß gehn mit meinen Kindern.
Vom Berge ſtürzt der ungeheure Strom,

cet instant grave et solennel que l'arbitre de ma vie a choisi pour me toucher du rayon de l'amour. Comment cela est arrivé, je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLA. Achève cependant, apprends-moi tout.

DON CÉSAR. D'où elle vint et comment elle se trouva près de moi, ne me le demande pas.... Quand je tournai les yeux, elle était à mon côté, et sa présence m'agita au plus profond de mon âme, avec une puissance mystérieuse, admirable. Ce n'était point l'aimable magie de son sourire, ce n'étaient point les charmes qui brillent sur ses joues, pas même la splendeur de sa forme divine... c'était sa vie la plus profonde, la plus intime, qui s'emparait de moi avec une force céleste, comme agit, inconcevable, un pouvoir magique.... Il me sembla que nos âmes, sans le secours de la parole, sans intermédiaire, se touchaient d'un contact tout spirituel, alors que mon souffle se mêla avec le sien. Elle m'était étrangère, et pourtant unie intimement; et tout à coup j'entendis distinctement une voix qui me disait au dedans de moi-même : « C'est elle, ou nulle autre sur la terre ! »

DON MANUEL (l'interrompant avec feu). C'est l'éclair divin du saint amour, qui frappe au cœur, atteint, enflamme. Quand l'âme rencontre une âme parente, alors il n'y a ni résistance, ni choix : l'homme ne peut délier ce que le ciel lie.... J'applaudis au langage de mon frère et le loue de tout cœur ; c'est ma propre destinée qu'il vient de raconter : il a, d'une main heureuse, écarté le voile du sentiment confus qui m'anime.

ISABELLA. Le destin veut, je le vois bien, suivre avec mes enfants sa voie propre et libre. Le torrent impétueux se précipite de la montagne, se creuse à lui-même son lit et se rompt

Wühlt ſich ſein Bette ſelbſt und bricht ſich Bahn,
Nicht des gemeſſ'nen Pfades achtet er,
Den ihm die Klugheit vorbedächtig baut.
So unterwerf' ich mich — wie kann ich's ändern —
Der unregierſam ſtärkern Götterhand,
Die meines Hauſes Schickſal dunkel ſpinnt.
Der Söhne Herz iſt meiner Hoffnung Pfand,
Sie denken groß, wie ſie geboren ſind.

Iſabella, Don Manuel, Don Ceſar. Diego (zeigt ſich an der Thüre).

Iſabella.

Doch, ſieh', da kommt mein treuer Knecht zurück!
Nur näher, näher, redlicher Diego!
Wo iſt mein Kind? — Sie wiſſen Alles! Hier
Iſt kein Geheimniß mehr — Wo iſt ſie? Sprich!
Verbirg ſie länger nicht! Wir ſind gefaßt
Die höchſte Freude zu ertragen. Komm!
(Sie will mit ihm nach der Thüre gehen.)
Was iſt das? Wie? Du zögerſt? Du verſtummſt?
Das iſt kein Blick, der Gutes mir verkündet!
Was iſt dir? Sprich! Ein Schauder faßt mich an.
Wo iſt ſie? Wo iſt Beatrice?
(Will hinaus.)

Don Manuel (für ſich betroffen).

Beatrice!

Diego (hält ſie zurück).

Bleib!

Iſabella.

Wo iſt ſie? Mich entſeelt die Angſt.

Diego.

Sie folgt
Mir nicht. Ich bringe dir die Tochter nicht.

Iſabella.

Was iſt geſchehn? Bei allen Heil'gen, rede!

Don Ceſar.

Wo iſt die Schweſter? Unglückſel'ger, rede!

Diego.

Sie iſt geraubt, geſtohlen von Corſaren!
O, hätt' ich nimmer dieſen Tag geſehn!

un passage, sans nul souci de la voie régulière que la sagesse prévoyante lui avait tracée. Je me soumets donc... que pourrais-je y changer ?... à cette main plus puissante que nul ne gouverne, à cette main divine qui trame mystérieusement le destin de ma maison. Le cœur de mes fils est le gage de mon espoir ; leurs pensées sont grandes comme l'est leur naissance.

ISABELLA, DON MANUEL, DON CÉSAR ; DIÉGO
(se montre à la porte).

ISABELLA. Mais, voyez, mon digne serviteur est de retour. Approche, approche, loyal Diégo ! Où est mon enfant ?... Ils savent tout, il n'y a plus ici de mystère.... Où est-elle ? Parle ! Ne la cache pas plus longtemps. Nous sommes préparés à supporter la plus grande joie Viens ! (Elle veut aller avec lui vers la porte.) Qu'est-ce donc ? Comment ? Tu hésites ? Tu gardes le silence ? Ce n'est pas là un regard qui promette le bonheur ! Qu'as-tu ? Parle ! Un frisson me saisit. Où est-elle ? Où est Béatrice ? (Elle veut sortir.)

DON MANUEL (à part, avec surprise). Béatrice !

DIÉGO (la retient). Demeure !

ISABELLA. Où est-elle ? Cette anxiété me tue.

DIÉGO. Elle ne me suit pas. Je ne t'amène pas ta fille.

ISABELLA. Qu'est-il arrivé ? Par tous les saints, parle !

DON CÉSAR. Où est ma sœur ? Malheureux, parle !

DIÉGO. Elle est enlevée ! ravie par des corsaires ! Plût au ciel que je n'eusse jamais vu ce jour !

Don Manuel.

Faß dich, o Mutter!

Don Ceſar.

Mutter, ſei gefaßt!
Bezwinge dich, bis du ihn ganz vernommen!

Diego.

Ich machte ſchnell mich auf, wie du befohlen,
Die oft betretne Straße nach dem Kloſter
Zum letztenmal zu gehn — Die Freude trug mich
Auf leichten Flügeln fort.

Don Ceſar.

Zur Sache!

Don Manuel.

Rede!

Diego.

Und da ich in die wohlbekannten Höfe
Des Kloſters trete, die ich oft betrat,
Nach deiner Tochter ungeduldig frage,
Seh' ich des Schreckens Bild in jedem Auge,
Entſetzt vernehm' ich das Entſetzliche.

(Iſabella ſinkt bleich und zitternd auf einen Seſſel, Don Manuel iſt um ſie beſchäftigt.)

Don Ceſar.

Und Mauren, ſagſt du, raubten ſie hinweg?
Sah man die Mauren? Wer bezeugte dies?

Diego.

Ein mauriſch Räuberſchiff gewahrte man
In einer Bucht, unfern dem Kloſter ankernd.

Don Ceſar.

Manch Segel rettet ſich in dieſe Buchten
Vor des Orkanes Wuth — Wo iſt das Schiff?

Diego.

Heut frühe ſah man es in hoher See
Mit voller Segel Kraft das Weite ſuchen.

Don Ceſar.

Hört man von anderm Raub noch, der geſchehn? —
Dem Mauren gnügt einfache Beute nicht.

DON MANUEL. Possède-toi, ma mère !

DON CÉSAR. Ma mère, du courage ! Contiens-toi, jusqu'à ce qu'il t'ait tout appris.

DIÉGO. Je partis rapidement, comme tu l'avais ordonné, pour franchir une dernière fois la route, si souvent parcourue, qui conduit au couvent.... La joie me portait sur ses ailes légères.

DON CÉSAR. Au fait !

DON MANUEL. Parle !

DIÉGO. Et comme j'entre dans les cours bien connues du couvent, où j'étais entré tant de fois, que je demande impatiemment ta fille, je vois l'image de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec horreur l'horrible attentat.... (Isabella tombe, pâle et tremblante, sur un fauteuil. Don Manuel s'empresse autour d'elle.)

DON CÉSAR. Et des Maures, dis-tu, l'ont enlevée ? A-t-on vu les Maures ? Qui a attesté le fait ?

DIÉGO. On a vu un vaisseau de pirates maures à l'ancre dans une baie, non loin du couvent.

DON CÉSAR. Plus d'une voile se réfugie dans ces baies, pour échapper à la fureur de l'ouragan.... Où est le vaisseau ?

DIÉGO. Ce matin, on l'a vu en pleine mer, gagnant le large à force de voiles.

DON CÉSAR. Dit-on que d'autres brigandages aient été commis ?... Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

Diego.

Hinweg getrieben wurde mit Gewalt
Die Rinderheerde, die dort weidete.

Don Ceſar.

Wie konnten Räuber aus des Kloſters Mitte
Die Wohlverſchloſſ'ne heimlich raubend ſtehlen?

Diego.

Des Kloſtergartens Mauern waren leicht
Auf hoher Leiter Sproſſen überſtiegen.

Don Ceſar.

Wie brachen ſie in's Innerſte der Zellen?
Denn fromme Nonnen hält der ſtrenge Zwang.

Diego.

Die noch durch kein Gelübde ſich gebunden,
Sie durfte frei im Freien ſich ergehen.

Don Ceſar.

Und pflegte ſie des freien Rechtes oft
Sich zu bedienen? Dieſes ſage mir.

Diego.

Oft ſah man ſie des Gartens Stille ſuchen;
Der Wiederkehr vergaß ſie heute nur.

Don Ceſar (nachdem er ſich eine Weile bedacht).

Raub, ſagſt du? War ſie frei genug dem Räuber,
So konnte ſie in Freiheit auch entfliehen.

Iſabella (ſteht auf).

Es iſt Gewalt! Es iſt verwegner Raub!
Nicht pflichtvergeſſen konnte meine Tochter
Aus freier Neigung dem Entführer folgen!
— Don Manuel! Don Ceſar! Eine Schweſter
Dacht' ich euch zuzuführen; doch ich ſelbſt
Soll jetzt ſie eurem Heldenarm verdanken.
In eurer Kraft erhebt euch, meine Söhne!
Nicht ruhig duldet es, daß eure Schweſter
Des frechen Diebes Beute ſei — Ergreift
Die Waffen! rüſtet Schiffe aus! Durchforſcht
Die ganze Küſte! durch alle Meere ſetzt
Dem Räuber nach! Erobert euch die Schweſter!

DIÉGO. On a emmené avec violence le troupeau de bœufs qui passait en ce lieu.

DON CÉSAR. Comment des brigands pouvaient-ils enlever secrètement, du milieu d'un cloître, une jeune fille enfermée dans une sûre enceinte ?

DIÉGO. Les murs du jardin du couvent étaient faciles à escalader, au moyen des degrés d'une haute échelle.

DON CÉSAR. Comment ont-ils pénétré dans l'intérieur des cellules? car les pieuses nonnes sont soumises à une sévère clôture.

DIÉGO. Comme elle n'était encore liée par aucun vœu, elle pouvait librement se promener en plein air.

DON CÉSAR. Et usait-elle souvent de cette liberté? Dis-moi cela.

DIÉGO. Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin. Aujourd'hui seulement elle a oublié le retour.

DON CÉSAR (après avoir réfléchi un moment). Un rapt, dis-tu ? S'il était possible à des brigands de l'enlever, elle a pu fuir aussi de son propre gré.

ISABELLA (se lève). C'est la violence ! c'est un rapt audacieux ! Ma fille ne pouvait, oubliant son devoir, suivre un ravisseur par un libre penchant de son cœur.... Don Manuel! don César! je comptais vous présenter une sœur; mais maintenant il faut que moi-même je la doive à votre bras héroïque. Déployez votre courage, mes fils! Ne souffrez pas paisiblement que votre sœur soit la proie d'un brigand audacieux.... Prenez les armes ! Équipez des navires ! Explorez toute la côte ! Poursuivez le ravisseur sur toutes les mers! Il vous faut conquérir votre sœur !

Don Ceſar.

Leb' wohl! Zur Rache flieg' ich, zur Entdeckung!

(Er geht ab. Don Manuel aus einer tiefen Zerſtreuung erwachend wendet ſich beunruhigt zu Diego.)

Don Manuel.

Wann, ſagſt du, ſei ſie unſichtbar geworden?

Diego.

Seit dieſem Morgen erſt ward ſie vermißt.

Don Manuel (zu Donna Iſabella.)

Und Beatrice nennt ſich deine Tochter?

Iſabella.

Dies iſt ihr Name! Eile! Frage nicht!

Don Manuel.

Nur eines noch, o Mutter laß mich wiſſen —

Iſabella.

Fliege zur That! Des Bruders Beiſpiel folge!

Don Manuel.

In welcher Gegend, ich beſchwöre dich —

Iſabella (ihn forttreibend.)

Sieh meine Thränen, meine Todesangſt!

Don Manuel.

In welcher Gegend hieltſt du ſie verborgen?

Iſabella.

Verborgner nicht war ſie im Schooß der Erde!

Diego.

O, jetzt ergreift mich plötzlich bange Furcht.

Don Manuel.

Furcht, und worüber? Sage, was du weißt.

Diego.

Daß ich des Raubs unſchuldig Urſach ſei.

Iſabella.

Unglücklicher, entdecke, was geſchehn!

Diego.

Ich habe dir's verhehlt, Gebieterin,
Dein Mutterherz mit Sorge zu verſchonen.
Am Tage, als der Fürſt beerdigt ward,
Und alle Welt, begierig nach dem Neuen,
Der ernſten Feier ſich entgegendrängte,
Lag deine Tochter — denn die Kunde war

DON CÉSAR. Adieu ! Je vole à la vengeance, à sa découverte ! (Il sort.)

DON MANUEL (s'éveillant d'une distraction profonde, se tourne avec inquiétude vers Diégo). Quand dis-tu qu'on a cessé de la voir?

DIÉGO. C'est ce matin seulement qu'elle a disparu.

DON MANUEL (à donna Isabella). Et ta fille se nomme Béatrice?

ISABELLA. Tel est son nom. Hâte-toi ! Plus de questions !

DON MANUEL. Apprends-moi encore une seule chose, ma mère....

ISABELLA. Vole à l'action ! Suis l'exemple de ton frère !

DON MANUEL. Dans quelle contrée, je t'en conjure...?

ISABELLA (*le poussant, le pressant de partir*). Vois mes larmes, mes mortelles angoisses !

DON MANUEL. Dans quelle contrée la tenais-tu cachée ?

ISABELLA. Elle n'eût pas été plus cachée au sein de la terre !

DIÉGO. Oh ! maintenant une crainte subite me saisit et me trouble.

DON MANUEL. De la crainte, et pourquoi ? Dis ce que tu sais

DIÉGO. Celle d'être la cause innocente de l'enlèvement.

ISABELLA. Malheureux ! découvre-moi ce qui est arrivé.

DIÉGO. Je te l'ai caché, ma souveraine, pour épargner les soucis à ton cœur maternel. Le jour où le prince fut enseveli, et où tout le peuple, avide de nouveauté, se pressait à cette fête de deuil, ta fille. . car la nouvelle avait aussi pénétré dans les murs du

Auch in des Kloſters Mauern eingedrungen —
Lag ſie mir an mit unabläſſ'gem Flehn,
Ihr dieſes Feſtes Anblick zu gewähren.
Ich Unglückſeliger ließ mich bewegen,
Verhüllte ſie in ernſte Trauertracht
Und alſo war ſie Zeugin jenes Feſtes.
Und dort, befürcht' ich, in des Volks Gewühl,
Das ſich herbeigedrängt von allen Enden,
Ward ſie vom Aug' des Räubers ausgeſpäht,
Denn ihrer Schönheit Glanz birgt keine Hülle.

Don Manuel (vor ſich, erleichtert).

Glückſel'ges Wort, das mir das Herz befreit!
Das gleicht ihr nicht! Dies Zeichen trifft nicht zu.

Iſabella.

Wahnſinn'ger Alter! So verriethſt du mich!

Diego.

Gebieterin! Ich dacht' es gut zu machen.
Die Stimme der Natur, die Macht des Bluts
Glaubt' ich in dieſem Wunſche zu erkennen;
Ich hielt es für des Himmels eignes Werk,
Der mit verborgen ahnungsvollem Zuge
Die Tochter hintrieb zu des Vaters Grab!
Der frommen Pflicht wollt' ich ihr Recht erzeigen,
Und ſo, aus guter Meinung, ſchafft' ich Böſes!

Don Manuel (vor ſich).

Was ſteh' ich hier in Furcht und Zweifelsqualen?
Schnell will ich Licht mir ſchaffen und Gewißheit.

(Will gehen.)

Don Ceſar (der zurückkommt).

Verzieh', Don Manuel, gleich folg' ich dir.

Don Manuel.

Folge mir nicht! Hinweg! Mir folge niemand!

(Er geht ab.)

Don Ceſar (ſieht ihm verwundert nach).

Was iſt dem Bruder? Mutter, ſage mir's.

Iſabella.

Ich kenn' ihn nicht mehr. Ganz verkenn' ich ihn.

Don Ceſar.

Du ſiehſt mich wiederkehren, meine Mutter;

couvent... ta fille me conjura avec d'infatigables instances de lui procurer la vue de cette solennité. Moi, malheureux, je me laissai toucher. Je la déguisai sous un sombre vêtement de deuil, et elle fut ainsi témoin de la cérémonie. Là, je le crains, dans la foule du peuple qui était accouru de toutes parts, elle fut épiée par l'œil du ravisseur, car nul déguisement ne cache l'éclat de sa beauté.

DON MANUEL (à part, soulagé). Heureuse parole qui délivre mon cœur ! Cela ne lui ressemble pas ! Ce signe ne s'accorde pas avec les autres !

ISABELLA. Vieillard insensé ! Ainsi, tu m'as trahie!

DIÉGO. Ma souveraine, je croyais bien faire. Je croyais reconnaître dans ce désir la voix de la nature, la force du sang; j'y voyais l'œuvre même du ciel, qui, par un attrait caché, un pressentiment puissant, entraînait la fille sur la tombe de son père. J'ai voulu faire droit à ce désir, à ce pieux devoir, et ainsi, à bonne intention, j'ai causé un malheur.

DON MANUEL (à part). Pourquoi rester ici dans les tortures de la crainte et du doute ? Je veux chercher sans retard la lumière et la certitude. (Il veut sortir.)

DON CÉSAR (revenant). Attends, don Manuel, je te suis à l'instant.

DON MANUEL. Ne me suis pas ! Reste loin de moi ! Que personne ne me suive ! (Il sort.)

DON CÉSAR (le suit d'un regard étonné). Qu'a donc mon frère ? Ma mère, dis-le-moi.

ISABELLA. Je ne le reconnais plus. Je ne retrouve pas don Manuel.

DON CÉSAR. Tu me vois revenir, ma mère. Dans l'ardeur em-

Denn in des Eifers heftiger Begier
Vergaß ich, um ein Zeichen dich zu fragen,
Woran man die verlorne Schweſter kennt.
Wie find' ich ihre Spuren, eh' ich weiß,
Aus welchem Ort die Räuber ſie geriſſen?
Das Kloſter nenne mir, das ſie verbarg.

Iſabella.

Der heiligen Cecilia iſt's gewidmet,
Und hinterm Waldgebirge, das zum Aetna
Sich langſam ſteigend hebt, liegt es verſteckt,
Wie ein verſchwiegner Aufenthalt der Seelen.

Don Ceſar.

Sei gutes Muths! Vertraue deinen Söhnen!
Die Schweſter bring' ich dir zurück, müßt' ich
Durch alle Länder ſie und Meere ſuchen.
Doch eines, Mutter, iſt es, was mich kümmert:
Die Braut verließ ich unter fremdem Schutz,
Nur dir kann ich das theure Pfand vertrauen,
Ich ſende ſie dir her, du wirſt ſie ſchauen;
An ihrer Bruſt, an ihrem lieben Herzen
Wirſt du des Grams vergeſſen und der Schmerzen.

(Er geht ab.)

Iſabella.

Wann endlich wird der alte Fluch ſich löſen,
Der über dieſem Hauſe laſtend ruht?
Mit meiner Hoffnung ſpielt ein tückiſch Weſen,
Und nimmer ſtillt ſich ſeines Neides Wuth.
So nahe glaubte ich mich dem ſichern Hafen,
So feſt vertraut' ich auf des Glückes Pfand,
Und alle Stürme glaubt' ich eingeſchlafen,
Und freudig winkend ſah ich ſchon das Land
Im Abendglanz der Sonne ſich erhellen;
Da kommt ein Sturm, aus heitrer Luft geſandt,
Und reißt mich wieder in den Kampf der Wellen.

(Sie geht nach dem innern Hauſe, wohin ihr Diego folgt.)

Die Scene verwandelt ſich in den Garten.

Beide Chöre. Zuletzt Beatrice.

Der Chor des Don Manuel kommt in feſtlichem Aufzug, mit Kränzen geſchmückt, und die oben beſchriebenen Brautgeſchenke begleitend; der Chor des Don Ceſar will ihm den Eintritt verwehren.

pressée de mon zèle, j'ai oublié de te demander un signe auquel on puisse reconnaître ma sœur perdue. Comment retrouverais-je sa trace, si je ne sais de quel lieu les brigands l'ont enlevée ? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLA. Il est consacré à sainte Cécile, et caché, comme un asile mystérieux des âmes, derrière la forêt qui monte par une douce pente vers le sommet de l'Etna.

DON CÉSAR. Prends courage ! Fie-toi à tes fils ! Je te ramènerai ma sœur, quand je devrais la chercher sur toutes les mers, par toutes les terres. Il est cependant, ma mère, une chose qui m'inquiète : j'ai laissé ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne puis confier qu'à toi ce précieux gage. Je te l'enverrai ici, tu la verras. Dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oublieras ton inquiétude et ta douleur. (Il sort.)

ISABELLA. Quand sera-t-elle enfin levée, cette antique malédiction qui pèse lourdement sur cette maison ? Un génie malveillant se joue de mes espérances, et jamais sa rage envieuse ne s'apaise. Je me croyais si près du port, sûr abri ; je me confiais si fermement à ces gages de bonheur ; je croyais toutes les tempêtes assoupies ; déjà s'offrait à moi une souriante perspective, la contrée s'éclairait aux rayons du soleil couchant : et voilà qu'une tempête éclate, partant d'un ciel serein, et m'entraîne encore au milieu de la lutte des vagues. (Elle se retire dans l'intérieur du palais, Diégo la suit.)

La scène change et représente le jardin.

LES DEUX CHŒURS ; vers la fin, BÉATRICE. Le Chœur de don Manuel vient, dans un appareil de fête, orné de guirlandes, et accompagnant les dons d'hyménée décrits plus haut ; le Chœur de don César veut lui interdire l'entrée.

Erſter Chor. (Cajetan.)
Du würdeſt wohl thun, dieſen Platz zu leeren.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Ich will's, wenn beſſre Männer es begehren.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Du könnteſt merken, daß du läſtig biſt.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Deßwegen bleib' ich, weil es dich verdrießt.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Hier iſt mein Platz. Wer darf zurück mich halten?
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Ich darf es thun, ich habe hier zu walten.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Mein Herrſcher ſendet mich, Don Manuel.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Ich ſtehe hier auf meines Herrn Befehl.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Dem ältern Bruder muß der jüngre weichen.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Dem Erſtbeſitzenden gehört die Welt.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Verhaßter, geh' und räume mir das Feld!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Nicht, bis ſich unſre Schwerter erſt vergleichen.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Find' ich dich überall in meinen Wegen?
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wo mir's gefällt, da tret' ich dir entgegen.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Was haſt du hier zu horchen und zu hüten?
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Was haſt du hier zu fragen, zu verbieten?
Erſter Chor. (Cajetan.)
Dir ſteh' ich nicht zur Red' und Antwort hier.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Und nicht des Wortes Ehre gönn' ich dir.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Ehrfurcht gebührt, o Jüngling, meinen Jahren.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu ferais bien de vider la place.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Je le veux faire, si celui qui l'exige vaut mieux que moi.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu pourrais remarquer que tu es importun.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Si je reste, c'est que cela te déplaît.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) C'est ici ma place. Qui ose m'arrêter ?

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) J'ose le faire ; c'est à moi de commander ici.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Mon maître, don Manuel, m'envoie.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Et moi, je suis ici par l'ordre de mon maître.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Le plus jeune frère doit céder à l'aîné.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Au premier occupant appartient le monde.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Rival odieux, va, quitte le terrain.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Non pas avant que nos épées se mesurent.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Te trouverais-je partout sur mon chemin ?

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Où il me plaira, je m'opposerai à toi.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Qu'as-tu donc à épier et à garder ici ?

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Et toi à demander, à interdire ici ?

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Je ne suis pas ici pour te rendre compte et te répondre.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Et je ne veux pas t'honorer de ma parole.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Le respect est dû, jeune homme, à mon âge.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
In Tapferkeit bin ich, wie du, erfahren!
Beatrice (ſtürzt heraus).
Weh mir! Was wollen dieſe wilden Schaaren?
Erſter Chor (Cajetan). Zum zweiten.
Nichts acht' ich dich und deine ſtolze Miene!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Ein beſſrer iſt der Herrſcher, dem ich diene!
Beatrice.
O, weh mir, weh mir, wenn er jetzt erſchiene!
Erſter Chor. (Cajetan.)
Du lügſt! Don Manuel beſiegt ihn weit!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Den Preis gewinnt mein Herr in jedem Streit.
Beatrice.
Jetzt wird er kommen, dies iſt ſeine Zeit.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Wäre nicht Friede, Recht verſchafft' ich mir!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wär's nicht die Furcht, kein Friede wehrte dir.
Beatrice.
O, wär' er tauſend Meilen weit von hier!
Erſter Chor. (Cajetan.)
Das Geſetz fürcht' ich, nicht deiner Blicke Trutz.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wohl thuſt du dran, es iſt des Feigen Schutz.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Fang' an, ich folge!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Mein Schwert iſt heraus!
Beatrice (in der heftigſten Beängſtigung).
Sie werden handgemein, die Degen blitzen!
Ihr Himmelsmächte, haltet ihn zurück!
Werft euch in ſeinen Weg, ihr Hinderniſſe,
Eine Schlinge legt, ein Netz um ſeine Füße,
Daß er verfehle dieſen Augenblick!
Ihr Engel alle, die ich flehend bat,
Ihn herzuführen, täuſchet meine Bitte,
Weit, weit von hier entfernet ſeine Schritte!

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Je suis, pour la bravoure, éprouvé comme toi.

BÉATRICE (sort précipitamment du pavillon). Malheur à moi! que veulent ces troupes farouches?

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN) (au second). Je ne tiens nul compte de toi ni de ta mine orgueilleuse.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Le maître que je sers l'emporte sur le tien.

BÉATRICE. Oh ! malheur, malheur à moi, s'il paraissait maintenant !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu mens! Don Manuel lui est bien supérieur.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Mon maître remporte le prix dans tous les combats.

BÉATRICE. Il va venir, voici son heure.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Si nous n'étions en paix, je me ferais justice.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) N'était la crainte, la paix ne t'arrêterait point.

BÉATRICE. Oh! que n'est-il à mille lieues d'ici !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) C'est la loi que je crains, non la menace de tes regards.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Tu fais bien, c'est la protection du lâche.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Commence, je te suivrai!

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Mon glaive est tiré!

BÉATRICE (dans la plus vive anxiété). Ils en viennent aux mains, les épées brillent! O vous, puissances du ciel, retenez ses pas ! Jetez-vous sur sa route, obstacles, entourez ses pieds de nœuds et d'entraves, pour qu'il ne vienne pas en ce moment! Vous tous, saints anges, que j'ai priés avec instance de l'amener, décevez ma prière, détournez ses pas, loin d'ici, bien loin ! (Elle rentre en toute hâte. Au moment où les chœurs s'attaquent, don Manuel paraît.)

(Sie eilt hinein. Indem die Chöre einander anfallen, erſcheint Don Manuel.)

Don Manuel. Der Chor.

Don Manuel.

Was ſeh' ich! Haltet ein!

Erſter Chor (Cajetan, Berengar, Manfred) zum Zweiten.

Komm an! Komm an!

Zweiter Chor. (Bohemund, Roger, Hippolyt.)

Nieder mit ihnen! Nieder!

Don Manuel (tritt zwiſchen ſie, mit gezogenem Schwert).

Haltet ein!

Erſter Chor. (Cajetan.)

Es iſt der Fürſt.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Der Bruder! Haltet Friede!

Don Manuel.

Den ſtreck' ich todt auf dieſes Raſens Grund,
Der mit gezuckter Augenwimper nur
Die Fehde fortſetzt und dem Gegner droht!
Rast ihr? Was für ein Dämon reizt euch an,
Des alten Zwiſtes Flammen aufzublaſen,
Der zwiſchen uns, den Fürſten, abgethan
Und ausgeglichen iſt auf immerdar?
— Wer fing den Streit an? Redet! Ich will's wiſſen.

Erſter Chor. (Cajetan. Berengar.)

Sie ſtanden hier —

Zweiter Chor (Roger, Bohemund) unterbrechend.

Sie kamen —

Don Manuel (zum erſten Chor.)

Rede du!

Erſter Chor. (Cajetan.)

Wir kamen her, mein Fürſt, die Hochzeitgaben
Zu überreichen, wie du uns befahlſt.
Geſchmückt zu einem Feſte, keineswegs
Zum Krieg bereit, du ſiehſt es, zogen wir
In Frieden unſern Weg, nichts Arges denkend
Und trauend dem beſchworenen Vertrag:
Da fanden wir ſie feindlich hier gelagert
Und uns den Eingang ſperrend mit Gewalt.

DON MANUEL, LE CHŒUR.

DON MANUEL. Que vois-je ? arrêtez !

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED.) (au second). Avance, avance !

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE.) Terrassons-les ! Terrassons-les !

DON MANUEL (s'avance entre eux, l'épée nue). Arrêtez !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) C'est le prince !

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND). C'est son frère ! Restez en paix !

DON MANUEL. J'étends mort à mes pieds sur ce gazon le premier qui, ne fût-ce qu'en fronçant les sourcils, continue la lutte et menace son adversaire ! Êtes-vous en démence ? Quel démon vous excite à rallumer les flammes de l'ancienne discorde qui entre nous, vos princes, est apaisée et conciliée à jamais ?... Qui a commencé ? Parlez ? Je veux le savoir !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN, BÉRENGER.) Ils étaient ici...

LE SECOND CHŒUR (ROGER, BOHÉMOND) (interrompant). Ils venaient...

DON MANUEL (au premier chœur). Parle, toi.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Nous venions ici, mon prince, pour offrir, comme tu nous l'avais ordonné, les présents d'hyménée. Parés pour une fête, et nullement, tu le vois, préparés à la guerre, nous suivions en paix notre route, sans aucune pensée hostile, et nous fiant à l'accord juré. Mais voilà que nous les trouvons, campés en ennemis dans ce lieu, et nous en fermant l'entrée de vive force.

Don Manuel.

Unſinnige! Iſt keine Freiſtatt ſicher
Genug vor eurer blinden, tollen Wuth?
Auch in der Unſchuld ſtill verborgnen Sitz
Bricht euer Hader friedeſtörend ein?
(Zum zweiten Chor.)
Weiche zurück! Hier ſind Geheimniſſe,
Die deine kühne Gegenwart nicht dulden.
(Da derſelbe zögert.)
Zurück! Dein Herr gebietet dir's durch mich,
Denn wir ſind jetzt ein Haupt und ein Gemüth
Und mein Befehl iſt auch der ſeine. Geh!
(Zum erſten Chor.)
Du bleibſt und wahrſt des Eingangs.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Was beginnen?
Die Fürſten ſind verſöhnt, das iſt die Wahrheit,
Und in der hohen Häupter Spahn und Streit
Sich unberufen, vielgeſchäftig drängen,
Bringt wenig Dank und öfterer Gefahr.
Denn wenn der Mächtige des Streits ermüdet,
Wirft er behend auf den geringen Mann,
Der arglos ihm gedient, den blut'gen Mantel
Der Schuld, und leicht gereinigt ſteht er da.
Drum mögen ſich die Fürſten ſelbſt vergleichen,
Ich acht' es für gerathner, wir gehorchen.
(Der zweite Chor geht ab, der erſte zieht ſich nach dem Hintergrund der Scene zurück. In demſelben Augenblick ſtürzt Beatrice heraus und wirft ſich in Don Manuels Arme.)

Beatrice. Don Manuel.

Beatrice.

Du biſt's. Ich habe dich wieder — Grauſamer!
Du haſt mich lange, lange ſchmachten laſſen,
Der Furcht und allen Schreckniſſen zum Raub
Dahin gegeben! — Doch nichts mehr davon!
Ich habe dich — in deinen lieben Armen
Iſt Schutz und Schirm vor jeglicher Gefahr.
Komm! Sie ſind weg! Wir haben Raum zur Flucht,
Fort, laß uns keinen Augenblick verlieren!
(Sie will ihn mit ſich fortziehen und ſieht ihn erſt jetzt genauer an.)

DON MANUEL. Insensés ! Nul asile n'est-il donc à l'abri de votre folle et aveugle rage ? Jusque dans le séjour silencieux et caché de l'innocence, votre discorde pénètre-t-elle pour troubler la paix ? (Au second chœur.) Retire-toi ! Il y a ici des secrets qui ne souffrent pas ta présence téméraire. (Comme le chœur hésite.) Arrière ! Ton maître te l'ordonne par moi, car nous sommes maintenant une seule âme, une seule tête, et mon ordre est aussi le sien. Va ! (Au premier chœur.) Toi, demeure et garde l'entrée.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Que faire ? Les princes sont réconciliés, cela est vrai, et se jeter avec ardeur et sans mission dans les débats et les querelles des grands n'attire guère de reconnaissance, mais plutôt des dangers. Car, aussitôt que le puissant est las de combattre, il se hâte de jeter sur l'homme obscur qui l'a servi de bonne foi le manteau sanglant du crime, et le voilà pur lui-même à peu de frais. Que les princes s'arrangent donc entre eux, je tiens qu'il est plus sage d'obéir. (Le second chœur s'en va, le premier se retire vers le fond de la scène. Au même instant, Béatrice s'élance du pavillon et se jette dans les bras de don Manuel.)

BÉATRICE, DON MANUEL.

BÉATRICE. C'est toi. Tu m'es rendu.... Cruel ! Tu m'as laissée languir longtemps, bien longtemps, en proie à la crainte, à toutes les terreurs.... Mais n'en parlons plus. Je te revois.... Dans tes bras chéris, je trouve asile et protection contre tout danger. Viens ! Ils sont partis. Nous avons le temps de fuir. Partons, ne perdons pas un moment. (Elle veut l'entraîner, et, seulement alors,

Was iſt dir? So verſchloſſen feierlich
Empfängſt du mich — entziehſt dich meinen Armen,
Als wollteſt du mich lieber ganz verſtoßen?
Ich kenne dich nicht mehr — Iſt dies Don Manuel,
Mein Gatte! Mein Geliebter?

Don Manuel.

Beatrice!

Beatrice.

Nein, rede nicht! Jetzt iſt nicht Zeit zu Worten!
Fort laß uns eilen, ſchnell! Der Augenblick
Iſt koſtbar —

Don Manuel.

Bleib'! Antworte mir!

Beatrice.

Fort, fort!
Eh dieſe wilden Männer wiederkehren!

Don Manuel.

Bleib'! Jene Männer werden uns nicht ſchaden.

Beatrice.

Doch, doch! Du kennſt ſie nicht. O, komm! Entfliehe!

Don Manuel.

Von meinem Arm beſchützt, was kannſt du fürchten?

Beatrice.

O, glaube mir, es gibt hier mächt'ge Menſchen!

Don Manuel.

Geliebte, keinen Mächtigern als mich.

Beatrice.

Du, gegen dieſe Vielen ganz allein?

Don Manuel.

Ich ganz allein! Die Männer, die du fürchteſt —

Beatrice.

Du kennſt ſie nicht, du weißt nicht, wem ſie dienen.

Don Manuel.

Mir dienen ſie, und ich bin ihr Gebieter.

Beatrice.

Du biſt — Ein Schrecken fliegt durch meine Seele!

Don Manuel.

Lerne mich endlich kennen, Beatrice!
Ich bin nicht der, der ich dir ſchien zu ſein,

elle le regarde avec plus d'attention.) Qu'as-tu donc ? Tu m'accueilles avec une réserve si solennelle... tu te dérobes à mes bras, comme si tu préférais me repousser loin de toi ? Je ne te reconnais pas.... Est-ce là don Manuel, mon époux, mon bien-aimé!

DON MANUEL. Béatrice !

BÉATRICE. Non, ne parle pas ! Ce n'est pas le temps des discours ! Hâtons-nous, partons au plus vite.... Le moment est précieux.

DON MANUEL. Demeure ! Réponds-moi !

BÉATRICE. Partons, partons ! avant que ces hommes farouches reviennent.

DON MANUEL. Demeure ! Ces hommes ne nous feront aucun mal.

BÉATRICE. Si, si, tu ne les connais pas. Oh ! viens ! fuis !

DON MANUEL. Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

BÉATRICE. Oh ! crois-moi, il y a ici des hommes puissants.

DON MANUEL. *Aucun, ma bien-aimée, qui le soit plus que moi.*

BÉATRICE. Toi, seul contre un si grand nombre ?

DON MANUEL. Moi seul ! Ces hommes que tu crains....

BÉATRICE. Tu ne les connais pas, tu ne sais pas qui ils servent.

DON MANUEL. *C'est moi qu'ils servent. Je suis leur souverain.*

BÉATRICE. Tu es.... Quel effroi traverse mon âme !

DON MANUEL. Apprends enfin à me connaître, Béatrice ! Je ne suis pas ce que je t'ai paru jusqu'ici, un pauvre chevalier, un

Der arme Ritter nicht, der unbekannte,
Der liebend nur um deine Liebe warb.
Wer ich wahrhaftig bin, was ich vermag,
Woher ich ſtamme, hab' ich dir verborgen.

Beatrice.

Du biſt Don Manuel nicht — Weh mir, wer biſt du?

Don Manuel.

Don Manuel heiß' ich — doch ich bin der Höchſte,
Der dieſen Namen führt in dieſer Stadt,
Ich bin Don Manuel, Fürſt von Meſſina.

Beatrice.

Du wärſt Don Manuel, Don Ceſar's Bruder?

Don Manuel.

Don Ceſar iſt mein Bruder.

Beatrice.

Iſt dein Bruder?

Don Manuel.

Wie? Dies erſchreckt dich? Kennſt du den Don Ceſar?
Kennſt du noch ſonſten jemand meines Bluts?

Beatrice.

Du biſt Don Manuel, der mit dem Bruder
In Haſſe lebt und unverſöhnter Fehde?

Don Manuel.

Wir ſind verſöhnt, ſeit heute ſind wir Brüder,
Nicht von Geburt nur, nein, von Herzen auch.

Beatrice.

Verſöhnt, ſeit heute!

Don Manuel.

Sage mir, was iſt das?
Was bringt dich ſo in Aufruhr? Kennſt du mehr
Als nur den Namen bloß von meinem Hauſe?
Weiß ich dein ganz Geheimniß? Haſt du nichts,
Nichts mir verſchwiegen oder vorenthalten?

Beatrice.

Was denkſt du? Wie? Was hätt' ich zu geſtehen?

Don Manuel.

Von deiner Mutter haſt du mir noch nichts
Geſagt. Wer iſt ſie? Würdeſt du ſie kennen,
Wenn ich ſie dir beſchriebe — dir ſie zeigte?

inconnu, n'ayant que son amour pour aspirer au tien. Qui je suis en effet, ce que je puis, quelle est mon origine, je te l'ai caché.

BÉATRICE. Tu n'es pas don Manuel ! Malheur à moi ! Qui es-tu ?

DON MANUEL. Je me nomme don Manuel... Mais je suis le plus grand qui porte ce nom dans cette ville, je suis don Manuel, prince de Messine.

BÉATRICE. Tu serais don Manuel, frère de don César ?

DON MANUEL. Don César est mon frère.

BÉATRICE. Est ton frère ?

DON MANUEL. Comment ? Cela t'effraye ? Connais-tu don César ? Connais-tu encore quelqu'un de mon sang ?

BÉATRICE. Tu es don Manuel, que la haine et une lutte irréconciliable séparent de son frère ?

DON MANUEL. Nous sommes réconciliés. D'aujourd'hui nous sommes frères, non seulement par la naissance, mais par le cœur.

BÉATRICE. Réconciliés, d'aujourd'hui !

DON MANUEL. Dis-moi, qu'est-ce donc que cela ? Qu'est-ce qui te trouble à ce point ? Connais-tu de ma famille autre chose que son seul nom ? Sais-je tout ton secret ? Ne m'as-tu rien caché ?

BÉATRICE. Quelle est ta pensée ? Comment ? Que puis-je avoir à t'avouer ?

DON MANUEL. Tu ne m'as rien dit encore de ta mère. Qui est-elle ? La reconnaîtrais-tu, si je te la dépeignais... si je te la montrais ?

Beatrice.

Du kennſt ſie — kennſt ſie und verbargeſt mir?

Don Manuel.

Weh dir und wehe mir, wenn ich ſie kenne!

Beatrice.

O, ſie iſt gütig, wie das Licht der Sonne!
Ich ſeh' ſie vor mir, die Erinnerung
Belebt ſich wieder, aus der Seele Tiefen
Erhebt ſich mir die göttliche Geſtalt.
Der braunen Locken dunkle Ringe ſeh' ich
Des weißen Halſes edle Form beſchatten!
Ich ſeh' der Stirne reingewölbten Bogen,
Des großen Auges dunkelhellen Glanz,
Auch ihrer Stimme ſeelenvolle Töne
Erwachen mir —

Don Manuel.

Weh mir! Du ſchilderſt ſie!

Beatrice.

Und ich entfloh ihr! Konnte ſie verlaſſen,
Vielleicht am Morgen eben dieſes Tags,
Der mich auf ewig ihr vereinen ſollte!
O, ſelbſt die Mutter gab ich hin für dich!

Don Manuel.

Meſſina's Fürſtin wird dir Mutter ſein.
Zu ihr bring' ich dich jetzt; ſie wartet deiner.

Beatrice.

Was ſagſt du? Deine Mutter und Don Ceſars?
Zu ihr mich bringen? Nimmer, nimmermehr!

Don Manuel.

Du ſchauderſt? Was bedeutet dies Entſetzen?
Iſt meine Mutter keine Fremde dir?

Beatrice.

O unglückſelig traurige Entdeckung!
O, hätt' ich nimmer dieſen Tag geſehn!

Don Manuel.

Was kann dich ängſtigen, nun du mich kennſt,
Den Fürſten findeſt in dem Unbekannten?

BÉATRICE. Tu la connais... la connais et me l'as cachée ?

DON MANUEL. Malheur à toi et malheur à moi, si je la connais!

BÉATRICE. Oh ! son aspect est doux comme la lumière du soleil ! Je la vois devant moi, mes souvenirs se raniment, et du fond de mon âme sa céleste figure se dresse à mes yeux. Je vois s'arrondir son front d'un dessin si pur, je vois l'éclat sombre et limpide de ses grands yeux. Les sons de sa voix si pleine d'âme s'éveillent aussi en moi...

DON MANUEL. Malheur à moi ! C'est elle que tu dépeins !

BÉATRICE. Et j'ai pu me dérober à elle ! J'ai pu l'abandonner, peut-être au matin même de ce jour qui devait à jamais me réunir à elle ? Oh ! j'ai sacrifié pour toi jusqu'à ma mère !

DON MANUEL. La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire à l'instant vers elle ; elle t'attend.

BÉATRICE. Que dis-tu ? Ta mère, la mère de don César ? Me conduire vers elle ? Jamais, non jamais !

DON MANUEL. Tu frémis ? Que signifie cette terreur ? Ma mère n'est-elle pas une étrangère pour toi ?

BÉATRICE. Oh ! triste et fatale découverte ! Plût au Ciel que je n'eusse jamais vu ce jour !

DON MANUEL. Qu'est-ce qui peut t'effrayer, maintenant que tu me connais, que tu trouves le prince dans l'inconnu ?

Beatrice.

O, gib mir dieſen Unbekannten wieder,
Mit ihm auf ödem Eiland wär' ich ſelig!

Don Ceſar (hinter der Scene).

Zurück? Welch vieles Volk iſt verſammelt?

Beatrice.

Gott, dieſe Stimme! Wo verberg' ich mich?

Don Manuel.

Erkennſt du dieſe Stimme? Nein, du haſt
Sie nie gehört und kannſt ſie nicht erkennen!

Beatrice.

O, laß uns fliehen! Komm und weile nicht!

Don Manuel.

Was fliehn? Es iſt des Bruders Stimme, der
Mich ſucht; zwar wundert mich, wie er entdeckte —

Beatrice.

Bei allen Heiligen des Himmels, meid' ihn!
Begegne nicht dem heftig Stürmenden,
Laß dich von ihm an dieſem Ort nicht finden.

Don Manuel.

Geliebte Seele, dich verwirrt die Furcht!
Du hörſt mich nicht, wir ſind verſöhnte Brüder.

Beatrice.

O Himmel, rette mich aus dieſer Stunde!

Don Manuel.

Was ahnet mir! Welch ein Gedanke faßt
Mich ſchaudernd? Wär' es möglich — wäre dir
Die Stimme keine fremde? — Beatrice,
Du warſt — mir grauet, weiter fort zu fragen —
Du warſt — bei meines Vaters Leichenfeier?

Beatrice.

Weh mir!

Don Manuel.

Du warſt zugegen?

Beatrice.

Zürne nicht!

Don Manuel.

Unglückliche, du warſt?

BÉATRICE. Oh ! rends-moi cet inconnu ! Avec lui, je serais heureuse dans une île déserte.

DON CÉSAR (derrière la scène). Retirez-vous ! Qu'est-ce que toute cette foule rassemblée ici ?

BÉATRICE. Dieu ! Cette voix ! Où me cacher ?

DON MANUEL. Reconnais-tu cette voix ? Non, tu ne l'as jamais entendue et ne peux la reconnaître.

BÉATRICE. Oh ! fuyons ! Viens et ne tarde pas.

DON MANUEL. Quoi fuir ? C'est la voix de mon frère, qui me cherche ; je m'étonne, il est vrai, qu'il ait découvert...

BÉATRICE. Par tous les saints du ciel, évite-le ! Ne le rencontre pas dans son ardeur impétueuse, qu'il ne te trouve pas en ce lieu !

DON MANUEL. Chère âme, la crainte t'égare ! Tu ne m'entends pas, nous sommes deux frères réconciliés.

BÉATRICE. O ciel, sauve-moi de cette heure fatale !

DON MANUEL. Quel pressentiment ! Quelle pensée me saisit et me glace ?... Serait-il possible ? Cette voix ne te serait-elle pas étrangère ?... Béatrice, tu étais... je tremble d'achever ma question... tu étais aux funérailles de mon père ?

BÉATRICE. Malheur à moi !

DON MANUEL. Tu étais présente ?

BÉATRICE. Ne t'irrite pas !

DON MANUEL. Malheureuse, tu étais là ?

Beatrice.

Ich war zugegen

Don Manuel.

Entſetzen!

Beatrice.

Die Begierde war zu mächtig!
Vergib mir! Ich geſtand dir meinen Wunſch;
Doch, plötzlich ernſt und finſter, ließeſt du
Die Bitte fallen, und ſo ſchwieg auch ich.
Doch weiß ich nicht, welch böſen Sternes Macht
Mich trieb mit unbezwinglichem Gelüſten.
Des Herzens heißen Drang mußt' ich vergnügen;
Der alte Diener lieh mir ſeinen Beiſtand,
Ich war dir ungehorſam, und ich ging.

(Sie ſchmiegt ſich an ihn, indem tritt Don Ceſar herein, von dem ganzen Chor begleitet.)

Beide Brüder. Beide Chöre. Beatrice.

Zweiter Chor (Bohemund) zu Don Ceſar.

Du glaubſt uns nicht — glaub' deinen eignen Augen!

Don Ceſar

(tritt heftig ein und fährt beim Anblick ſeines Bruders mit Entſetzen zurück).

Blendwerk der Hölle! Was? In ſeinen Armen!

(Näher tretend, zu Don Manuel.)

Giftvolle Schlange! Das iſt deine Liebe!
Deßwegen logſt du tückiſch mir Verſöhnung!
O, eine Stimme Gottes war mein Haß!
Fahre zur Hölle, falſche Schlangenſeele!

(Er erſticht ihn.)

Don Manuel.

Ich bin des Todes — Beatrice! — Bruder!

(Er ſinkt und ſtirbt. Beatrice fällt neben ihm ohnmächtig nieder.)

Erſter Chor. (Cajetan.)

Mord! Mord! Herbei! Greift zu den Waffen Alle!
Mit Blut gerächet ſei die blut'ge That!

(Alle ziehen die Degen.)

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Heil uns! Der lange Zwieſpalt iſt geendigt.
Nur einem Herrſcher jetzt gehorcht Meſſina.

BÉATRICE. J'étais présente...

DON MANUEL. Horreur !

BÉATRICE. Mon désir était trop puissant ! Pardonne-moi ! Je ne t'ai point caché mon vœu ; mais toi, grave et sombre, tu laissas tout d'abord tomber ma prière, et alors je me tus aussi. Mais je ne sais quel astre malfaisant me poussait par d'indomptables aspirations. Il me fallut satisfaire à l'ardente impulsion de mon cœur. Le vieux serviteur me prêta son assistance, je te désobéis et j'y allai. (Elle s'appuie sur lui d'un air caressant. A ce moment, don César entre, accompagné de tout le chœur.)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS, BÉATRICE.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND) à *don César*. Tu ne nous crois pas... crois-en tes propres yeux !

DON CÉSAR (entre impétueusement, et, à la vue de son frère, il recule avec horreur). Illusion de l'enfer ! Quoi ? Dans ses bras ! (A don Manuel, en s'approchant de lui.) Serpent gonflé de venin ! C'est là ton amour ! Voilà pourquoi tu me trompais par une perfide réconciliation ! Oh ! ma haine était la voix de Dieu ! Descends dans l'enfer, âme fausse de serpent ! (Il le perce.)

DON MANUEL. Je suis mort... Béatrice !... Frère ! (Il tombe et meurt. Béatrice tombe près de lui, évanouie.)

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Au meurtre ! au meurtre ! Ici ! Saisissez tous vos armes ! Que ce crime sanglant soit vengé par le sang ! (Tous tirent leurs épées.)

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Félicitons-nous ! La longue lutte est finie ; Messine désormais appartient à un seul maître.

Erſter Chor. (Cajetan, Berengar, Manfred.)
Rache! Rache! Der Mörder falle! falle,
Ein ſühnend Opfer dem Gemordeten!
Zweiter Chor. (Bohemund, Roger, Hippolyt.)
Herr, fürchte nichts, wir ſtehen treu zu dir!
Don Ceſar (mit Anſehen zwiſchen ſie tretend.)
Zurück — ich habe meinen Feind getödtet,
Der mein vertrauend redlich Herz betrog,
Die Bruderliebe mir zum Fallſtrick legte.
Ein furchtbar gräßlich Anſehn hat die That,
Doch der gerechte Himmel hat gerichtet.
Erſter Chor. (Cajetan.)
Weh dir, Meſſina! Wehe! Wehe! Wehe!
Das gräßlich Ungeheure iſt geſchehn
In deinen Mauern — Wehe deinen Müttern
Und Kindern, deinen Jünglingen und Greiſen!
Und wehe der noch ungebornen Frucht!
Don Ceſar.
Die Klage kommt zu ſpät — Hier ſchaffet Hilfe!
(Auf Beatricen zeigend.)
Ruft ſie ins Leben! Schnell entfernet ſie
Von dieſem Ort des Schreckens und des Todes.
— Ich kann nicht länger weilen, denn mich ruft
Die Sorge fort um die geraubte Schweſter.
— Bringt ſie in meiner Mutter Schloß und ſprecht:
Es ſei ihr Sohn, Don Ceſar, der ſie ſende!

(Er geht ab; die ohnmächtige Beatrice wird von dem zweiten Chor auf eine Bank geſetzt und ſo hinweggetragen; der erſte Chor bleibt bei dem Leichnam zurück, um welchen auch die Knaben, die die Brautgeſchenke tragen, in einem Halbkreiſe herumſtehen.)

Chor. (Cajetan.)
Sagt mir! Ich kann's nicht faſſen und deuten,
Wie es ſo ſchnell ſich erfüllend genaht.
Längſt wohl ſah ich im Geiſt mit weiten
Schritten das Schreckensgeſpenſt herſchreiten
Dieſer entſetzlichen, blutigen That.
Dennoch übergießt mich ein Grauen;
Da ſie vorhanden iſt und geſchehen,
Da ich erfüllt muß vor Augen ſchauen,

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED.) Vengeance! vengeance ! Que le meurtrier tombe ! qu'il tombe, victime expiatoire immolée à sa victime !

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE.) Seigneur, ne crains rien ; nous te restons fidèles.

DON CÉSAR (s'avançant entre eux avec autorité). Arrière !... J'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur loyal et confiant, et me dressait un piège d'amour fraternel. Cette action paraît terrible et affreuse, mais c'est le juste ciel qui a jugé.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Malheur à toi, Messine! malheur! malheur ! Un horrible forfait s'est accompli dans tes murs... Malheur à tes mères et à tes enfants, à tes jeunes hommes et à tes vieillards ! et malheur au fruit que le sein maternel porte encore !

DON CÉSAR. La plainte vient trop tard.... Apportez ici du secours ! (Montrant Béatrice.) Rappelez-la à la vie ! Éloignez-la promptement de ce lieu d'effroi et de mort.... Je ne puis demeurer plus longtemps. Ma sœur enlevée me réclame.... Conduisez-la dans le palais de ma mère, et dites que c'est son fils don César qui l'envoie. (Il s'en va. Béatrice évanouie est placée sur un brancard et emportée ainsi par les hommes du second chœur. Le premier chœur reste *auprès du corps de don Manuel, autour duquel se rangent aussi*, en demi-cercle, les jeunes garçons qui portent les parures nuptiales.)

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Dites-moi ! Je ne puis m'expliquer ni concevoir comment ce dénouement fatal s'est si vite accompli. Depuis longtemps, sans doute, je voyais en esprit s'avancer à grands pas le terrible fantôme de ce crime affreux et sanglant. Cependant un frisson saisit tout mon être, quand le crime est là, commis et présent, quand il me faut contempler, accompli, sous mes yeux, ce que je ne voyais encore que dans les pressen-

Was ich in ahnender Furcht nur geſehen.
All mein Blut in den Adern erſtarrt
Vor der gräßlich entſchiedenen Gegenwart.

Einer aus dem Chore. (Manfred.)

Laſſet erſchallen die Stimme der Klage!
Holder Jüngling!
Da liegt er entſeelt,
Hingeſtreckt in der Blüthe der Tage,
Schwer umfangen von Todesnacht,
An der Schwelle der bräutlichen Kammer!
Aber über dem Stummen erwacht
Lauter, unermeßlicher Jammer.

Ein Zweiter. (Cajetan.)

Wir kommen, wir kommen
Mit feſtlichem Prangen
Die Braut zu empfangen,
Es bringen die Knaben
Die reichen Gewande, die bräutlichen Gaben,
Das Feſt iſt bereitet, es warten die Zeugen;
Aber der Bräutigam höret nicht mehr,
Nimmer erweckt ihn der fröhliche Reigen,
Denn der Schlummer der Todten iſt ſchwer.

Ganzer Chor.

Schwer und tief iſt der Schlummer der Todten,
Nimmer erweckt ihn die Stimme der Braut,
Nimmer des Hifthorns fröhlicher Laut,
Starr und fühllos liegt er am Boden!

Ein Dritter. (Cajetan.)

Was ſind Hoffnungen, was ſind Entwürfe,
Die der Menſch, der vergängliche, baut?
Heute umarmtet ihr euch als Brüdre,
Einig geſtimmt mit Herzen und Munde,
Dieſe Sonne, die jetzo nieder
Geht, ſie leuchtete eurem Bunde!
Und jetzt liegſt du, dem Staube vermählt,
Von des Brudermords Händen entſeelt,
An dem Buſen die gräßliche Wunde!
Was ſind Hoffnungen, was ſind Entwürfe,

timents de ma crainte. Tout mon sang se glace dans mes veines devant cette réalité affreuse et certaine.

UN HOMME DU CHŒUR. (MANFRED.) Laissez retentir la voix de la plainte !... Aimable jeune homme ! Le voilà étendu sans vie, immolé dans la fleur de ses jours ! Enveloppé de la nuit accablante du trépas, sur le seuil de la chambre nuptiale ! Mais sur sa muette dépouille s'éveille une lamentation bruyante, immense.

UN SECOND. (GAÉTAN.) Nous venons, nous venons, avec une pompe solennelle, pour recevoir l'épouse. Les pages apportent les riches étoffes, les dons d'hyménée. La fête est préparée, les témoins attendent ; mais le fiancé n'entend plus, jamais l'air joyeux de la danse ne l'éveillera, car le sommeil des morts est lourd.

TOUT LE CHŒUR. Le sommeil des morts est lourd et profond ; jamais ne l'éveillera la voix de la fiancée, jamais le son joyeux du cor. Il git raide et insensible sur le sol.

UN TROISIÈME. (GAÉTAN.) Que sont les espérances, que sont les projets formés par l'homme périssable ? Aujourd'hui vous vous embrassiez en frères, intimement unis de cœur et de bouche ; ce même soleil qui se couche en ce moment éclairait votre accord ! Et maintenant, te voilà étendu, fiancé à la poussière, privé de vie par la main du fratricide, une affreuse blessure au sein ! Que sont

Die der Menſch, der flüchtige Sohn der Stunde,
Aufbaut auf dem betrüglichen Grunde?

Chor. (Berengar.)

Zu der Mutter will ich dich tragen,
Eine beglückende Laſt!
Dieſe Cypreſſe laßt uns zerſchlagen
Mit der mörderiſchen Schneide der Axt,
Eine Bahre zu flechten aus ihren Zweigen,
Nimmer ſoll ſie Lebendiges zeugen
Die die tödtliche Frucht getragen,
Nimmer in fröhlichem Wuchs ſich erheben,
Keinem Wandrer mehr Schatten geben;
Die ſich genährt auf des Mordes Boden,
Soll verflucht ſein zum Dienſt der Todten!

Erſter. (Cajetan.)

Aber wehe dem Mörder, wehe,
Der dahin geht in thörichtem Muth!
Hinab, hinab in der Erde Ritzen
Rinnet, rinnet, rinnet dein Blut.
Drunten aber im Tiefen ſitzen
Lichtlos, ohne Geſang und Sprache,
Der Themis Töchter, die nie vergeſſen,
Die Untrüglichen, die mit Gerechtigkeit meſſen,
Fangen es auf in ſchwarzen Gefäßen,
Rühren und mengen die ſchreckliche Rache.

Zweiter. (Berengar.)

Leicht verſchwindet der Thaten Spur
Von der ſonnenbeleuchteten Erde,
Wie aus dem Antlitz die leichte Geberde —
Aber nichts iſt verloren und verſchwunden,
Was die geheimnißvoll waltenden Stunden
In den dunkel ſchaffenden Schooß aufnahmen —
Die Zeit iſt eine blühende Flur,
Ein großes Lebendiges iſt die Natur,
Und Alles iſt Frucht, und Alles iſt Samen.

Dritter. (Cajetan.)

Wehe, wehe dem Mörder, wehe,
Der ſich geſät die tödtliche Saat!
Ein andres Antlitz, eh ſie geſchehen,

les espérances, que sont les projets que construit, sur un sol trompeur, l'homme, fils éphémère de l'heure présente ?

LE CHŒUR. (BÉRENGER.) Je veux te porter à ta mère, fardeau peu propre à la rendre heureuse ! Fendons ce cyprès, avec le tranchant meurtrier de la hache, pour former un brancard de ses rameaux. Il faut que jamais il ne produise rien de vivant, l'arbre qui a porté ces fruits de mort ; que jamais il n'élève dans les airs un riant sommet ; qu'il ne prête son ombre à nul voyageur! Après s'être nourri dans le sol du meurtre, qu'il soit maudit, et consacré au service des morts !

LE PREMIER. (GAÉTAN.) Mais malheur, malheur au meurtrier qui s'avance, ivre d'une folle ardeur ! Ton sang coule, coule, coule, et descend dans les fentes de la terre. Mais là-dessous, dans les profondeurs ténébreuses, sont assises, sans parole ni chant, les filles de Thémis qui n'oublient jamais, jamais ne se trompent, et qui mesurent avec justice. Elles recueillent ce sang dans leurs noires urnes et agitent et mêlent la terrible vengeance.

LE SECOND. (BÉRENGER.) Sur cette terre éclairée du soleil, la trace des actions s'évanouit aisément, comme s'efface sur le visage une fugitive expression... mais rien n'est perdu ni évanoui de ce que les Heures, reines mystérieuses, recueillent dans leur sein qui crée en silence... Le temps est un champ fécond, la nature est un grand tout vivant, et tout est fruit et tout est semence.

LE TROISIÈME. (GAÉTAN.) Malheur,. malheur au meurtrier, malheur à qui a semé la semence de mort ! Autre est l'aspect de

Ein anderes zeigt die vollbrachte That.
Muthvoll blickt ſie und kühn dir entgegen,
Wenn der Rache Gefühle den Buſen bewegen;
Aber iſt ſie geſchehn und begangen,
Blickt ſie dich an mit erbleichenden Wangen.
Selber die ſchrecklichen Furien ſchwangen
Gegen Oreſtes die hölliſchen Schlangen,
Reizten den Sohn zu dem Muttermord an;
Mit der Gerechtigkeit heiligen Zügen
Wußten ſie liſtig ſein Herz zu betrügen,
Bis er die tödtliche That nun gethan —
Aber, da er den Schooß jetzt geſchlagen,
Der ihn empfangen und liebend getragen,
Siehe, da kehrten ſie
Gegen ihn ſelber
Schrecklich ſich um —
Und er erkannte die furchtbaren Jungfraun,
Die den Mörder ergreifend faſſen,
Die von jetzt an ihn nimmer laſſen,
Die ihn mit ewigem Schlangenbiß nagen,
Die von Meer zu Meer ihn ruhelos jagen
Bis in das delphiſche Heiligthum.

(Der Chor geht ab, den Leichnam Don Manuels auf einer Bahre tragend.)

Die Säulenhalle.

Es iſt Nacht; die Scene iſt von oben herab durch eine große Lampe erleuchtet.

Donna Iſabella und Diego treten auf.

Iſabella.

Noch keine Kunde kam von meinen Söhnen,
Ob eine Spur ſich fand von der Verlornen?

Diego.

Noch nichts, Gebieterin! — doch hoffe alles
Von deiner Söhne Ernſt und Emſigkeit.

Iſabella.

Wie iſt mein Herz geängſtiget, Diego!
Es ſtand bei mir, dies Unglück zu verhüten.

Diego.

Drück' nicht des Vorwurfs Stachel in dein Herz.
An welcher Vorſicht ließeſt du's ermangeln?

l'action, avant qu'elle soit faite ; autre, quand elle est accomplie. Elle t'apparaît courageuse et hardie, quand les désirs de vengeance agitent ton sein ; mais, une fois faite et commise, elle te regarde avec des joues qui se décolorent. Les Furies elles-mêmes, les Furies terribles agitaient contre Oreste leurs serpents infernaux, elles excitaient le fils au meurtre de sa mère. Sous les traits sacrés de la justice, elles surent tromper perfidement son cœur, jusqu'à ce qu'enfin il eût fait l'action meurtrière.... Mais quand il a frappé le sein qui l'a conçu et porté avec amour, alors, voyez! elles se retournent, affreuses, contre lui-même... et il reconnaît les vierges redoutables, qui saisissent et étreignent le meurtrier, qui désormais ne le quittent plus, qui le rongent par d'éternelles morsures de serpents, qui d'une mer à l'autre le chassent sans repos, jusque dans le sanctuaire de Delphes. (Le chœur sort, portant sur un brancard le corps de don Manuel.)

LA SALLE AVEC DES COLONNES.

Il fait nuit. La scène est éclairée d'en haut par une grande lampe.

DONNA ISABELLA et DIÉGO (entrent).

ISABELLA. Il n'est encore venu aucune nouvelle de mes fils qui nous apprenne s'il s'est trouvé quelque trace de ma fille ?

DIÉGO. Rien encore, ma souveraine... mais tu peux tout espérer du zèle et de l'empressement de tes fils.

ISABELLA. Que mon cœur est inquiet, Diégo ! Il dépendait de moi de prévenir ce malheur.

DIÉGO. N'enfonce pas dans ton cœur l'aiguillon du reproche. Quelle précaution as-tu négligée?

Iſabella.

Hätt' ich ſie früher an das Licht gezogen,
Wie mich des Herzens Stimme mächtig trieb!

Diego.

Die Klugheit wehrte dir's, du thateſt weiſe;
Doch der Erfolg ruht in des Himmels Hand.

Iſabella.

Ach, ſo iſt keine Freude rein! Mein Glück
Wär' ein vollkommnes ohne dieſen Zufall.

Diego.

Dies Glück iſt nur verzögert, nicht zerſtört,
Genieße du jetzt deiner Söhne Frieden.

Iſabella.

Ich habe ſie einander Herz an Herz
Umarmen ſehn — ein nie erlebter Anblick!

Diego.

Und nicht ein Schauſpiel bloß, es ging von Herzen,
Denn ihr Geradſinn haßt der Lüge Zwang.

Iſabella.

Ich ſeh' auch, daß ſie zärtlicher Gefühle,
Der ſchönen Neigung fähig ſind; mit Wonne
Entdeck' ich, daß ſie ehren, was ſie lieben.
Der ungebundnen Freiheit wollen ſie
Entſagen, nicht dem Zügel des Geſetzes
Entzieht ſich ihre brauſend wilde Jugend,
Und ſittlich ſelbſt blieb ihre Leidenſchaft.
Ich will dir's jetzo gern geſtehn, Diego,
Daß ich mit Sorge dieſem Augenblick,
Der aufgeſchloſſnen Blume des Gefühls
Mit banger Furcht entgegen ſah — Die Liebe
Wird leicht zur Wuth in heftigen Naturen.
Wenn in den aufgehäuften Feuerzunder
Des alten Haſſes auch noch dieſer Blitz,
Der Eiferſucht feindſel'ge Flamme ſchlug —
Mir ſchaudert, es zu denken — ihr Gefühl,
Das niemals einig war, gerade hier
Zum erſtenmal unſelig ſich begegnet —
Wohl mir! Auch dieſe donnerſchwere Wolke,
Die über mir ſchwarz drohend niederhing,

ISABELLA. Que ne l'ai-je plus tôt fait paraître à la lumière, comme m'y poussait la voix puissante de mon cœur!

DIÉGO. La prudence te le défendait, tu as fait sagement; mais le résultat repose dans la main de Dieu.

ISABELLA. Ah ! nulle joie n'est donc pure ! Mon bonheur serait parfait, sans ce triste hasard.

DIÉGO. Le bonheur n'est que différé, il n'est pas détruit. Jouis maintenant de la paix de tes fils.

ISABELLA. Je les ai vus se presser cœur contre cœur... vue dont *jamais je n'avais joui.*

DIÉGO. Et ce n'était pas simplement un spectacle, cela venait du cœur, car leur droiture abhorre la contrainte du mensonge.

ISABELLA. Je vois aussi qu'ils sont capables de sentiments tendres, d'un doux penchant. Je découvre avec bonheur qu'ils honorent ce qu'ils aiment. Ils veulent renoncer à l'indépendante liberté ; leur fougueuse et bouillante jeunesse ne se dérobe pas au frein de la loi, et même leur passion est restée vertueuse. Je puis te l'avouer maintenant, Diégo : je voyais avec anxiété venir ce moment où devait s'épanouir dans leurs cœurs la fleur d'amour.... L'amour devient aisément fureur dans les natures emportées. Si sur ces matières inflammables dès longtemps amassées, sur cette vieille haine, venait tomber encore cet éclair, cette funeste flamme de la jalousie... je frissonne en y songeant... si leurs sentiments qui jamais ne furent d'accord, se rencontraient ici, par malheur, pour la première fois.... Grâces au ciel ! ce nuage, gros de tonnerres, qui flottait au-dessus de

Sie führte mir ein Engel ſtill vorüber,
Und leicht nun athmet die befreite Bruſt.

Diego.

Ja, freue deines Werkes dich. Du haſt
Mit zartem Sinn und ruhigem Verſtand
Vollendet, was der Vater nicht vermochte
Mit aller ſeiner Herrſchermacht — Dein iſt
Der Ruhm; doch auch dein Glücksſtern iſt zu loben!

Iſabella.

Vieles gelang mir! Viel auch that das Glück!
Nichts Kleines war es, ſolche Heimlichkeit
Verhüllt zu tragen dieſe langen Jahre,
Den Mann zu täuſchen, den umſichtigſten
Der Menſchen und ins Herz zurückzudrängen
Den Trieb des Bluts, der mächtig, wie des Feuers
Verſchloſſner Gott, aus ſeinen Banden ſtrebte!

Diego.

Ein Pfand iſt mir des Glückes lange Gunſt,
Daß alles ſich erfreulich löſen wird.

Iſabella.

Ich will nicht eher meine Sterne loben,
Bis ich das Ende dieſer Thaten ſah.
Daß mir der böſe Genius nicht ſchlummert,
Erinnert warnend mich der Tochter Flucht
— Schilt oder lobe meine That, Diego!
Doch dem Getreuen will ich nichts verbergen.
Nicht tragen konnt' ich's hier in müß'ger Ruh
Zu harren des Erfolgs, indeß die Söhne
Geſchäftig forſchen nach der Tochter Spur.
Gehandelt hab' auch ich — Wo Menſchenkunſt
Nicht zureicht, hat der Himmel oft gerathen.

Diego.

Entdecke mir, was mir zu wiſſen ziemt.

Iſabella.

Einſiedelnd auf des Aetna Höhen haust
Ein frommer Klausner, von Uralters her
Der Greis genannt des Berges, welcher, näher
Dem Himmel wohnend, als der andern Menſchen
Tief wandelndes Geſchlecht, den ird'ſchen Sinn

moi, sombre et menaçant, un ange l'a fait passer sans bruit par delà ma tête, et maintenant ma poitrine soulagée respire librement.

DIÉGO. Oui, réjouis-toi de ton propre ouvrage. Tu as accompli, par un sentiment tendre et une calme raison, ce que leur père n'avait pu par toute sa puissance souveraine.... A toi est la gloire, mais il faut bénir aussi ton heureuse étoile !

ISABELLA. Beaucoup d'efforts m'ont réussi ! La fortune aussi a beaucoup fait ! Ce n'était pas peu de chose de garder caché pendant tant d'années un tel mystère, de tromper un époux, le plus circonspect des hommes, et de refouler dans mon cœur la force du sang, qui, comme le dieu du feu si on l'emprisonne s'efforçait d'échapper à la contrainte.

DIÉGO. Cette longue faveur de la fortune est pour moi le gage d'un dénouement heureux de tout point.

ISABELLA. Je ne veux pas louer mon étoile avant d'avoir vu la fin de ce qui s'est fait. La fuite de ma fille m'avertit que, pour moi, le mauvais génie ne dort pas encore.... Blâme ou loue mon action, Diégo ! mais je ne veux rien cacher à ta fidélité. Je n'ai pu supporter d'attendre ici l'événement, dans un oisif repos, pendant que mes fils cherchent activement la trace de leur sœur.... J'ai voulu agir aussi.... Où l'art humain ne suffit pas, souvent le ciel a aidé.

DIÉGO. Découvre-moi ce qu'il m'appartient de savoir.

ISABELLA. Dans un ermitage, sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire, appelé, dès les plus anciens temps, le vieillard de la montagne. Demeurant plus près du ciel que la race des autres hommes, qui errent dans les basses régions, il a

In leichter, reiner Aetherluft geläutert
Und von dem Berg der aufgewälzten Jahre
Hinabſieht in das aufgelöste Spiel
Des unverſtändlich krummgewundnen Lebens.
Nicht fremd iſt ihm das Schickſal meines Hauſes,
Oft hat der heil'ge Mann für uns den Himmel
Gefragt und manchen Fluch hinweggebetet.
Zu ihm hinauf geſandt hab' ich alsbald
Des raſchen Boten jugendliche Kraft,
Daß er mir Kunde von der Tochter gebe,
Und ſtündlich harr' ich deſſen Wiederkehr.

Diego.

Trügt mich mein Auge nicht, Gebieterin,
So iſt's derſelbe, der dort eilend naht,
Und Lob fürwahr verdient der Emſige!

Bote. Die Vorigen.

Iſabella.

Sag' an und weder Schlimmes hehle mir
Noch Gutes, ſondern ſchöpfe rein die Wahrheit!
Was gab der Greis des Bergs dir zum Beſcheide?

Bote.

Ich ſoll mich ſchnell zurückbegeben, war
Die Antwort, die Verlorne ſei gefunden.

Iſabella.

Glückſel'ger Mund, erfreulich Himmelswort,
Stets haſt du das Erwünſchte mir verkündet!
Und welchem meiner Söhne war's verliehen,
Die Spur zu finden der Verlornen?

Bote.

Die Tiefverborgne fand dein ältſter Sohn.

Iſabella.

Don Manuel iſt es, dem ich ſie verdanke!
Ach, ſtets war dieſer mir ein Kind des Segens!
— Haſt du dem Greis auch die geweihte Kerze
Gebracht, die zum Geſchenk ich ihm geſendet,
Sie anzuzünden ſeinem Heiligen?
Denn, was von Gaben ſonſt der Menſchen Herzen
Erfreut, verſchmäht der fromme Gottesdiener.

épuré ses terrestres pensées dans un air léger, un éther serein, et du sommet de ses ans amoncelés, il voit, démêlé à ses yeux, le jeu inintelligible de la vie tortueuse. Le destin de ma maison ne lui est pas étranger : souvent le saint homme a pour nous interrogé le ciel et détourné par ses prières plus d'une malédiction. J'ai envoyé vers lui, sans retard, aux hauteurs qu'il habite, un jeune et rapide messager, pour qu'il me donne des nouvelles de ma fille, et à toute heure j'attends son retour.

DIÉGO. Si mes yeux ne me trompent pas, ma souveraine, c'est lui-même qui approche en toute hâte, et sa diligence mérite assurément des éloges.

LE MESSAGER, LES PRÉCÉDENTS.

ISABELLA. Parle, ne me cache ni mal ni bien ; mais manifeste la pure vérité. Quelle réponse t'a donnée le vieillard de la montagne ?

LE MESSAGER. « Retourne promptement, m'a-t-il dit ; celle qui était perdue est retrouvée. »

ISABELLA. Heureuse voix ! joyeuse parole du ciel, toujours tu m'as annoncé ce que je souhaitais ! Et auquel de mes fils a-t-il été donné de trouver la trace de celle qui était perdue ?

LE MESSAGER. Ton fils aîné l'a découverte dans sa retraite profonde.

ISABELLA. C'est à don Manuel que je la dois ! Ah ! toujours il fut pour moi un enfant de bénédiction.... As-tu aussi porté au vieillard le cierge bénit que je lui envoyais en présent, pour le brûler devant son saint ? Car les dons qui réjouissent le cœur des autres hommes, ce pieux serviteur de Dieu les dédaigne.

Bote.

Die Kerze nahm er ſchweigend von mir an,
Und zum Altar hintretend, wo die Lampe
Dem Heil'gen brannte, zündet er ſie flugs
Dort an, und ſchnell in Brand ſteckt' er die Hütte,
Worin er Gott verehrt ſeit neunzig Jahren.

Iſabella.

Was ſagſt du, welches Schreckniß nennſt du mir?

Bote.

Und dreimal Wehe! Wehe! rufend, ſtieg er
Herab vom Berg; mir aber winkt' er ſchweigend,
Ihm nicht zu folgen, noch zurückzuſchauen.
Und ſo, gejagt von Grauſen, eilt' ich her!

Iſabella.

In neuer Zweifel wogende Bewegung
Und ängſtlich ſchwankende Verworrenheit
Stürzt mich das Widerſprechende zurück.
Gefunden ſei mir die verlorne Tochter
Von meinem ältſten Sohn Don Manuel?
Die gute Rede kann mir nicht gedeihen,
Begleitet von der unglückſel'gen That.

Bote.

Blick hinter dich, Gebieterin, Du ſiehſt
Des Klausners Wort erfüllt vor deinen Augen;
Denn alles müßt' mich trügen, oder dies
Iſt die verlorne Tochter, die du ſuchſt,
Von deiner Söhne Ritterſchaar begleitet.

(Beatrice wird von dem zweiten Halbchor auf einem Tragſeſſel gebracht und auf der vordern Bühne niedergeſetzt. Sie iſt noch ohne Leben und Bewegung.

Iſabella. Diego, Bote. Beatrice. Chor. (Bohemund, Roger, Hippolyt und die neun andern Ritter Don Ceſars.)

Chor. (Bohemund.)

Des Herrn Geheiß erfüllend ſetzen wir
Die Jungfrau hier zu deinen Füßen nieder,
Gebieterin! — Alſo befahl er uns
Zu thun und dir zu melden dieſes Wort:
Es ſei dein Sohn Don Ceſar, der ſie ſende!

LE MESSAGER. Il a pris, en silence, le cierge, de mes mains, et, allant à l'autel où brûlait la lampe en l'honneur du saint, il l'y a rapidement allumé et a mis soudain le feu à la cabane où il honore Dieu depuis quatre-vingt-dix ans.

ISABELLA. Que dis-tu là ? Quelle horreur m'apprends-tu ?

LE MESSAGER. Et, criant trois fois : malheur! malheur ! malheur! il est descendu de la montagne, me faisant signe, sans parole, de ne pas le suivre, de ne pas regarder en arrière, et alors, chassé par l'épouvante, je suis accouru ici.

ISABELLA. Ce message contradictoire me jette dans la flottante émotion du doute et dans une angoisse incertaine et confuse. Ma fille perdue a été trouvée, dit-il, par mon fils aîné, don Manuel ? Cette bonne parole ne peut me faire de bien, accompagnée qu'elle est de cette action funeste.

LE MESSAGER. Regarde derrière toi, ma souveraine ! Tu vois la réponse du solitaire accomplie sous tes yeux ; car tout me trompe, ou c'est la fille perdue que tu cherches et que te ramènent les chevaliers compagnons de tes fils. (Béatrice est apportée sur un brancard par le second demi-chœur et déposée sur le devant de la scène. Elle est encore inanimée et immobile.)

ISABELLA, DIÉGO, LE MESSAGER, BÉATRICE, LE CHŒUR (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE, et les neuf autres chevaliers de DON CÉSAR.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Accomplissant l'ordre de notre maître, nous déposons ici la jeune fille à tes pieds, princesse !... C'est ce qu'il nous a commandé de faire, et en même temps de te dire que c'est ton fils don César qui l'envoie.

Iſabella.

(iſt mit ausgebreiteten Armen auf ſie zugeeilt und tritt mit Schrecken zurück).

O Himmel! Sie iſt bleich und ohne Leben!

Chor. (Bohemund.)

Sie lebt! Sie wird erwachen! Gönn' ihr Zeit!
Von dem Erſtaunlichen ſich zu erholen,
Das ihre Geiſter noch gebunden hält.

Iſabella.

Mein Kind, Kind meiner Schmerzen, meiner Sorgen
So ſehen wir uns wieder! So mußt du
Den Einzug halten in des Vaters Haus!
O, laß an meinem Leben mich das deinige
Anzünden! An die mütterliche Bruſt
Will ich dich preſſen, bis, vom Todesfroſt
Gelöſt, die warmen Adern wieder ſchlagen!

(Zum Chor.)

O, ſprich! Welch Schreckliches iſt hier geſchehn?
Wo fandſt du ſie? Wie kam das theure Kind
In dieſen kläglich jammervollen Zuſtand?

Chor. (Bohemund.)

Erfahr' es nicht von mir, mein Mund iſt ſtumm.
Dein Sohn Don Ceſar wird dir alles deutlich
Verkündigen, denn er iſt's, der ſie ſendet.

Iſabella.

Mein Sohn Don Manuel, ſo willſt du ſagen?

Chor. (Bohemund.)

Dein Sohn Don Ceſar ſendet ſie dir zu.

Iſabella (zu dem Boten.)

War's nicht Don Manuel, den der Seher nannte?

Bote.

So iſt es, Herrin, das war ſeine Rede.

Iſabella.

Welcher es ſei, er hat mein Herz erfreut;
Die Tochter dank' ich ihm, er ſei geſegnet!
O, muß ein neid'ſcher Dämon mir die Wonne
Des heißerflehten Augenblicks verbittern!
Ankämpfen muß ich gegen mein Entzücken!
Die Tochter ſeh' ich in des Vaters Haus,

ISABELLA(s'est élancée vers elle les bras ouverts, et recule avec effroi). O ciel ! elle est pâle et sans vie!

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Elle vit ! elle s'éveillera ! Donne-lui le temps de se remettre du spectacle saisissant qui tient encore ses sens enchaînés.

ISABELLA. Mon enfant ! enfant de mes douleurs, de mes soucis ! C'est ainsi que nous nous revoyons ! C'est ainsi qu'il te faut faire ton entrée dans la maison de ton père. Oh ! laisse-moi rallumer ta vie à la mienne ! Je veux te presser sur le sein maternel, jusqu'à ce que, délivrée de ce froid de la mort, tes artères se raniment et recommencent à battre. (Au chœur.) Oh ! parle, que s'est-il passé de terrible ? Où l'as-tu trouvée ? Comment cette chère enfant est-elle tombée dans cet état triste et lamentable ?

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Ne l'apprends pas de moi, ma bouche est muette. Ton fils don César te révélera tout clairement, car c'est lui qui l'envoie.

ISABELLA. Mon fils don Manuel, veux-tu dire ?

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) C'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLA (au Messager). N'est-ce pas don Manuel que le voyant t'a nommé ?

LE MESSAGER. Oui, ma maîtresse, c'est le nom qu'il a prononcé.

ISABELLA. Qui que ce soit, il a réjoui mon cœur, je lui dois ma fille, qu'il soit béni! Oh ! faut-il qu'un démon jaloux m'empoisonne ce moment de bonheur si ardemment désiré ! Il faut que je réprime mon transport. Je vois ma fille dans la maison de son

Sie aber ſieht nicht mich, vernimmt mich nicht,
Sie kann der Mutter Freude nicht erwiedern.
O, öffnet euch, ihr lieben Augenlichter!
Erwärmet euch, ihr Hände! Hebe dich,
Lebloſer Buſen, und ſchlage der Luft!
Diego! Das iſt meine Tochter — Das
Die Langverborgne, die Gerettete,
Vor aller Welt kann ich ſie jetzt erkennen!

Chor. (Bohemund.)

Ein ſeltſam neues Schreckniß glaub' ich ahnend
Vor mir zu ſehn und ſtehe wundernd, wie
Das Irrſal ſich entwirren ſoll und löſen.

Iſabella

(zum Chor, der Beſtürzung und Verlegenheit ausdrückt).

O, ihr ſeid undurchdringlich harte Herzen!
Vom ehrnen Harniſch eurer Bruſt, gleichwie
Von einem ſchroffen Meeresfelſen, ſchlägt
Die Freude meines Herzens mir zurück!
Umſonſt in dieſem ganzen Kreis umher
Späh' ich nach einem Auge, das empfindet.
Wo weilen meine Söhne, daß ich Antheil
In einem Auge leſe; denn mir iſt,
Als ob der Wüſte unmitleid'ge Schaaren,
Des Meeres Ungeheuer mich umſtänden!

Diego.

Sie ſchlägt die Augen auf! Sie regt ſich, lebt!

Iſabella.

Sie lebt! Ihr erſter Blick ſei auf die Mutter!

Diego.

Das Auge ſchließt ſich ſchaudernd wieder zu.

Iſabella (zum Chor).

Weichet zurück! Sie ſchreckt der fremde Anblick.

Chor (tritt zurück). (Bohemund.)

Gern meid' ich's, ihrem Blicke zu begegnen.

Diego.

Mit großen Augen mißt ſie ſtaunend dich.

Beatrice.

Wo bin ich? Dieſe Züge ſollt' ich kennen.

père ; mais elle ne me voit pas, ne m'entend pas ; elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Oh ! ouvrez-vous, chers yeux ! Réchauffez-vous, mains de mon enfant ! Soulève-toi, sein inanimé, et palpite de joie ! Diégo, c'est ma fille... ma fille longtemps cachée, sauvée enfin ; je puis maintenant la reconnaître devant le monde entier.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Je pressens, je crois voir devant moi un nouveau sujet d'étrange horreur, et je me demande stupéfait comment cette erreur va se dénouer et s'expliquer.

ISABELLA (au chœur, qui exprime la consternation et l'embarras). Oh ! vous êtes des cœurs durs et impénétrables ! Pareille aux rocs escarpés de la mer, votre poitrine, avec sa cuirasse d'airain, repousse et me renvoie la joie de mon cœur. En vain, dans tout ce cercle, autour de moi, j'épie et cherche un regard sensible. Où restent mes fils, que je lise la sympathie dans les yeux de quelqu'un ? Car je me sens ici comme entourée des bêtes impitoyables du désert ou des monstres de l'Océan !

DIÉGO. Elle ouvre les yeux ! Elle se meut elle vit !

ISABELLA. Elle vit ! Que son premier regard rencontre sa mère !

DIÉGO. Elle referme les yeux avec effroi.

ISABELLA (au chœur). Reculez ! votre aspect, qui lui est étranger l'épouvante.

LE CHŒUR (recule). (BOHÉMOND.) J'éviterai volontiers de rencontrer son regard.

DIÉGO. Elle te mesure d'un regard étonné.

BÉATRICE. Où suis-je ? Je devrais connaître ces traits.

Iſabella.
Langſam kehrt die Beſinnung zurück.
Diego.
Was macht ſie? Auf die Kniee ſenkt ſie ſich.
Beatrice.
O, ſchönes Engelsantlitz meiner Mutter!
Iſabella.
Kind meines Herzens! Komm in meine Arme!
Beatrice.
Zu deinen Füßen ſieh die Schuldige.
Iſabella.
Ich habe dich wieder! Alles ſei vergeſſen.
Diego.
Betracht' auch mich! Erkennſt du meine Züge?
Beatrice.
Des redlichen Diego greiſes Haupt!
Iſabella.
Der treue Wächter deiner Kinderjahre.
Beatrice.
So bin ich wieder im Schooß der Meinen?
Iſabella.
Und nichts ſoll uns mehr ſcheiden, als der Tod.
Beatrice.
Du willſt mich nicht mehr in die Fremde ſtoßen?
Iſabella.
Nichts trennt uns mehr, das Schickſal iſt befriedigt.
Beatrice (ſinkt an ihre Bruſt).
Und find' ich wirklich mich an deinem Herzen?
Und Alles war ein Traum, was ich erlebte?
Ein ſchwerer, fürchterlicher Traum — O Mutter!
Ich ſah ihn todt zu meinen Füßen fallen!
— Wie komm' ich aber hieher? Ich beſinne
Mich nicht — Ach, wohl mir, wohl, daß ich gerettet
In deinen Armen bin! Sie wollten mich
Zur Fürſtin Mutter von Meſſina bringen.
Eher ins Grab!
Iſabella.
Komm zu dir, meine Tochter!
Meſſina's Fürſtin —

ISABELLA. Le sentiment lui revient peu à peu.

DIÉGO. Que fait-elle? Elle se jette à genoux.

BÉATRICE. O belle et angélique figure de ma mère!

ISABELLA. Enfant de mon cœur! viens dans mes bras!

BÉATRICE. Vois à tes pieds la coupable.

ISABELLA. Tu m'es rendue! que tout soit oublié!

DIÉGO. Regarde-moi aussi! Reconnais-tu mes traits?

BÉATRICE. La tête blanche du loyal Diégo!

ISABELLA. Le fidèle gardien de ton enfance.

BÉATRICE. Ainsi je me retrouve au sein des miens?

ISABELLA. Et rien ne peut plus nous séparer que la mort.

BÉATRICE. Tu ne veux plus me bannir dans une demeure étrangère?

ISABELLA. Rien ne nous séparera désormais, le destin est apaisé.

BÉATRICE (*se jette sur son sein*). Et suis-je en effet sur ton cœur? Et tout ce que j'ai éprouvé n'était qu'un songe, un songe accablant et terrible... O ma mère! je l'ai vu tomber mort à mes pieds!... Mais comment suis-je venue ici? Je ne me souviens pas... Ah! que je suis heureuse d'être ainsi sauvée, et dans tes bras! Ils voulaient me conduire à la princesse de Messine. Plutôt dans la tombe!

ISABELLA. Reviens à toi, ma fille! La princesse de Messine...

Beatrice.

Nenne ſie nicht mehr!
Mir gießt ſich bei dem unglückſel'gen Namen
Ein Froſt des Todes durch die Glieder.

Iſabella.

Höre mich.

Beatrice.

Sie hat zwei Söhne, die ſich tödtlich haſſen;
Don Manuel, Don Ceſar nennt man ſie.

Iſabella.

Ich bin's ja ſelbſt! Erkenne deine Mutter!

Beatrice.

Was ſagſt du? Welches Wort haſt du geredet?

Iſabella.

Ich, deine Mutter, bin Meſſinas Fürſtin.

Beatrice.

Du biſt Don Manuels Mutter und Don Ceſars?

Iſabella.

Und deine Mutter! Deine Brüder nennſt du!

Beatrice.

Weh, weh mir! O, entſetzensvolles Licht!

Iſabella.

Was iſt dir? Was erſchüttert dich ſo ſeltſam?

Beatrice (wild um ſich herſchauend, erblickt den Chor).

Das ſind ſie, ja! Jetzt, jetzt erkenn' ich ſie.
Mich hat kein Traum getäuſcht — Die ſind's! Die waren
Zugegen — es iſt fürchterliche Wahrheit!
Unglückliche, wo habt ihr ihn verborgen?

(Sie geht mit heftigem Schritt auf den Chor zu, der ſich von ihr abwendet. Ein Trauermarſch läßt ſich in der Ferne hören.)

Chor.

Wehe! Wehe!

Iſabella.

Wen verborgen? Was iſt wahr?
Ihr ſchweigt beſtürzt — Ihr ſcheint ſie zu verſtehn.
Ich leſ' in euren Augen, eurer Stimme
Gebrochnen Tönen etwas Unglückſel'ges,
Das mir zurückgehalten wird — Was iſt's?
Ich will es wiſſen. Warum heftet ihr

BÉATRICE. Ne me la nomme plus ! A ce nom funeste, un frisson de mort se répand dans tous mes membres.

ISABELLA. Écoute-moi.

BÉATRICE. Elle a deux fils qui se haïssent mortellement ; on les nomme don Manuel et don César.

ISABELLA. Mais c'est moi-même ! Reconnais ta mère.

BÉATRICE. Que dis-tu ? Quelle parole as-tu prononcée ?

ISABELLA. C'est moi, ta mère, qui suis la princesse de Messine.

BÉATRICE. Tu es la mère de don Manuel et de don César ?

ISABELLA. Et ta mère à toi ! Tu nommes tes frères !

BÉATRICE. Malheur, malheur à moi ! O lumière affreuse !

ISABELLA. Qu'as-tu donc ? Qu'est-ce qui te trouble si étrangement ?

BÉATRICE (regardant autour d'elle d'un œil égaré, aperçoit le chœur). Ce sont eux, oui ! Maintenant, maintenant, je les reconnais... Ce n'est pas un songe qui m'a trompée... Ce sont eux ! Ils étaient là... C'est une horrible vérité ! Malheureux, où l'avez-vous caché ? (Elle s'avance impétueusement vers le chœur, qui se détourne d'elle. Une marche funèbre se fait entendre dans le lointain.)

LE CHŒUR. Malheur ! malheur !

ISABELLA. Caché, qui ? Qu'est-ce qui est vrai ? Vous vous taisez, consternés... Vous paraissez la comprendre. Je lis dans vos yeux, dans les sons brisés de votre voix, quelque chose de funeste que l'on me cache... Qu'est-ce ? Je veux le savoir. Pourquoi tournez-

So ſchreckenvolle Blicke nach der Thüre?
Und was für Töne hör' ich da erſchallen?

Chor. (Bohemund.)

Es naht ſich! Es wird ſich mit Schrecken erklären.
Sei ſtark, Gebieterin, ſtähle dein Herz!
Mit Faſſung ertrage, was dich erwartet,
Mit männlicher Seele den tödtlichen Schmerz!

Iſabella.

Was naht ſich? Was erwartet mich? — Ich höre
Der Todtenklage fürchterlichen Ton
Das Haus durchdringen — Wo ſind meine Söhne?

(Der erſte Halbchor bringt den Leichnam Don Manuels auf einer Bahre getragen, die er auf der leer gelaſſenen Seite der Scene niederſetzt. Ein ſchwarzes Tuch iſt darüber gebreitet.)

Iſabella. Beatrice. Diego. Beide Chöre.

Erſter Chor. (Cajetan.

Durch die Straßen der Städte,
Vom Jammer gefolget,
Schreitet das Unglück —
Lauernd umſchleicht es
Die Häuſer der Menſchen,
Heute an dieſer
Pforte pocht es,
Morgen an jener,
Aber noch keinen hat es verſchont.
Die unerwünſchte,
Schmerzliche Botſchaft,
Früher oder ſpäter,
Beſtellt es an jeder
Schwelle, wo ein Lebendiger wohnt.

(Berengar.)

Wenn die Blätter fallen
In des Jahres Kreiſe,
Wenn zum Grabe wallen
Entnervte Greiſe,
Da gehorcht die Natur

vous vers la porte des regards si pleins d'effroi? Et qu'est-ce que ces sons qui frappent mon oreille?

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Cela approche! Le mystère va s'éclaircir affreusement. Sois forte, ma souveraine, trempe ton cœur! Supporte avec courage ce qui t'attend, avec une âme virile cette mortelle douleur!

ISABELLA. Qu'est-ce qui approche? Qu'est-ce qui m'attend?... J'entends le son terrible de la plainte funèbre retentir dans le palais... Où sont mes fils? (Le premier demi-chœur apporte le corps de don Manuel sur un brancard, qu'il dépose sur le côté de la scène qui est resté vide. Un drap noir est étendu par-dessus.)

ISABELLA, BÉATRICE, DIÉGO, LES DEUX CHŒURS.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) A travers les rues des cités, le malheur se promène, suivi de la plainte... Il rôde, épiant du regard, autour des maisons des hommes. Aujourd'hui, il frappe à cette porte; demain, à celle-là; mais il n'a encore épargné personne. Tôt ou tard il s'acquitte de son triste et redouté message, à chaque seuil où habite un vivant.

(BÉRENGER.) Quand les feuilles tombent dans le cours de l'année, quand des vieillards épuisés descendent au tombeau, la na-

Ruhig nur
Ihrem alten Geſetze,
Ihrem ewigen Brauch,
Da iſt nichts, was den Menſchen entſetze!
Aber das Ungeheure auch
Lerne erwarten im irdiſchen Leben!
Mit gewaltſamer Hand
Löſet der Mord auch das heiligſte Band.
In ſein ſtygiſches Boot
Raffet der Tod
Auch der Jugend blühendes Leben!

(Cajetan.)

Wenn die Wolken gethürmt den Himmel ſchwärzen,
Wenn dumpftoſend der Donner hallt,
Da, da fühlen ſich alle Herzen
In des furchtbaren Schickſals Gewalt.
Aber auch aus entwölkter Höhe
Kann der zündende Donner ſchlagen,
Darum in deinen fröhlichen Tagen
Fürchte des Unglücks tückiſche Nähe!
Nicht an die Güter hänge dein Herz,
Die das Leben vergänglich zieren!
Wer beſitzt, der lerne verlieren,
Wer im Glück iſt, der lerne den Schmerz!

Iſabella.

Was ſoll ich hören? Was verhüllt dies Tuch?

(Sie macht einen Schritt gegen die Bahre, bleibt aber unſchlüſſig zaudernd ſtehen).

Es zieht mich grauſend hin und zieht mich ſchaudernd
Mit dunkler, kalter Schreckenshand zurück.

(Zu Beatrice, welche ſich zwiſchen ſie und die Bahre geworfen.)

Laß mich! Was es auch ſei, ich will's enthüllen!

(Sie hebt das Tuch auf und entdeckt Don Manuels Leichnam.)

O himmliſche Mächte, es iſt mein Sohn!

(Sie bleibt mit ſtarrem Entſetzen ſtehen — Beatrice ſinkt mit einem Schrei des Schmerzens neben der Bahre nieder.)

Chor. (Cajetan. Berengar. Manfred.)

Unglückliche Mutter! es iſt dein Sohn!

ture ne fait qu'obéir paisiblement à son antique loi, à son éternel usage : il n'y a rien là qui épouvante l'homme!

Mais apprends aussi à attendre, dans cette vie terrestre, des prodiges de malheur. Le meurtre, de sa main violente, brise jusqu'aux nœuds les plus saints. La mort entraîne aussi dans sa barque du Styx la vie florissante de la jeunesse.

(GAÉTAN.) Quand les nuages amoncelés noircissent le ciel, quand le tonnerre retentit avec un sourd fracas, alors, alors tous les cœurs se sentent au pouvoir du destin terrible. Mais la foudre qui embrase peut tomber aussi d'un ciel sans nuages. Ainsi, dans tes jours de joie, crains la perfide approche du malheur ; n'attache pas ton cœur aux biens qui ornent passagèrement la vie. Qui possède, apprenne à perdre ; qui est dans le bonheur, apprenne la souffrance!

ISABELLA. Que dois-je entendre ? Que cache ce drap ? (Elle fait un pas vers le brancard, mais s'arrête, incertaine, hésitante.) Je me sens attirée par un horrible attrait, et repoussée affreusement par la main froide et sinistre de la terreur. (A Béatrice, qui s'est jetée entre elle et le brancard.) Laisse-moi ! Quoi que ce soit, je veux lever ce voile ! (Elle lève le drap et découvre le cadavre de don Manuel.) O puissances du ciel ! C'est mon fils. (Elle demeure immobile, glacée d'effroi. Béatrice tombe près du brancard, en poussant un cri de douleur.)

LE CHŒUR. (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED.) Malheureuse mère !

Du haſt es geſprochen, das Wort des Jammers,
Nicht meinen Lippen iſt es entflohn.

Iſabella.

Mein Sohn! Mein Manuel! — O, ewige
Erbarmung — So muß ich dich wieder finden!
Mit deinem Leben mußteſt du die Schweſter
Erkaufen aus des Räubers Hand — Wo war
Dein Bruder, daß ſein Arm dich nicht beſchützte?
— O, Fluch der Hand, die dieſe Wunde grub!
Fluch ihr, die den Verderblichen geboren,
Der mir den Sohn erſchlug! Fluch ſeinem ganzen
Geſchlecht!

Chor.

Wehe! Wehe! Wehe! Wehe!

Iſabella.

So haltet ihr mir Wort, ihr Himmelsmächte?
Das, das iſt eure Wahrheit? Wehe dem,
Der euch vertraut mit redlichem Gemüth!
Worauf hab' ich gehofft, wovor gezittert,
Wenn dies der Ausgang iſt! — O, die ihr hier
Mich ſchreckenvoll umſteht, an meinem Schmerz
Die Blicke weidend, lernt die Lügen kennen,
Womit die Träume uns, die Seher täuſchen!
Glaube noch Einer an der Götter Mund!
— Als ich mich Mutter fühlte dieſer Tochter,
Da träumte ihrem Vater eines Tags,
Er ſäh' aus ſeinem hochzeitlichen Bette
Zwei Lorbeerbäume wachſen — Zwiſchen ihnen
Wuchs eine Lilie empor; ſie ward
Zur Flamme, die der Bäume dicht Gezweig ergriff
Und, um ſich wüthend, ſchnell das ganze Haus
In ungeheurer Feuerfluth verſchlang.
Erſchreckt von dieſem ſeltſamen Geſichte,
Befrug der Vater einen Vogelſchauer
Und ſchwarzen Magier um die Bedeutung.
Der Magier erklärte: wenn mein Schooß
Von einer Tochter ſich entbinden würde,
So würde ſie die beiden Söhne ihm
Ermorden und vertilgen ſeinen Stamm!

C'est ton fils ! Tu l'as prononcée, la parole lamentable. Ce n'est point à mes lèvres qu'elle a échappé.

ISABELLA. Mon fils ! mon Manuel !... O éternelle miséricorde !... Est-ce ainsi qu'il me faut te retrouver ? Était-ce donc avec ta vie que tu devais racheter ta sœur des mains du brigand ?... Où était ton frère, que son bras n'a pu te protéger ?... Oh ! maudite la main qui a creusé cette blessure ! Maudite celle qui a enfanté ce mortel funeste qui m'a tué mon fils ! Maudite toute sa race !

LE CHŒUR. Malheur ! malheur ! malheur ! malheur !

ISABELLA. C'est ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel ? Est-ce là, là votre vérité ? Malheur à celui qui se fie à vous dans la droiture de son cœur ! Qu'ai-je donc espéré, qu'ai-je redouté, si telle est l'issue ?... O vous qui m'entourez, pleins d'effroi, repaissant vos yeux de ma douleur, apprenez à connaître les mensonges par lesquels les rêves et les devins nous abusent ! Après cela, qu'on croie encore aux oracles des dieux !... Quand je me sentis mère de cette fille, son père rêva un jour qu'il voyait s'élever deux lauriers de sa couche nuptiale... Entre eux croissait un lis ! il devint une flamme qui saisit l'épais branchage des arbres, et, étendant sa fureur autour d'elle, dévora promptement toute la maison dans un horrible embrasement. Effrayé de cette vision étrange, le père en demanda le sens à un augure, à un noir magicien. Le magicien déclara que, si mon sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils et exterminerait sa race.

Chor. (Cajetan und Bohemund.)
Gebieterin, was ſagſt du? Wehe! Wehe!

Iſabella.
Darum befahl der Vater, ſie zu tödten;
Doch ich entrückte ſie dem Jammerſchickſal.
— Die arme Unglückſelige! Verſtoßen
Ward ſie als Kind aus ihrer Mutter Schooß,
Daß ſie, erwachſen, nicht die Brüder morde!
Und jetzt durch Räubershände fällt der Bruder,
Nicht die Unſchuldige hat ihn getödtet!

Chor.
Wehe! Wehe! Wehe! Wehe!

Iſabella.
Keinen Glauben
Verdiente mir des Götzendieners Spruch;
Ein beſſres Hoffen ſtärkte meine Seele.
Denn mir verkündigte ein andrer Mund,
Den ich für wahrhaft hielt, von dieſer Tochter:
„In heißer Liebe würde ſie dereinſt
„Der Söhne Herzen mir vereinigen.“
— So widerſprachen die Orakel ſich,
Den Fluch zugleich und Segen auf das Haupt
Der Tochter legend — Nicht den Fluch hat ſie
Verſchuldet, die Unglückliche! Nicht Zeit
Ward ihr gegönnt, den Segen zu vollziehen.
Ein Mund hat, wie der andere, gelogen!
Die Kunſt der Seher iſt ein eitles Nichts,
Betrüger ſind ſie oder ſind betrogen.
Nichts Wahres läßt ſich von der Zukunft wiſſen,
Du ſchöpfeſt drunten an der Hölle Flüſſen,
Du ſchöpfeſt droben an dem Quell des Lichts.

Erſter Chor. (Cajetan.)
Wehe! Wehe! Was ſagſt du? Halt' ein, halt' ein!
Bezähme der Zunge verwegenes Toben!
Die Orakel ſehen und treffen ein,
Der Ausgang wird die Wahrhaftigen loben

Iſabella.
Nicht zähmen will ich meine Zunge, laut,
Wie mir das Herz gebietet, will ich reden.

LE CHŒUR. (GAÉTAN et BOHÉMOND.) Que dis-tu, souveraine? Malheur! malheur!

ISABELLA. Aussi son père ordonna-t-il de la faire périr; mais je la dérobai à son lamentable destin... La pauvre malheureuse! Elle fut bannie, enfant, du sein maternel, afin de ne pas tuer, devenue grande, ses deux frères. Et maintenant son frère tombe sous les coups des brigands! ce n'est pas elle, pauvre innocente, qui l'a frappé!

LE CHŒUR. Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLA. La parole d'un idolâtre ne méritait à mes yeux nulle croyance; un meilleur espoir rassura mon âme. Une autre bouche, que je tenais pour véridique, m'avait prédit au sujet de ma fille, qu'un jour elle réunirait dans un ardent amour les cœurs de mes fils... Ainsi les oracles se contredisaient, plaçant à la fois sur la tête de ma fille la bénédiction et la malédiction... Ce n'est pas elle qui a causé la malédiction, l'infortunée! Et le temps ne lui a pas été donné d'accomplir la bénédiction. Une bouche, comme l'autre, a menti. L'art des devins est un vain néant; ils sont ou trompeurs ou trompés. On ne peut savoir rien de vrai de l'avenir, soit qu'on puise en bas aux fleuves des enfers, soit qu'on puise en haut à la source de la lumière.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Malheur! malheur! Que dis-tu? Arrête, arrête! Refrène les téméraires emportements de ta langue. Les oracles voient, ils s'accomplissent; l'événement louera leur véridique prévoyance.

ISABELLA. Non, je ne veux pas refréner ma langue; je veux parler comme mon cœur me l'ordonne. Pourquoi visitons-nous

Warum beſuchen wir die heil'gen Häuſer
Und heben zu dem Himmel fromme Hände?
Gutmüth'ge Thoren, was gewinnen wir
Mit unſerm Glauben! So unmöglich iſt's,
Die Götter, die hochwohnenden, zu treffen,
Als in den Mond mit einem Pfeil zu ſchießen.
Vermauert iſt dem Sterblichen die Zukunft,
Und kein Gebet durchbohrt den ehrnen Himmel.
Ob rechts die Vögel fliegen oder links,
Die Sterne ſo ſich oder anders fügen,
Nicht Sinn iſt in dem Buche der Natur,
Die Traumkunſt träumt, und alle Zeichen trügen.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Halt' ein, Unglückliche! Wehe! Wehe!
Du leugneſt der Sonne leuchtendes Lich
Mit blinden Augen! Die Götter leben.
Erkenne ſie, die dich furchtbar umgehen!

(Alle Ritter.)

Die Götter leben.
Erkenne ſie, die dich furchtbar umgehen!

Beatrice.

O Mutter! Mutter! Warum haſt du mich
Gerettet! Warum warfſt du mich nicht hin
Dem Fluch, der, eh' ich war, mich ſchon verfolgte?
Blödſicht'ge Mutter! Warum dünkteſt du
Dich weiſer, als die Allesſchauenden,
Die Nah' und Fernes an einander knüpfen,
Und in der Zukunft ſpäte Saaten ſehn?
Dir ſelbſt und mir, uns allen zum Verderben
Haſt du den Todesgöttern ihren Raub,
Den ſie gefordert, frevelnd vorenthalten!
Jetzt nehmen ſie ihn zweifach, dreifach ſelbſt.
Nicht dank' ich dir das traurige Geſchenk,
Dem Schmerz, dem Jammer haſt du mich erhalten!

Erſter Chor. (Cajetan)
(in heftiger Bewegung nach der Thüre ſehend).

Brechet auf, ihr Wunden!
Fließet, fließet!

les saints lieux, et levons-nous au ciel des mains pieuses? Fous débonnaires, que gagnons-nous à notre foi? Il est aussi impossible d'atteindre jusqu'aux dieux, sur les hauteurs qu'ils habitent, que de frapper la lune d'une flèche. L'avenir est fermé au mortel et nulle prière ne pénètre ce ciel d'airain. Que l'oiseau vole à droite ou à gauche, que les étoiles se disposent sous tel ou tel aspect, il n'y a nul sens dans le livre de la nature, l'art des songes est un songe et tous les signes trompent.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Arrête, infortunée! Malheur! malheur! Tu nies, les yeux aveugles, la lumière du soleil qui éclaire. Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

(TOUS LES CHEVALIERS.) Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

BÉATRICE. O ma mère, ma mère! Pourquoi m'as-tu sauvée? Pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à la malédiction qui, avant que je fusse née, déjà me poursuivait? Mère à la vue trop bornée! Pourquoi te croyais-tu plus sage que ceux qui, du regard, embrassent tout, qui rattachent ce qui est proche à ce qui est loin, et voient germer dans l'avenir les tardives semences? Tu as pour ta propre ruine, pour la mienne, pour notre ruine à tous, dérobé aux dieux de la mort, par un larcin coupable, leur proie, qu'ils réclamaient. Maintenant, ils la prennent eux-mêmes, double, triple. Je ne te sais pas gré de ce triste présent. Tu m'as conservée pour la douleur, pour les lamentations.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN) (regardant vers la porte, avec une vive émotion). Rouvrez-vous, blessures! coulez! coulez! Élancez-vous en noirs torrents, ruisseaux de sang!

In ſchwarzen Güſſen
Stürzet hervor, ihr Bäche des Bluts!

(Berengar.)

Eherner Füße
Rauſchen vernehm' ich,
Hölliſcher Schlangen
Ziſchendes Tönen,
Ich erkenne der Furien Schritt!

(Cajetan.)

Stürzet ein, ihr Wände!
Verſink', o Schwelle,
Unter der ſchrecklichen Füßen Tritt!
Schwarze Dämpfe, entſteiget, entſteiget
Qualmend dem Abgrund! Verſchlinget des Tages
Lieblichen Schein!
Schützende Götter des Hauſes, entweichet
Laſſet die rächenden Göttinnen ein!

Don Ceſar. Iſabella. Beatrice. Der Chor.

Beim Eintritt des Don Ceſar zertheilt ſich der Chor in fliehender Bewegung vor ihm; er bleibt allein in der Mitte der Scene ſtehen.

Beatrice.

Weh mir, er iſt's!

Iſabella (tritt ihm entgegen).

O mein Sohn Ceſar! Muß ich ſo
Dich wiederſehen — O, blick' her und ſieh'
Den Frevel einer gottverfluchten Hand!

(Führt ihn zu dem Leichnam.)

Don Ceſar

(tritt mit Entſetzen zurück, das Geſicht verhüllend).

Erſter Chor. (Cajetan, Berengar.)

Brechet auf, ihr Wunden!
Fließet, fließet!
In ſchwarzen Güſſen
Strömet hervor, ihr Bäche des Bluts!

Iſabella.

Du ſchauderſt und erſtarrſt! — Ja, das iſt alles,
Was dir noch übrig iſt von deinem Bruder!
Da liegen meine Hoffnungen — Sie ſtirbt

(BÉRENGER.) J'entends le bruit de pieds d'airain, les sons sifflants des vipères infernales; je reconnais le pas des Furies !

(GAÉTAN.) Murs, écroulez-vous ! Seuil, engloutis-toi sous la pression de ces pieds redoutables ! Noires vapeurs, montez, montez, fumantes, du fond de l'abîme ! Absorbez l'aimable lumière du jour ! Dieux protecteurs de la maison, fuyez ! Laissez entrer les déesses de la vengeance !

DON CÉSAR, ISABELLA, BÉATRICE, LE CHŒUR.

(A l'entrée de don César, le chœur se divise précipitamment devant lui, don César demeure seul au milieu de la scène.)

BÉATRICE. Malheur à moi ! c'est lui.

ISABELLA (va au-devant de lui). O mon fils César ! Faut-il que je te revoie ainsi !... Oh ! regarde et vois le crime d'une main maudite de Dieu ! (Elle le conduit près du cadavre.)

DON CÉSAR (recule avec horreur et se voile le visage).

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN, BÉRENGER.) Rouvrez-vous, blessures ! coulez ! coulez ! Jaillissez en noirs torrents, ruisseaux de sang !

ISABELLA. Tu frémis, tu es glacé d'horreur.... Oui, voilà tout ce qui reste de ton frère. Là gisent mes espérances.... Elle périt

Im Keim, die junge Blume eures Friedens,
Und keine ſchönen Früchte ſollt' ich ſchauen.

Don Ceſar.

Tröſte dich Mutter! Redlich wollten wir
Den Frieden, aber Blut beſchloß der Himmel.

Iſabella.

O, ich weiß, du liebteſt ihn, ich ſah entzückt
Die ſchönen Bande zwiſchen euch ſich flechten!
An deinem Herzen wollteſt du ihn tragen,
Ihm reich erſetzen die verlornen Jahre.
Der blut'ge Mord kam deiner ſchönen Liebe
Zuvor — Jetzt kannſt du nichts mehr, als ihn rächen.

Don Ceſar.

Komm, Mutter, komm! Hier iſt kein Ort für dich.
Entreiß' dich dieſem unglückſel'gen Anblick!
(Er will ſie fortziehen.)

Iſabella (fällt ihm um den Hals).

Du lebſt mir noch! Du, jetzt mein Einziger!

Beatrice.

Weh', Mutter! was beginnſt du?

Don Ceſar.

Weine dich aus
An dieſem treuen Buſen! Unverloren
Iſt dir der Sohn, denn ſeine Liebe lebt
Unſterblich fort in deines Ceſars Bruſt.

Erſter Chor. (Cajetan, Berengar, Manfred.)

Brechet auf ihr Wunden!
Redet, ihr ſtummen!
In ſchwarzen Fluthen
Stürzet hervor, ihr Bäche des Bluts!

Iſabella (beider Hände faſſend).

O, meine Kinder!

Don Ceſar.

Wie entzückt es mich,
In deinen Armen ſie zu ſehen, Mutter,
Ja, laß ſie deine Tochter ſein! die Schweſter —

Iſabella (unterbricht ihn).

Dir dank' ich die Gerettete, mein Sohn!
Du hielteſt Wort, du haſt ſie mir geſendet.

dans son germe, la jeune fleur de votre paix, et je n'en devais voir aucun beau fruit.

DON CÉSAR. Console-toi, ma mère! Nous voulions sincèrement la paix ; mais le ciel a voulu du sang.

ISABELLA. Oh! je le sais, tu l'aimais, je voyais avec ravissement les beaux liens se former entre vous. Tu voulais le porter dans ton cœur, le dédommager richement des années perdues. Le meurtrier sanglant a prévenu ton tendre amour... Maintenant tu ne peux plus rien, que le venger.

DON CÉSAR. Viens, ma mère! viens! Ce n'est pas ici ta place. Arrache-toi à ce funeste spectacle! (Il veut l'entraîner.)

ISABELLA (se jette à son cou). Tu vis encore pour moi! toi, désormais mon fils unique!

BÉATRICE. Malheur, ô ma mère! que fais-tu?

DON CÉSAR. Pleure toutes tes larmes sur ce cœur fidèle! Ton fils n'est pas perdu pour toi, car son amour continue de vivre, immortel, dans le sein de ton César.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED.) Ouvrez-vous, blessures! Parlez, plaies muettes! Élancez-vous en noires ondes, ruisseaux de sang!

ISABELLA (leur prenant la main à tous deux). O mes enfants!

DON CÉSAR. Combien je suis ravi de la voir dans tes bras, ma mère! Oui, qu'elle soit ta fille. La sœur...

ISABELLA (l'interrompant). Je te dois sa délivrance, mon fils. Tu as tenu parole, tu me l'as envoyée.

Don Ceſar (erſtaunt).

Wen, Mutter, ſagſt du, hab' ich dir geſendet?

Iſabella.

Sie mein' ich, die du vor dir ſiehſt, die Schweſter.

Don Ceſar.

Sie, meine Schweſter!

Iſabella.

Welche andre ſonſt?

Don Ceſar.

Meine Schweſter?

Iſabella.

Die du ſelber mir geſendet.

Don Ceſar.

Und ſeine Schweſter!

Chor.

Wehe! Wehe! Wehe!

Beatrice.

O, meine Mutter!

Iſabella.

Ich erſtaune — Redet!

Don Ceſar.

So ſei der Tag verflucht, der mich geboren!

Iſabella.

Was iſt dir? Gott!

Don Ceſar.

Verflucht der Schooß, der mich
Getragen! — Und verflucht ſei deine Heimlichkeit,
Die all dies Gräßliche verſchuldet! Falle
Der Donner nieder, der dein Herz zerſchmettert!
Nicht länger halt' ich ſchonend ihn zurück —
Ich ſelber, wiſſ' es, ich erſchlug den Bruder,
In ihren Armen überraſcht' ich ihn;
Sie iſt es, die ich liebe, die zur Braut
Ich mir gewählt — den Bruder aber fand ich
In ihren Armen — Alles weißt du nun!
— Iſt ſie wahrhaftig ſeine, meine Schweſter,
So bin ich ſchuldig einer Gräuelthat,
Die keine Reu und Büßung kann verſöhnen!

DON CÉSAR (*étonné*). Qui dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyé ?

ISABELLA. Je parle de celle que tu vois devant toi, de ta sœur.

DON CÉSAR. Elle, ma sœur !

ISABELLA. Et quelle autre ?

DON CÉSAR. Ma sœur ?

ISABELLA. Que tu m'as toi-même envoyée.

DON CÉSAR. Et sa sœur, à lui ?

LE CHŒUR. Malheur ! malheur ! malheur !

BÉATRICE. O ma mère !

ISABELLA. Je demeure interdite... Parlez !

DON CÉSAR. Alors, maudit soit le jour qui m'a vu naître !

ISABELLA. Qu'as-tu ? Dieu !

DON CÉSAR. Maudit le sein qui m'a porté !... et maudit ton mystérieux silence qui a causé toutes ces horreurs ! Qu'il tombe, ce tonnerre qui doit écraser ton cœur ! Ma main compatissante ne le retiendra pas plus longtemps... C'est moi-même, sache-le, qui ai frappé mon frère ; je l'ai surpris dans ses bras à elle. C'est elle que j'aime, que je me suis choisie pour épouse... mais j'ai trouvé mon frère dans ses bras... Maintenant tu sais tout !... Si elle est vraiment sa sœur, ma sœur, je suis coupable d'un crime horrible, que nul repentir, nulle pénitence ne peut expier.

Chor. (Bohemund.)

Es iſt geſprochen, du haſt vernommen,
Das Schlimmſte weißt du, nichts iſt mehr zurück!
Wie die Seher verkündet, ſo iſt es gekommen,
Denn noch Niemand entfloh dem verhängten Geſchick.
Und wer ſich vermißt, es klüglich zu wenden,
Der muß es ſelber erbauend vollenden.

Iſabella.

Was kümmert's mich noch, ob die Götter ſich
Als Lügner zeigen oder ſich als wahr
Beſtätigen? Mir haben ſie das Aergſte
Gethan — Trotz biet' ich ihnen, mich noch härter
Zu treffen, als ſie trafen — Wer für nichts mehr
Zu zittern hat, der fürchtet ſie nicht mehr.
Ermordet liegt mir der geliebte Sohn,
Und von dem lebenden ſcheid' ich mich ſelbſt.
Er iſt mein Sohn nicht — Einen Baſilisken
Hab' ich erzeugt, genährt an meiner Bruſt,
Der mir den beſſern Sohn zu Tode ſtach.
— Komm, meine Tochter! Hier iſt unſers Bleibens
Nicht mehr — den Rachegeiſtern überlaſſ' ich
Dies Haus — Ein Frevel führte mich herein,
Ein Frevel treibt mich aus — Mit Widerwillen
Hab' ich's betreten und mit Furcht bewohnt,
Und in Verzweiflung räum ich's — Alles dies
Erleid' ich ſchuldlos; doch bei Ehren bleiben
Die Orakel, und gerettet ſind die Götter.

(Sie geht ab. Diego folgt ihr.)

Beatrice. Don Ceſar. Der Chor.

Don Ceſar (Beatricen zurückhaltend).

Bleib, Schweſter! Scheide du nicht ſo von mir!
Mag mir die Mutter fluchen, mag dies Blut
Anklagend gegen mich zum Himmel rufen,
Mich alle Welt verdammen! Aber du
Fluche mir nicht! Von dir kann ich's nicht tragen!

Beatrice

(zeigt mit abgewandtem Geſicht auf den Leichnam).

Don Ceſar.

Nicht den Geliebten hab' ich dir getödtet!

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Le mot est prononcé, tu l'as entendu, tu sais le plus affreux secret, il ne reste plus rien à dire. Comme les devins l'ont annoncé, ainsi tout est venu; car personne encore n'a échappé au destin qui l'attendait. Et qui se fait fort de le diriger avec habileté, l'édifie fatalement et l'accomplit lui-même.

ISABELLA. Et que m'importe désormais que les dieux se montrent imposteurs ou que leur parole se vérifie ? Ils m'ont fait, à moi, ce qu'il y a de plus affreux... Je les défie de me frapper plus rudement... Qui n'a plus à trembler pour rien, ne les craint plus... Mon fils chéri est là, immolé, devant moi, et je me sépare moi-même de celui qui survit. Il n'est pas mon fils... J'ai enfanté, j'ai nourri sur mon sein un basilic qui a percé et mis à mort mon fils, le meilleur... Viens, ma fille ! Nous n'avons plus à demeurer ici... J'abandonne cette maison aux esprits de vengeance... Un crime m'y avait introduite, un crime m'en chasse... J'y suis entrée à contre-cœur, je l'ai habitée avec effroi, j'en sors dans le désespoir... Tout cela, je l'ai souffert, innocente ; mais les oracles s'en tirent à leur honneur, et les dieux sont saufs. (Elle sort, Diégo la suit.)

BÉATRICE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR (retenant Béatrice). Reste, ma sœur ! Ne te sépare pas ainsi de moi ! Que ma mère me maudisse ! que ce sang m'accuse et crie au ciel contre moi ! que le monde entier me condamne ! mais, toi, ne me maudis pas ! De toi je ne puis le supporter !

BÉATRICE (montre le cadavre, en détournant les yeux).

DON CÉSAR. Ce n'est pas ton amant que je t'ai tué ! C'est un

Den Bruder hab' ich dir und hab' ihn mir
Gemordet — Dir gehört der Abgeſchiedene jetzt
Nicht näher an, als ich, der Lebende,
Und ich bin mitleidswürdiger, als er,
Denn er ſchied rein hinweg, und ich bin ſchuldig.

Beatrice.
(bricht in heftige Thränen aus).

Don Ceſar.
Weine um den Bruder, ich will mit dir weinen,
Und — mehr noch — rächen will ich ihn! Doch nicht
Um den Geliebten weine! Dieſen Vorzug,
Den du dem Todten gibſt, ertrag' ich nicht.
Den einz'gen Troſt, den letzten, laß mich ſchöpfen
Aus unſers Jammers bodenloſer Tiefe,
Daß er dir näher nicht gehört, als ich —
Denn unſer furchtbar aufgelöstes Schickſal
Macht unſre Rechte gleich, wie unſer Unglück.
In einen Fall verſtrickt, drei liebende
Geſchwiſter, gehen wir vereinigt unter
Und theilen gleich der Thränen traurig Recht.
Doch wenn ich denken muß, daß deine Trauer
Mehr dem Geliebten als dem Bruder gilt,
Dann miſcht ſich Wuth und Neid in meinen Schmerz,
Und mich verläßt der Wehmuth letzter Troſt.
Nicht freudig, wie ich gerne will, kann ich
Das letzte Opfer ſeinen Manen bringen;
Doch ſanft nachſenden will ich ihm die Seele,
Weiß ich nur, daß du meinen Staub mit ſeinem
In einem Aſchenkruge ſammeln wirſt.
(Den Arm um ſie ſchlingend, mit einer leidenſchaftlich zärtlichen Heftigkeit.)
Dich liebt' ich, wie ich nichts zuvor geliebt,
Da du noch eine Fremde für mich warſt.
Weil ich dich liebte über alle Grenzen,
Trag' ich den ſchweren Fluch des Brudermords,
Liebe zu dir war meine ganze Schuld.
— Jetzt biſt du meine Schweſter, und dein Mitleid
Fordr' ich von dir als einen heil'gen Zoll.
(Er ſieht ſie mit forſchenden Blicken und ſchmerzlicher Erwartung an, dann wendet er ſich mit Heftigkeit von ihr.)

frère que je t'ai enlevé, ainsi qu'à moi... Le mort maintenant ne t'est pas plus proche que moi qui survis, et je suis plus digne de pitié que lui, car il est mort pur, et je suis coupable.

BÉATRICE (fond en larmes).

DON CÉSAR. Pleure sur ton frère, je veux pleurer avec toi, et... plus encore... je veux le venger ! mais ne pleure pas sur ton amant ! Je ne puis supporter cette préférence accordée au mort. Laisse-moi puiser cette unique, cette dernière consolation dans l'abîme sans fond de notre douleur, qu'il ne t'est pas plus proche que moi... Car l'affreux dénoûment de notre destin rend nos droits égaux, comme nos malheurs. Enlacés dans un même piège, joints par la naissance et par l'amour, nous succombons unis tous trois, et nous partageons ensemble le triste droit aux larmes. Mais quand il me faut croire que ton deuil est plus pour l'amant que pour le frère, alors la rage et l'envie se mêlent à mon affliction, et la dernière consolation de ma douleur m'abandonne. Je ne puis immoler avec joie, comme je le voudrais, la dernière victime à ses mânes ; mais je veux envoyer doucement mon âme le rejoindre, pourvu que je sache que tu réuniras ma cendre à la sienne dans une même urne cinéraire. (Il l'enlace d'un de ses bras avec l'ardeur d'une tendresse passionnée.) Je t'aimais, comme jusque-là je n'avais rien aimé, quand tu étais encore une étrangère pour moi. C'est parce que je t'aimais au delà de toutes les bornes, que je porte la lourde malédiction du fratricide. Mon amour pour toi a été mon seul crime... Maintenant, tu es ma sœur, et je réclame de toi ta compassion, comme un tribut sacré. (Il la regarde d'un œil scrutateur et avec une douloureuse attente, puis il se détourne vivement d'elle.) Non, non, je ne puis voir ces

Nein, nein, nicht ſehen kann ich dieſe Thränen —
In dieſes Todten Gegenwart verläßt
Der Muth mich, und die Bruſt zerreißt der Zweifel —
— Laß mich im Irrthum! Weine im Verborgnen!
Sieh' nie mich wieder — niemals mehr — Nicht dich,
Nicht deine Mutter will ich wieder ſehen.
Sie hat mich nie geliebt! Verrathen endlich
Hat ſich ihr Herz, der Schmerz hat es geöffnet.
Sie nannt' ihn ihren beſſern Sohn! — So hat ſie
Verſtellung ausgeübt ihr ganzes Leben!
— Und du biſt falſch, wie ſie! Zwinge dich nicht!
Zeig' deinen Abſcheu! Mein verhaßtes Antlitz
Sollſt du nicht wieder ſehn! Geh' hin auf ewig!

(Er geht ab. Sie ſteht unſchlüſſig, im Kampf widerſprechender Gefühle, dann reißt ſie ſich los und geht).

Chor. (Cajetan.)

. . . . . .

Wohl dem! Selig muß ich ihn preiſen,
Der in der Stille der ländlichen Flur,
Fern von des Lebens verworrenen Kreiſen,
Kindlich liegt an der Bruſt der Natur.
Denn das Herz wird mir ſchwer in der Fürſten Paläſten,
Wenn ich herab vom Gipfel des Glücks
Stürzen ſehe die Höchſten, die Beſten
In der Schnelle des Augenblicks!
Und auch er hat ſich wohl gebettet,
Der aus der ſtürmiſchen Lebenswelle,
Zeitig gewarnt, ſich heraus gerettet
In des Kloſters friedliche Zelle,
Der die ſtachelnde Sucht der Ehren
Von ſich warf und die eitle Luſt
Und die Wünſche, die ewig begehren,
Eingeſchläfert in ruhiger Bruſt.
Ihn ergreift in dem Lebensgewühle
Nicht der Leidenſchaft wilde Gewalt,
Nimmer in ſeinem ſtillen Aſyle
Sieht er der Menſchheit traur'ge Geſtalt.
Nur in beſtimmter Höhe ziehet
Das Verbrechen hin und das Ungemach,

larmes... En présence de ce mort, le courage m'abandonne et le doute me déchire le sein... Laisse-moi mon erreur ! Pleure en secret! Ne me revois jamais... plus jamais... Je ne veux pas te revoir, ni revoir ta mère. *Elle ne m'a jamais aimé !* A la fin son cœur s'est trahi, la douleur l'a ouvert : elle l'a nommé, lui, son fils le meilleur. Ainsi, toute sa vie, elle a pratiqué la dissimulation !... Et tu es fausse comme elle ! Ne te *contrains pas* ! *Montre* ton horreur! Tu ne reverras plus mon visage odieux ! Va-t'en à jamais ! (Il sort. Elle demeure d'abord indécise, combattue par des sentiments contraires, puis elle s'arrache *à ce lieu et s'en va.*)

LE CHŒUR. (GAÉTAN.). . . . . .

. . . . . Heureux, oui, il faut que je le proclame bienheureux, celui qui, dans le calme d'un *rustique séjour*, loin du tourbillon confus de la vie, repose, comme un enfant, sur le sein de la nature ! Car mon cœur se sent oppressé dans les palais des princes, quand je vois les plus grands, les meilleurs, précipités du faîte de la prospérité, en un rapide instant !

Et celui-là encore s'est fait un doux repos qui, des vagues orageuses de la vie, averti à temps, s'est sauvé dans la pacifique cellule du cloître ; qui a rejeté loin de lui la stimulante ambition, et qui a endormi dans son sein paisible la vaine convoitise et les désirs qui toujours exigent. Le fougueux pouvoir de la passion ne vient point le saisir dans le tumulte de la vie ; jamais, dans son calme asile, il ne voit la triste figure de l'humanité! Le crime et les maux d'ici-bas n'atteignent qu'à une hauteur limitée ; de

Wie die Peſt die erhabnen Orte fliehet,
Dem Qualm der Städte wälzt es ſich nach.

(Berengar, Bohemund und Manfred.)

Auf den Bergen iſt Freiheit! Der Hauch der Grüfte
Steigt nicht hinauf in die reinen Lüfte;
Die Welt iſt vollkommen überall,
Wo der Menſch nicht hinkommt mit ſeiner Qual.

(Der ganze Chor wiederholt.)

Auf den Bergen u. ſ. w.

Don Ceſar. Der Chor.

Don Ceſar (gefaßter).

Das Recht des Herrſchers üb' ich aus zum letztenmal,
Dem Grab zu übergeben dieſen theuren Leib,
Denn dieſes iſt der Todten letzte Herrlichkeit.
Vernehmt denn meines Willens ernſtlichen Beſchluß,
Und wie ich's euch gebiete, alſo übt es aus
Genau — Euch iſt in friſchem Angedenken noch
Das ernſte Amt, denn nicht von langen Zeiten iſt's,
Daß ihr zur Gruft begleitet eures Fürſten Leib.
Die Todtenklage iſt in dieſen Mauern kaum
Verhallt, und eine Leiche drängt die andre fort
Ins Grab, daß eine Fackel an der andern ſich
Anzünden, auf der Treppe Stufen ſich der Zug
Der Klagemänner faſt begegnen mag.
So ordnet denn ein feierlich Begräbnißfeſt
In dieſes Schloſſes Kirche, die des Vaters Staub
Bewahrt, geräuſchlos bei verſchloſſ'nen Pforten an,
Und alles werde, wie es damals war, vollbracht.

Chor. (Bohemund.)

Mit ſchnellen Händen ſoll dies Werk bereitet ſein,
O Herr — denn aufgerichtet ſteht der Katafalk,
Ein Denkmal jener ernſten Feſtlichkeit, noch da,
Und an den Bau des Todes rührte keine Hand.

Don Ceſar.

Das war kein glücklich Zeichen, daß des Grabes Mund
Geöffnet blieb im Hauſe der Lebendigen.
Wie kam's, daß man das unglückſelige Gerüſt
Nicht nach vollbrachtem Dienſte alſobald zerbrach?

même que la peste fuit les lieux élevés, ils vont mêler leur infection aux vapeurs des cités.

(BÉRENGER, BOHÉMOND ET MANFRED.) Sur les montagnes est la liberté ! Le souffle des cryptes funèbres ne monte pas dans la région de l'air pur. Le monde est parfait partout où l'homme ne parvient point avec ses peines.

(TOUT LE CHŒUR REPREND.) Sur les montagnes, etc.

DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR (plus maître de lui). J'exerce une dernière fois le droit de souverain, pour confier au tombeau *ces restes précieux, car c'est là pour les morts* le dernier hommage. Écoutez donc ma résolution, mes tristes volontés, et ce que je vous ordonne, exécutez-le fidèlement... Vous avez encore un récent souvenir de ce douloureux devoir, car il ne s'est pas écoulé un long temps depuis que vous avez accompagné au sépulcre le corps de votre prince. A peine le chant de mort a-t-il cessé de retentir dans ces murs, qu'un cadavre pousse l'autre dans la tombe : la torche des funérailles nouvelles peut s'allumer à celle des premières, et les deux cortèges lugubres peuvent se rencontrer presque sur les marches du caveau. Ordonnez donc la solennité de la sépulture dans l'église de ce château, qui renferme la cendre de mon père : qu'on la célèbre sans bruit, les portes fermées, et que tout s'accomplisse comme alors.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Les apprêts de la cérémonie se feront d'une main rapide, seigneur... car le catafalque, monument de cette triste pompe, est encore tout dressé, et nulle main n'a touché à l'édifice de la mort.

DON CÉSAR. Ce n'était pas un heureux signe que l'entrée du tombeau demeurât ouverte dans la maison des vivants. D'où vient qu'on n'a pas détruit sans retard, le triste office terminé, ce sinistre échafaudage ?

Chor. (Bohemund.)
Die Noth der Zeiten und der jammervolle Zwiſt
Der gleich nachher, Meſſina feindlich theilend, ſich
Entflammt, zog unſre Augen von den Todten ab,
Und öde blieb, verſchloſſen dieſes Heiligthum.

Don Ceſar.
Ans Werk denn eilet ungeſäumt! Noch dieſe Nacht
Vollende ſich das mitternächtliche Geſchäft!
Die nächſte Sonne finde von Verbrechen rein
Das Haus und leuchte einem fröhlichern Geſchlecht.
(Der zweite Chor entfernt ſich mit Don Manuels Leichnam.)

Erſter Chor. (Cajetan.)
Soll ich der Mönche fromme Brüderſchaft hieher
Berufen, daß ſie nach der Kirche altem Brauch
Das Seelenamt verwalte und mit heil'gem Lied
Zur ew'gen Ruh' einſegne den Begrabenen?

Don Ceſar.
Ihr frommes Lied mag fort und fort an unſerm Grab
Auf ew'ge Zeiten ſchallen bei der Kerze Schein;
Doch heute nicht bedarf es ihres reinen Amts,
Der blut'ge Mord verſcheucht das Heilige.

Chor. (Cajetan.)
Beſchließe nichts gewaltſam Blutiges, o Herr,
Wider dich ſelber wüthend mit Verzweiflungsthat;
Denn auf der Welt lebt Niemand, der dich ſtrafen kann
Und fromme Büßung kauft den Zorn des Himmels ab.

Don Ceſar.
Nicht auf der Welt lebt, wer mich richtend ſtrafen kann,
Drum muß ich ſelber an mir ſelber es vollziehn.
Bußfert'ge Sühne, weiß ich, nimmt der Himmel an;
Doch nur mit Blute büßt ſich ab der blut'ge Mord.

Chor. (Cajetan.)
Des Jammers Fluthen, die auf dieſes Haus geſtürmt,
Ziemt dir zu brechen, nicht zu häufen Leid auf Leid.

Don Ceſar.
Den alten Fluch des Hauſes löſ' ich ſterbend auf,
Der freie Tod nur bricht die Kette des Geſchicks.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) La nécessité des temps et la discorde qui, aussitôt après, éclata, divisant Messine en deux factions ennemies, a détourné nos yeux des morts, et ce sanctuaire est demeuré désert et fermé.

DON CÉSAR. A l'œuvre donc, et sans délai! Que cette nuit même cette tâche de minuit s'accomplisse! Que le soleil prochain trouve cette maison purgée de crimes, et qu'il éclaire une race plus heureuse! (Le second chœur s'éloigne, emportant le corps de don Manuel.)

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Dois-je mander ici la pieuse confrérie des moines, pour qu'elle célèbre l'office des trépassés, selon l'antique usage de l'Église, et que, par ses chants sacrés, elle consacre le mort au repos éternel?

DON CÉSAR. Que d'âge en âge, j'y consens, leurs pieux cantiques retentissent sur notre tombe, à la lueur des cierges, jusqu'à la fin des siècles; mais, aujourd'hui, il n'est pas besoin de leur ministère pur: le meurtre sanglant repousse les saints rites.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Ne résous pas, seigneur, de sanglante violence, exerçant contre toi-même la rage du désespoir; car personne ne vit ici-bas qui puisse te punir, et une pieuse expiation rachète la colère du ciel.

DON CÉSAR. Personne ne vit ici-bas qui puisse, me jugeant, me punir. Il faut donc que j'accomplisse moi-même envers moi cette justice. Le ciel agréo, je le sais, l'expiation pénitente; mais le meurtre sanglant ne s'expie que par le sang.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Il te convient de rompre le torrent d'infortune qui s'est déchaîné contre cette maison; et non d'accumuler douleur sur douleur.

DON CÉSAR. Je détruis en mourant l'antique malédiction de cette maison; la mort libre rompt seule la chaîne du destin.

Chor. (Cajetan.)
Zum Herrn biſt du dich ſchuldig dem verwaisten Land,
Weil du des andern Herrſcherhauptes uns beraubt.

Don Ceſar.
Zuerſt den Todesgöttern zahl' ich meine Schuld,
Ein andrer Gott mag ſorgen für die Lebenden.

Chor. (Cajetan.)
So weit die Sonne leuchtet, iſt die Hoffnung auch,
Nur von dem Tod gewinnt ſich nichts! Bedenk' es wohl!

Don Ceſar.
Du ſelbſt bedenke ſchweigend deine Dienerpflicht!
Mich laß dem Geiſt gehorchen, der mich furchtbar treibt,
Denn in das Innre kann kein Glücklicher mir ſchaun.
Und ehrſt du fürchtend auch den Herrſcher nicht in mir,
Den Verbrecher fürchte, den der Flüche ſchwerſter drückt!
Das Haupt verehre des Unglücklichen,
Das auch den Göttern heilig iſt — Wer das erfuhr,
Was ich erleide und im Buſen fühle,
Gibt keinem Irdiſchen mehr Rechenſchaft.

Donna Iſabella. Don Ceſar. Der Chor.

Iſabella
(kommt mit zögernden Schritten und wirft unſchlüſſige Blicke auf Don Ceſar. Endlich tritt ſie ihm näher und ſpricht mit gefaßtem Ton).
Dich ſollten meine Augen nicht mehr ſchauen,
So hatt' ich mir's in meinem Schmerz gelobt;
Doch in der Luft verwehen die Entſchlüſſe,
Die eine Mutter, unnatürlich wüthend,
Wider des Herzens Stimme faßt — Mein Sohn!
Mich treibt ein unglückſeliges Gerücht
Aus meines Schmerzens öden Wohnungen
Hervor — Soll ich ihm glauben? Iſt es wahr,
Daß mir ein Tag zwei Söhne rauben ſoll?

Chor. (Cajetan.)
Entſchloſſen ſiehſt du ihn, feſten Muths,
Hinabzugehen mit freiem Schritte
Zu des Todes traurigen Thoren.
Erprobe du jetzt die Kraft des Bluts,
Die Gewalt der rührenden Mutterbitte!
Meine Worte hab' ich umſonſt verloren.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu te dois comme chef à ce peuple orphelin, puisque tu nous as privés de notre autre prince.

DON CÉSAR. Je paye d'abord ma dette aux dieux de la mort; qu'un autre dieu prenne soin des vivants.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Aussi loin que luit le soleil s'étend l'espérance. Sur la mort seule rien ne se peut gagner. Songes-y bien!

DON CÉSAR. Songe toi-même à remplir en silence ton devoir de serviteur! Laisse-moi obéir à l'esprit qui me pousse d'une impulsion terrible, car nul heureux ne peut voir au dedans de moi-même. Et, si tu ne respectes pas en moi, avec crainte, ton maître, crains le coupable, sur qui pèse la plus lourde des malédictions; respecte la tête du malheureux, qui est sacrée même pour les dieux... Celui qui a éprouvé ce que je souffre et sens dans mon sein ne rend plus de compte à personne sur la terre.

DONNA ISABELLA, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

ISABELLA (vient à pas lents et jette sur don César des regards irrésolus. Enfin elle s'approche de lui et parle d'un ton assuré). Mes yeux ne devaient plus te voir : je me l'étais promis dans ma douleur; mais le vent emporte les résolutions que, dans une fureur contre nature, une mère a pu prendre contre la voix de son cœur... Mon fils! un bruit sinistre m'a tirée du séjour solitaire de ma douleur... Dois-je y croire? Est-il vrai qu'un même jour doive me ravir mes deux fils?

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu le vois résolu, d'un cœur assuré, à descendre librement aux tristes portes de la mort. Éprouve maintenant la force du sang, la puissance des prières touchantes d'une mère! J'ai perdu sans fruit mes paroles.

Iſabella.

Ich rufe die Verwünſchungen zurück,
Die ich im blinden Wahnſinn der Verzweiflung
Auf dein geliebtes Haupt herunter rief.
Eine Mutter kann des eignen Buſens Kind,
Das ſie mit Schmerz geboren, nicht verfluchen.
Nicht hört der Himmel ſolche ſündige
Gebete; ſchwer von Thränen, fallen ſie
Zurück von ſeinem leuchtenden Gewölbe.
— Lebe! mein Sohn! Ich will den Mörder lieber ſehn
Des einen Kindes, als um beide weinen.

Don Ceſar.

Nicht wohl bedenkſt du, Mutter, was du wünſcheſt
Dir ſelbſt und mir — mein Platz kann nicht mehr ſein
Bei den Lebendigen — Ja, könnteſt du
Des Mörders gottverhaßten Anblick auch
Ertragen, Mutter, ich ertrüge nicht
Den ſtummen Vorwurf deines ew'gen Grams.

Iſabella.

Kein Vorwurf ſoll dich kränken, keine laute,
Noch ſtumme Klage in das Herz dir ſchneiden.
In milder Wehmuth wird der Schmerz ſich löſen,
Gemeinſam trauernd, wollen wir das Unglück
Beweinen und bedecken das Verbrechen.

Don Ceſar (faßt ihre Hand, mit ſanfter Stimme).

Das wirſt du, Mutter. Alſo wird's geſchehn.
In milder Wehmuth wird dein Schmerz ſich löſen —
Dann, Mutter, wenn ein Todtenmal den Mörde
Zugleich mit dem Gemordeten umſchließt,
Ein Stein ſich wölbet über beider Staube,
Dann wird der Fluch entwaffnet ſein — dann wirſt
Du deine Söhne nicht mehr unterſcheiden,
Die Thränen, die dein ſchönes Auge weint,
Sie werden einem wie dem andern gelten,
Ein mächtiger Vermittler iſt der Tod.
Da löſchen alle Zornesflammen aus,
Der Haß verſöhnt ſich, und das ſchöne Mitleid
Neigt ſich, ein weinend Schweſterbild, mit ſanft
Anſchmiegender Umarmung auf die Urne.

ISABELLA. Je révoque les imprécations dont j'ai accablé, dans l'aveugle délire du désespoir, ta tête chérie. Une mère ne peut maudire l'enfant de son propre sein, qu'elle a enfanté avec douleur. Le ciel n'entend pas ces vœux coupables ; appesantis par les larmes, ils retombent de la voûte étoilée... Vis, mon fils, J'aime mieux voir le meurtrier d'un de mes enfants, que de pleurer sur tous les deux.

DON CÉSAR. Tu ne réfléchis pas bien, ma mère, à ce que tu désires pour toi-même et pour moi... Ma place ne peut plus être parmi les vivants... Oui, quand tu pourrais supporter, ma mère, l'aspect du meurtrier haï de Dieu, moi, je ne supporterais pas le reproche muet de ton éternelle douleur.

ISABELLA. Nul reproche, crois-moi, ne te blessera ; nulle plainte exprimée ni muette ne percera ton cœur. Ma douleur se fondra en paisible tristesse. Par un deuil commun, nous déplorerons le malheur et nous voilerons le crime.

DON CÉSAR (lui prend la main et dit d'une voix douce). Tu le feras, ma mère. Il en sera ainsi. Ta douleur se fondra en paisible tristesse... Quand un même monument enfermera ensemble le meurtrier et la victime, qu'une même voûte s'arrondira sur leur double dépouille, alors la malédiction sera désarmée... alors tu ne distingueras plus tes deux fils ; les larmes que verseront tes beaux yeux couleront pour l'un comme pour l'autre. La mort est une puissante médiatrice. Là s'éteignent toutes les flammes de la colère, la haine épaisse, et la pitié charmante, semblable à une sœur en larmes, se penche sur l'urne, qu'elle embrasse en s'y

Drum, Mutter, wehre du mir nicht, daß ich
Hinuntersteige und den Fluch verſöhne.

Iſabella.

Reich iſt die Chriſtenheit an Gnadenbildern,
Zu denen wallend ein gequältes Herz
Kann Ruhe finden. Manche ſchwere Bürde
Ward abgeworfen in Lorettos Haus,
Und ſegensvolle Himmelskraft umweht
Das heil'ge Grab, das alle Welt entſündigt.
Vielkräftig auch iſt das Gebet der Frommen,
Sie haben reichen Vorrath an Verdienſt,
Und auf der Stelle, wo ein Mord geſchah,
Kann ſich ein Tempel reinigend erheben.

Don Ceſar.

Wohl läßt der Pfeil ſich aus dem Herzen ziehn,
Doch nie wird das Verletzte mehr geſunden.
Lebe, wer's kann, ein Leben der Zerknirſchung,
Mit ſtrengen Bußkaſteiungen allmählich
Abſchöpfend eine ew'ge Schuld — ich kann
Nicht leben, Mutter, mit gebrochnem Herzen.
Aufblicken muß ich freudig zu den Frohen
Und in den Aether greifen über mir
Mit freiem Geiſt — Der Neid vergiftete mein Leben,
Da wir noch deine Liebe gleich getheilt.
Denkſt du daß ich den Vorzug werde tragen,
Den ihm dein Schmerz gegeben über mich?
Der Tod hat eine reinigende Kraft,
In ſeinem unvergänglichen Palaſte
Zu echter Tugend reinem Diamant
Das Sterbliche zu läutern und die Flecken
Der mangelhaften Menſchheit zu verzehren.
Weit, wie die Sterne abſtehn von der Erde,
Wird er erhaben ſtehen über mir,
Und hat der alte Neid uns in dem Leben
Getrennt, da wir noch gleiche Brüder waren,
So wird er raſtlos mir das Herz zernagen,
Nun er das Ewige mir abgewann
Und, jenſeits alles Wettſtreits, wie ein Gott
In der Erinnerung der Menſchen wandelt.

appuyant doucement. Ne m'empêche donc pas de descendre dans la tombe, ma mère, et de désarmer la malédiction.

ISABELLA. La chrétienté est riche en images miraculeuses, au pied desquelles, dans un pieux pèlerinage, un cœur torturé peut trouver le repos. Plus d'un lourd fardeau a été déposé dans la maison de Lorette, et une céleste force, pleine de bénédiction, plane autour du Saint-Sépulcre, qui a délivré le monde entier du péché. La prière des âmes pieuses est aussi très puissante ; elles ont une riche provision de mérites, et à la place où un meurtre fut commis, peut s'élever un temple expiatoire.

DON CÉSAR. Sans doute, on peut retirer du cœur la flèche, mais jamais la blessure ne saurait plus guérir. Vive qui voudra une vie de contrition, pour expier peu à peu, par les sévères mortifications de la pénitence, une faute éternelle... Moi, je ne puis vivre, ma mère, le cœur brisé. Il faut que je lève les yeux joyeusement vers les heureux, et que, libre de cœur et d'esprit, je puise à mon gré dans le pur éther au-dessus de ma tête... L'envie a empoisonné ma vie, quand nous partagions encore également ton amour. Penses-tu que je supporterai la préférence que ta douleur lui a donnée sur moi? La mort a une vertu purifiante, pour transformer, dans son palais impérissable, toute chose mortelle en diamant sans tache, en bien véritable, et consumer les souillures de l'imparfaite humanité. Autant les étoiles sont loin de la terre, autant il sera élevé au-dessus de moi; et si une vieille jalousie nous a divisés dans cette vie, quand nous étions encore deux frères égaux, elle rongera mon cœur sans relâche, maintenant qu'il a sur moi l'avantage de la vie éternelle, et que, transporté par delà toute rivalité, il va vivre, pareil à un dieu dans la mémoire des hommes.

Iſabella.

O, hab' ich euch nur darum nach Meſſina
Gerufen, um euch beide zu begraben?
Euch zu verſöhnen, rief ich euch hieher,
Und ein verderblich Schickſal kehret all
Mein Hoffen in ſein Gegentheil mir um!

Don Ceſar.

Schilt nicht den Ausgang, Mutter! Es erfüllt
Sich alles, was verſprochen ward. Wir zogen ein
Mit Friedenshoffnungen in dieſe Thore,
Und friedlich werden wir zuſammen ruhn,
Verſöhnt auf ewig, in dem Haus des Todes.

Iſabella.

Lebe, mein Sohn! Laß deine Mutter nicht
Freundlos im Lande der Fremdlinge zurück,
Rohherziger Verhöhnung preisgegeben,
Weil ſie der Söhne Kraft nicht mehr beſchützt.

Don Ceſar.

Wenn alle Welt dich herzlos kalt verhöhnt,
So flüchte du dich hin zu unſerm Grabe
Und rufe deiner Söhne Gottheit an;
Denn Götter ſind wir dann, wir hören dich,
Und wie des Himmels Zwillinge, dem Schiffer
Ein leuchtend Sternbild, wollen wir mit Troſt
Dir nahe ſein und deine Seele ſtärken.

Iſabella.

Lebe, mein Sohn! Für deine Mutter lebe!
Ich kann's nicht tragen, alles zu verlieren!

(Sie ſchlingt ihre Arme mit leidenſchaftlicher Heftigkeit um ihn; er macht ſich ſanft von ihr los und reicht ihr die Hand mit abgewandtem Geſicht.

Don Ceſar.

Leb wohl!

Iſabella.

Ach, wohl erfahr' ich's ſchmerzlich fühlend nun,
Daß nichts die Mutter über dich vermag!
Gibt's keine andre Stimme, welche dir
Zum Herzen mächt'ger als die meine dringt?

(Sie geht nach dem Eingang der Scene.)

ISABELLA. Oh! ne vous ai-je appelés à Messine que pour vous ensevelir tous deux? C'est pour vous réconcilier que je vous ai mandés ici, et un destin funeste tourne en désespoir toutes mes espérances.

DON CÉSAR. Ne t'emporte pas contre le dénouement, ma mère. Tout ce qui fut promis s'accomplit. Nous sommes entrés par ces portes avec les espérances de paix, et nous reposerons paisiblement ensemble, réconciliés à jamais, dans la demeure de la mort.

ISABELLA. Vis, mon fils! Ne laisse pas ta mère seule et sans amis dans le pays des étrangers, en proie à la raillerie sans pitié, parce qu'elle n'est plus protégée par la force de ses fils.

DON CÉSAR. Si le monde entier te raille avec une cruelle froideur, réfugie-toi auprès de notre tombe, et invoque la divinité de tes fils ; car alors nous serons des dieux, nous t'entendrons, et, comme les célestes gémeaux, astres propices au nautonier, nous serons près de toi pour te consoler et fortifier ton âme.

ISABELLA. Vis, mon fils! vis pour ta mère! Je ne puis supporter de tout perdre! (Elle l'enlace dans ses bras avec une ardeur passionnée. Il se dégage doucement d'elle, et lui tend la main en détournant le visage.)

DON CÉSAR. Adieu!

ISABELLA. Oui, maintenant, hélas! j'éprouve et sens avec douleur que ta mère ne peut rien sur toi! N'est-il aucune autre voix qui pénètre dans ton cœur plus puissamment que la mienne? (Elle

Komm, meine Tochter! Wenn der todte Bruder
Ihn ſo gewaltig nachzieht in die Gruft,
So mag vielleicht die Schweſter, die geliebte,
Mit ſchöner Lebenshoffnung Zauberſchein
Zurück ihn locken in das Licht der Sonne.

Beatrice erſcheint am Eingang der Scene. Donna Iſabell Don Ceſar und der Chor.

Don Ceſar
(bei ihrem Anblick heftig bewegt ſich verhüllend).

O Mutter! Mutter! Was erſanneſt du?

Iſabella (führt ſie vorwärts).

Die Mutter hat umſonſt zu ihm gefleht,
Beſchwöre du, erfleh' ihn, daß er lebe!

Don Ceſar.

Argliſt'ge Mutter! Alſo prüfſt du mich!
In neuen Kampf willſt du zurück mich ſtürzen?
Das Licht der Sonne mir noch theuer machen
Auf meinem Wege zu der ew'gen Nacht?
— Da ſteht der holde Lebensengel mächtig
Vor mir, und tauſend Blumen ſchüttet er
Und tauſend goldne Früchte lebenduftend
Aus reichem Füllhorn ſtrömend vor mir aus,
Das Herz geht auf im warmen Strahl der Sonne,
Und neu erwacht in der erſtorbnen Bruſt
Die Hoffnung wieder und die Lebensluſt.

Iſabella.

Fleh' ihn, dich oder Niemand wird er hören,
Daß er den Stab nicht raube dir und mir.

Beatrice.

Ein Opfer fordert der geliebte Todte;
Es ſoll ihm werden, Mutter — Aber mich
Laß dieſes Opfer ſein! Dem Tode war ich
Geweiht, eh' ich das Leben ſah. Mich fordert
Der Fluch, der dieſes Haus verfolgt, und Raub
Am Himmel iſt das Leben, das ich lebe.
Ich bin's, die ihn gemordet, eures Streits
Entſchlafne Furien geweckt — Mir
Gebührt es, ſeine Manen zu verſöhnen!

va vers l'entrée de la scène.) Viens, ma fille ! Si son frère mort l'entraîne si violemment dans la tombe, peut-être sa sœur, sa sœur bien-aimée, le rappellera-t-elle, par le doux prestige des espérances de la vie, à la clarté du soleil.

BÉATRICE (paraît à l'entrée de la scène) ; DONNA ISABELLA, DON CÉSAR et LE CHŒUR.

DON CÉSAR (vivement ému à l'aspect de Béatrice, se voile le visage). O ma mère ! ma mère ! Qu'as-tu imaginé ?

ISABELLA (menant sa fille en avant). Sa mère l'a supplié en vain, implore-le ; conjure-le de vivre !

DON CÉSAR. Mère astucieuse ! C'est ainsi que tu m'éprouves ! Tu veux m'engager dans un nouveau combat, me rendre chère encore la lumière du soleil, sur le chemin qui mène à l'éternelle nuit ?... Le voilà devant moi, dans toute sa puissance, l'ange aimable de la vie, et il répand à profusion, de la plus riche corne d'abondance, mille fleurs, mille fruits dorés, qui exhalent les parfums de la vie. Mon cœur s'épanouit aux chauds rayons du soleil, et dans mon sein déjà mort se réveille l'espérance et l'amour de vivre.

ISABELLA. Conjure-le... il t'écoutera, toi, ou personne... de ne pas m'enlever, non plus qu'à toi, notre appui.

BÉATRICE. Le mort chéri demande une victime ; il doit l'avoir, ma mère !... mais permets que cette victime, ce soit moi ! J'étais vouée à la mort, avant de voir la vie. C'est moi que réclame la malédiction qui poursuit cette maison, et la vie qui m'anime est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué, moi qui ai réveillé les furies assoupies de votre discorde... C'est à moi qu'il appartient d'apaiser ses mânes.

Chor. (Cajetan.)

O jammervolle Mutter! Hin zum Tod
Drängen ſich eifernd alle deine Kinder
Und laſſen dich allein, verlaſſen ſtehn
Im freudlos öden, liebeleeren Leben.

Beatrice.

Du, Bruder, rette dein geliebtes Haupt!
Für deine Mutter lebe! Sie bedarf
Des Sohns; erſt heute fand ſie eine Tochter,
Und leicht entbehrt ſie, was ſie nie beſaß.

Don Ceſar (mit tiefverwundeter Seele).

Wir mögen leben, Mutter, oder ſterben,
Wenn ſie nur dem Geliebten ſich vereinigt.

Beatrice.

Beneideſt du des Bruders todten Staub?

Don Ceſar.

Er lebt in deinem Schmerz ein ſelig Leben,
Ich werde ewig todt ſein bei den Todten.

Beatrice.

O Bruder!

Don Ceſar
(mit dem Ausdruck der heftigſten Leidenſchaft).

Schweſter, weineſt du um mich?

Beatrice.

Lebe für unſre Mutter!

Don Ceſar (läßt ihre Hand los, zurücktretend).

Für die Mutter?

Beatrice (neigt ſich an ſeine Bruſt).

Lebe für ſie und tröſte deine Schweſter.

Chor. (Bohemund.)

Sie hat geſiegt! Dem rührenden Flehen
Der Schweſter konnt' er nicht widerſtehen.
Troſtloſe Mutter! Gib Raum der Hoffnung,
Er erwählt das Leben, dir bleibt dein Sohn!

(In dieſem Augenblick läßt ſich ein Chorgeſang hören, die Flügelthüre wird geöffnet, man ſieht in der Kirche den Katafalk aufgerichtet und den Sarg von Candelabern umgeben.)

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) O mère infortunée! Tous tes enfants courent à l'envi à la mort, et ils t'abandonnent là seule, délaissée, dans la vie solitaire, sans joie et sans amour.

BÉATRICE. Toi, mon frère, sauve ta tête chérie! vis pour ta mère! Elle a besoin de son fils; ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle a trouvé une fille, et elle se passera facilement de ce qu'elle n'a jamais possédé.

DON CÉSAR (l'âme profondément blessée). Que nous vivions ou mourions, ma mère, peu lui importe, pourvu qu'elle soit réunie à celui qu'elle aime.

BÉATRICE. Envies-tu la cendre inanimée de ton frère?

DON CÉSAR. Il vit dans ta douleur une vie bien heureuse; moi je serai mort à tout jamais parmi les morts.

BÉATRICE. O mon frère!

DON CÉSAR (avec l'accent de la plus vive passion). Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRICE. Vis pour notre mère!

DON CÉSAR (laisse sa main et recule). Pour ma mère?

BÉATRICE (se penche sur sa poitrine). Vis pour elle, et console ta sœur.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Elle a vaincu! Il n'a pu résister à la touchante supplication de sa sœur. Mère inconsolable! donne place à l'espérance, il choisit de vivre : ton fils te reste! (A ce moment, un chant d'église se fait entendre. La double porte du fond s'ouvre, on voit dans l'église le catafalque dressé, et le cercueil entouré de candélabres.)

Don Ceſar (gegen den Sarg gewendet).
Nein, Bruder! Nicht dein Opfer will ich dir
Entziehen — deine Stimme aus dem Sarg
Ruft mächt'ger dringend als der Mutter Thränen
Und mächt'ger als der Liebe Flehn — Ich halte
In meinen Armen, was das ird'ſche Leben
Zu einem Loos der Götter machen kann —
Doch ich, der Mörder, ſollte glücklich ſein,
Und deine heil'ge Unſchuld ungerächet
Im tiefen Grabe liegen? — Das verhüte
Der allgerechte Lenker unſrer Tage,
Daß ſolche Theilung ſei in ſeiner Welt —
— Die Thränen ſah ich, die auch mir gefloſſen,
Befriedigt iſt mein Herz, ich folge dir.
(Er durchſticht ſich mit einem Dolch und gleitet ſterbend an ſeiner Schweſter nieder, die ſich der Mutter in die Arme wirft).

Chor. (Cajetan.)
(Nach einem tiefen Schweigen).
Erſchüttert ſteh' ich, weiß nicht, ob ich ihn
Bejammern oder preiſen ſoll ſein Loos.
Dies Eine fühl' ich und erkenn' es klar:
Das Leben iſt der Güter höchſtes nicht,
Der Uebel größtes aber iſt die Schuld.

DON CÉSAR (tourné vers le cercueil). Non, mon frère ! je ne veux point te dérober ta victime... Ta voix, du fond de ce cercueil, crie et me presse avec plus de force que les larmes de ma mère, avec plus de force que les prières de l'amour... Je tiens dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre pareille au sort des dieux... Mais que je vive heureux, moi, le meurtrier, tandis que ta sainte innocence reposerait, non vengée, au fond du tombeau ?... Nous préserve le dieu de toute justice, l'arbitre de nos jours, qu'il y ait un tel partage dans ce monde, sa création !... J'ai vu les larmes qui, pour moi aussi, ont coulé ; mon cœur est satisfait, je te suis. (Il se perce d'un poignard et, mourant, glisse à terre, en frôlant sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.)

LE CHŒUR (GAÈTAN) (après un profond silence). Je demeure consterné, je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. La seule chose que je sente et reconnaisse clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, mais que la faute est le plus grand des maux.

FIN.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

OUVRAGES
A L'USAGE
DES CANDIDATS AU BACCALAURÉAT
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE ET MODERNE

Programmes des examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire classique. Brochure in-16. . . . . 30 c.

Mémento du baccalauréat de l'enseignement secondaire classique et moderne, édition entièrement refondue et conforme aux programmes de 1891, format petit in-16, cartonné :

— *Littérature*, par M. Albert Le Roy (*Baccalauréat classique*, 1re partie). 1 vol. . . . . 5 fr.

— *Histoire et géographie*, par MM. Ducoudray et Poux (*Baccalauréats classique et moderne*, 1re partie). 1 vol. . . . . 3 fr. 50

— *Partie scientifique*, par MM. Bos et Barré (*Baccalauréat classique*, 1re partie). 1 vol. . . . . 2 fr.

— *Philosophie et Histoire contemporaine* par MM. Thamin et Ducoudray (*Baccalauréats classique et moderne*, 2e partie, 1re série). 1 vol. . . . 3 fr. 50

— *Éléments de physique et de chimie*, notation atomique, par M. Banet-Rivet (*Baccalauréat classique*, 2e partie, 1re série). 1 vol. . . . . 2 fr.

— *Histoire naturelle*, par MM. Mangin et Rettorer (*Baccalauréats classique et moderne*, 2e partie, 1re et 2e séries). 1 vol. . . . . » »

— *Mathématiques*, par MM. Bos, Bezodis, Pichot et Mascart (*Baccalauréat classique*. 2e partie. 2e série. — *Baccalauréat moderne*, 2e partie, 3e série). 1 vol. . . . . 5 fr.

— *Physique et chimie*, notation atomique, par M. Banet-Rivet (*Baccalauréat classique*, 2e partie, 2e série. — *Baccalauréat moderne*, 2e partie, 3e série). 1 vol. . . . . 3 fr. 50

— *Éléments de philosophie scientifique et morale, Histoire contemporaine*, par MM. Ducoudray et Worms (*Baccalauréat classique*, 2e partie, 2e série. — *Baccalauréat moderne*, 2e partie, 2e et 3e séries). 1 vol. . . . . 2 fr.

(Voir pour le détail de chaque volume page 16.)

BACCALAURÉAT CLASSIQUE — PREMIÈRE PARTIE
ÉPREUVES ÉCRITES
VERSION LATINE

Lexique latin-français, rédigé conformément au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat, par M. Châtelain, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris; troisième édition, revue et corrigée. 1 volume in-16, cartonnage toile. . . . . 6 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Cours de versions latines, à l'usage des candidats au baccalauréat. 125 textes précédés de notices sur les auteurs et accompagnés de notes, par M. Tridon-Péronneau, agrégé des classes supérieures. *Textes et traductions*. 2 volumes in-16, brochés. . . . . 3 fr. 50

On vend séparément :

Textes latins. 1 vol. . . . . 2 fr. Traductions françaises. 1 vol. 1 fr. 50

Recueil de versions latines, dictées à la Sorbonne pour les examens du baccalauréat ès lettres de 1888 à 1893, par M. Uri, docteur ès lettres, secrétaire des conférences à la Faculté des lettres de Paris. *Textes et traductions.* 2 volumes in-16, brochés. . . . . 3 fr.

On vend séparément :

Textes latins 1 vol. . 1 fr. 50. Traductions françaises. 1 vol. . 1 fr 50

COMPOSITION FRANÇAISE

Recueil de compositions françaises, à l'usage des candidats au baccalauréat, par M. Tridon-Péronneau. 4e édition. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Nouveau recueil des compositions françaises, à l'usage des candidats au baccalauréat, par le même. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr.

Questions de littérature et d'histoire, réponses aux questions les plus difficiles posées dans les examens oraux du baccalauréat, par le même. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr.

Recueil de compositions françaises, lettres, récits, discours, dissertations (sujets et développements), à l'usage des candidats au baccalauréat et à l'école de Saint-Cyr, par M. Marais, ancien professeur au collège Sainte-Barbe. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 50

Conseils sur l'art d'écrire. Principes de composition et de style par M. G. Lanson, professeur au lycée Louis-le-Grand. 2e édit. 1 vol. in-16, cart. toile 2 fr. 50

Études pratiques de composition française, sujets preparés et commentés pour servir de complément aux *Conseils sur l'art d'écrire*, par le même auteur. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

Modèles de composition française, empruntés aux écrivains classiques; comprenant des descriptions, des portraits, des narrations, des dialogues, des lettres, des discours, des dissertations morales et littéraires, avec des arguments et des preceptes sur chaque genre de composition, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat; publiés par M. Chassang, ancien inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol. in-16, cartonné. . . 2 fr.

Histoire de la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. G. Lanson, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, 1 vol. in-16, broché. . . . . 4 fr.

Cartonnage toile. . . . . 4 fr. 50

La composition française à l'examen de Saint-Cyr, par M. J. Berthet, professeur au lycée Saint-Louis, 1 volume in-16, broché. . . . . 2 fr.

LANGUES VIVANTES

Lexique français-allemand, rédigé conformement au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat, par M. Koch, professeur au lycée Saint-Louis; nouvelle édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 4 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Cours de thèmes allemands, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat et à l'école de Saint-Cyr, par M. Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 3 fr.

Traduction allemande du Cours de thèmes. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Cours de thèmes allemands, accompagnés de vocabulaires, par M. Bacharach. 1 vol. in-18, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Cours de thèmes allemands, par M. Riquiez, professeur agrégé d'allemand au lycée Henri IV. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

Lexique français-anglais, *rédigé conformément au décret du 19 juin 1880*, à l'usage des candidats au baccalauréat, par MM. Battier et Legrand, agrégés de l'Université; nouvelle édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 4 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Cours de thèmes anglais, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat, par M. Morel, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50

ÉPREUVES ORALES

AUTEURS GRECS

Démosthène : *Sept Philippiques*, contenant la première Philippique, les trois Olynthiennes, la deuxième et la troisième Philippiques, et le discours sur la Chersonèse. Texte grec, publié et annoté par M. Weil. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

— *Olynthiennes* (les trois), traduction *juxtalinéaire*, par M. Leprévost. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 50

— *Philippiques* (les quatre), traduction *juxtalinéaire*, par MM. Lemoine et Sommer, 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr

— *Discours de la Couronne*, ou pour Ctésiphon. Texte grec, publié et annoté par M. Weil. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 25

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Euripide : *Théâtre*. Texte grec, publié avec des notices, des arguments analytiques et des notes par M. Weil. Format petit in-16, cartonné : *Iphigénie à Aulis; Alceste*. Chaque tragédie . . . . . 1 fr

— *Iphigénie à Aulis*, traduction française par MM. Fix et Le Bas. In-16. 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par MM. Fix et Le Bas. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr.

— *Alceste*, traduction française par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr.

Hérodote : *Morceaux choisis*. Texte grec, publié avec une introduction et des notes par M. Tournier, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Giguet. 1 vol. in-16, br. 3 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché . . . . . 7 fr. 50

Homère : *Odyssée*. Texte grec, publié et annoté par M. Pierron. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 3 fr. 50

Les chants 1, 2, 6, 11, 12, 22 et 23 se vendent séparément, chacun . . 25 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. 6 vol. in-16, contenant chacun 4 chants, chaque volume séparément, broché . . . . 4 fr.

Les chants 1, 2, 6, 11, 12, 22 et 23 se vendent séparément, chacun . . 1 fr.

— *Iliade*. Texte grec, publié et annoté à l'usage des élèves, par M. Pierron. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 3 fr. 50

Les chants 1, 2, 6, 9, 10, 18, 22 et 24, se vendent séparément, chacun. 25 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Leprévost. 6 vol. in-16, contenant chacun 4 chants. Chaque volume séparément, broché . . 3 fr. 50

Chaque chant se vend séparément . . . . . 1 fr.

Platon : *Apologie de Socrate*. Texte grec, publié et annoté par M. Talbot. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 60 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Materne. 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr.

— *Criton*. Texte grec, publié et annoté par M. Waddington, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 50 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Waddington, avec le texte grec. 1 vol. in-16, broché . . . . . 90 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Waddington. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

— *Phédon*. Texte grec, publié et annoté, par M. Couvreur, 1 volume petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Thurot, avec le texte grec. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 60

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché . . . . . 5 fr.

Plutarque : *Vie de Périclès*. Texte grec, publié et annoté par M. Jacob. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Lebasteur. 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr.
— *Vie de César*. Texte grec, publié et annoté par M. Materne. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Materne. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Xénophon : *Anabase* (les sept livres). Texte grec, publié avec des notes par M. de Parnajon, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. in-16, cartonné . . 3 fr.
Chaque livre séparément . . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Talbot. 1 vol. in-16, br. 5 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. de Parnajon. 2 vol. in-16, brochés. . . . . 12 fr.
Chacun des sept livres, séparément . . . . . 2 fr.

AUTEURS LATINS

Cicéron : *Pro Archia poeta*. Texte latin, publié et annoté par M. E. Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Lille. 1 vol. petit in-16, cartonné. 60 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Chanselle. In-16, br. 90 c.

— *In Verrem oratio de suppliciis*. Texte latin, publié avec des notes par M. E. Thomas. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. O. Dupont. In-16, br. 3 fr.

— *De senectute dialogus*. Texte latin, publié avec des notes par E. Charles, recteur de l'académie de Lyon. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par MM. Paret et Legouëz. 1 vol. in-16, broché . . . . . 80 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par MM. Paret et Legouëz. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

— *In Catilinam orationes quatuor*. Texte latin, publié avec des notes par M. Noël. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. J. Thibault. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. J. Thibault. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *De amicitia*. Texte latin, publié et annoté par M. Charles. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Legouëz. 1 vol. in-16, br. 80 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Legouëz. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

— *Pro Milone*. Texte latin, publié avec une notice, un argument et des notes par M. Noël. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. In-16. 1 fr. 50

— *Pro Murena*. Texte latin, publié avec une notice, un argument et des notes par M. Noël. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par J. Thibault. 1 vol. in-16, br. 1 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par J. Thibault. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 50

— *Choix de lettres*. Texte latin, publié avec des analyses et des notes par M. V. Cucheval, professeur de rhétorique au lycée Condorcet. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par J.-V. Le Clerc, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché . . . . . 2 fr.

Horace : *Œuvres*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes, et précédé d'un précis sur les mètres employés par Horace, par E. Sommer. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 2 fr.

— *Œuvres*, traduction française par J. Janin. 1 vol. in-16, br. . . . 3 fr. 50

— *Œuvres*, traduction *juxtalinéaire* :

Art poétique, par M. E. Taillefert. 1 vol. in-16, broché . . . . . 75 c.
Epîtres, par M. Taillefert. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr.
Odes et Epodes, par MM. Sommer et Desportes. 2 vol. in-16, br. . 4 fr. 50
Tome I, livres I et II des Odes . . . . . 2 fr. 50
Tome II, livres III et IV des Odes et les Epodes. . . . . 2 fr.

Lucrèce : *Morceaux choisis*. Texte latin, publié avec une notice, des arguments, des analyses, des résumés et des notes par M. Poyard, professeur de rhétorique au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de Lagrange revue par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Pline le Jeune : *Choix de lettres*. Texte latin, publié avec des analyses et des notes par M. Waltz, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 80

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Waltz, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

Salluste : *De conjuratione Catilinæ; de bello Jugurthino*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes par M. Lallier, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 80

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Croiset. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Croiset. 2 vol. in-16, br. :

Catilina. 1 vol. . . . . 1 fr. 50
Jugurtha, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Tacite : *Annalium reliquiæ*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes par M. E. Jacob, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Materne, 4 vol. in-16 :

1er volume, livres I, II, III . . . . . 6 fr.
2e volume, livres IV, V, VI. . . . . 4 fr.
3e volume, livres XI, XII, XIII. . . . . 4 fr.
4e volume, livres XIV, XV, XVI . . . . . 4 fr.

— *Historiarum libri* I et II. Texte latin, publié avec une introduction, un commentaire critique et explicatif et un appendice par M. E. Gœlzer, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cartonné. . 1 fr. 80

— *De vita et moribus Julii Agricolæ*. Texte latin, publié avec un argument et des notes par E. Jacob. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Sommer. 1 vol. in-16, br. 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Nepveu. In-16, br. 1 fr. 75

— *Œuvres complètes*, traduites en français, avec un choix de notes, par J.-L. Burnouf. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Térence : *Les Adelphes*. Texte latin, publié avec une introduction et des notes par MM. Psichari et Benoist. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 80 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Materne. 1 vol. in-16, br. 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Materne. In-16, br. 2 fr.

Tite-Live : *Ab urbe condita libri* XXIII-XXX. Texte latin, publié avec une notice, des arguments et des notes par M. Riemann, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, et M. E. Benoist, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris. Format petit in-16, cartonné :

Livres XXIII, XXIV et XXV. 1 vol. . . . . 2 fr. 50
Livres XXVI à XXX. 1 vol. . . . . 3 fr.

Tite-Live *(Suite)* : *Livres* XXIII, XXIV et XXV, traduction française de M. Gaucher, avec le texte en regard. 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr.

LES MÊMES LIVRES XXIII, XXIV et XXV, traduction *juxtalinéaire* par M. Uri. 1 vol. in-16, broché . . . . . 7 fr. 50

— *Livres* XXVI *à* XXX, traduction française seule par M. Gaucher. 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr. 50

— *Histoire romaine*, traduction française par M. Gaucher. 4 vol. in-16, br. 14 fr.

— *Narrationes*. Texte latin, publié avec une introduction, des sommaires, des notes, des remarques et un index, par MM. Riemann et Uri, docteur ès lettres. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 80

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Gaucher, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché . . . . . 2 fr.

Virgile : *Œuvres*. Texte latin, publié par M. E. Benoist, avec une notice sur la vie de Virgile, des remarques sur la prosodie, la métrique et la langue, des arguments et des notes, des tables pour les noms propres historiques et géographiques, les principales variantes, les passages des poètes grecs et latins imités par Virgile, et une carte des contrées dans lesquelles se passe l'action de l'*Enéide*. Nouvelle édition revue par M. Duvau, maître de conférences à l'École des Hautes-Études. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 25

— *L'Enéide*, traduction française par M. Desportes. 2 vol. in-16, brochés. 4 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par MM. Sommer et Desportes. 4 vol. in-16, brochés. . . . . 16 fr.

Chaque volume séparément, contenant trois livres réunis. . . . . 4 fr.
Chaque livre séparément. . . . . 1 fr. 50

— *Les Bucoliques* et *les Géorgiques*, traduction française par M. Desportes 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Les Bucoliques*, traduction *juxtalinéaire* par MM. Sommer et Desportes. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr.

— *Les Géorgiques*, traduction *juxtalinéaire* par MM. Sommer et Desportes. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Œuvres complètes*, traduction française par M. Cabaret-Dupaty. 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

AUTEURS FRANÇAIS

Morceaux choisis des auteurs français des XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, publiés conformément aux programmes du 28 janvier 1890 à l'usage de l'enseignement secondaire, avec un aperçu sur la littérature française, des notices et des notes, par M. Albert Cahen, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, classes de Troisième, Seconde et Rhétorique. 2 vol. in-16, cartonnage toile :

Prose. 1 vol. . . . . 4 fr.
Poésie. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Textes classiques de la littérature française, extraits des grands écrivains, avec notices biographiques et bibliographiques, appréciations littéraires et notes explicatives par M. Demogeot ; *nouvelle édition*. 2 vol. in-16, cartonnés . 6 fr.
I. *Moyen âge, seizième et dix-septième siècles*. 1 vol . . . . . 3 fr.
II. *Dix-huitième et dix-neuvième siècles*. 1 vol. . . . . 3 fr.

Boileau : *Œuvres poétiques*, publiées avec des notes par M. Brunetière, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cartonné 1 fr. 50

Bossuet : *Oraisons funèbres*. Édition accompagnée d'une étude sur l'oraison funèbre, d'analyses et de notes, par M. C. Aubert. 1 vol. in-16, cart. . 1 fr. 60

— *Sermons choisis*, texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes, par M. Rébelliau, agrégé des lettres. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . 3 fr.

Buffon : *Morceaux choisis*, publiés et annotés par M. E. Dupre, agrégé des lettres, professeur à l'Ecole Monge. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . 1 fr. 50

Corneille : *Le Cid*, tragédie, publiée et annotée par M. Petit de Julleville, 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.
La même tragédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné . . . 40 c.

— *Cinna*, tragédie, publiée et annotée par M. Petit de Julleville. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr.
La même tragédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné . . . 40 c.

— *Horace*, tragédie, publiée et annotée par M. Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr.
La même tragédie, annotée par M. Anthoine. 1 vol. in-16, cartonné. 1 fr. 25
La même tragédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné. . 40 c.

— *Nicomède*, tragédie, publiée et annotée par M. Petit de Julleville. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.
La même tragédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné . . . 40 c.

— *Théâtre choisi*, publié avec une notice biographique et littéraire et des notes, par le même. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Chanson de Roland (Extraits de la), publiés avec une introduction, des notes et un glossaire, par M. Gaston Paris, professeur au Collège de France. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

Choix de lettres du XVII^e^ siècle, publié avec une introduction, des notices et des notes de M. G. Lanson, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50

Choix de lettres du XVIII^e^ siècle, publié avec une introduction, des notices et des notes par le même auteur. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Extraits des chroniqueurs français (Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines) publiés avec une introduction, des notices et des notes, par MM. G. Paris et Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Fénelon : *Opuscules académiques*, contenant la *Lettre à l'Académie* sur l'éloquence, la poésie, l'histoire, publiés avec des notes par M. Delzons. 1 vol. in-16 cartonné . . . . . 80 c.

La Fontaine : *Fables*, précédées d'une notice biographique et littéraire, et accompagnées de notes par M. Geruzez; nouvelle édition entièrement refondue par M. Thirion, professeur au lycée de Rennes, 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 60

La Bruyère : *Les Caractères*, nouvelle édition entièrement refondue, publiée d'après le texte de la collection des Grands Ecrivains de la France avec une notice biographique et littéraire et des notes par MM. G. Servois, garde général des Archives, et Rebelliau, agrégé des lettres. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50

Molière : *L'Avare*, comédie, annotée par M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.

— *Les Femmes savantes*, comédie, publiée et annotée par M. Vapereau, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. 1 vol. in-16, cart. . 1 fr. 25
La même comédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné. . 40 c.

— *Le Misanthrope*, comédie, annotée par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cart. . 1 fr.

— *Le Tartufe*, comédie, annotée par le même. 1 vol. petit in-16, cartonné.. 1 fr.

Montesquieu : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, publiées avec des notes par M. C. Aubert. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 25

Pascal : *Pensées*. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

— *Provinciales*, lettres I, IV et XIII, publiées avec une introduction, des notes et un appendice par M. P. Brunetière, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

Racine : *Iphigénie*, tragédie, annotée par M. Lanson, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.
La même tragédie, annotée par M. Géruzez. 1 vol. in-18, cartonné . . . 40 c.
— *Les Plaideurs*, comédie, annotée par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
— *Andromaque*, tragédie, annotée par M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 75 c.
— *Britannicus*, tragédie, annotée par M. Géruzez. 1 vol. in-18, cartonné. 40 c.
La même tragédie, publiée avec une introduction et des notes, par M. Anthoine, ancien inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 25
— *Théâtre choisi*, publié avec des notes par M. Géruzez. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

Rousseau (J.-J.) : *Extraits en prose*, publiés avec une introduction, des notices et des notes par M. Brunel, professeur de rhétorique au lycée Michelet. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr

Voltaire : *Le Siècle de Louis XIV*, publié avec une introduction historique et critique, des notes, des illustrations d'après les monuments, accompagnées de notices et une carte, par M. Emile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 75
— *Extraits en prose*, publiés avec une introduction et des notes par M. Brunel professeur de rhétorique au lycée Michelet. 1 vol. petit in-16 cartonné. . 2 fr.

RHÉTORIQUE ET LITTÉRATURE CLASSIQUE

Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures et du baccalauréat, par M. Merlet, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand; revues, continuées et mises au courant des derniers programmes, par M. E. Lintilhac, professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. 2 vol. in-16, *brochés* . . . . . 8 fr.
I. Corneille. — Racine. — Molière. 1 vol. . . . . 4 fr.
II. Chanson de Roland. — Joinville. — Montaigne. — Pascal. — La Fontaine. Boileau. — Montesquieu. — La Bruyère. — Bossuet. — Fénelon. — Voltaire. — Buffon. 1 vol. . . . . 4 fr.

Éléments de rhétorique française, par M. Filon. 1 vol. in-16, br. 2 fr. 50

***Principes* de rhétorique française**, par M. Pellissier. 1 v. in-16, br. 2 fr. 50

Histoire de la littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. G. Lanson, professeur de rhétorique au Louis-le-Grand. 1 fort vol. in-16, broché. . . . . 4 fr.
Cartonnage toile . . . . . 4 fr. 50

Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. Demogeot. 1 vol. in-16, broché . . . . . 4 fr.

Histoire de la littérature grecque, par M. Alexis Pierron. 1 vol. in-16 broché. . . . . 4 fr.

Histoire de la littérature romaine, par le même. 1 vol. in-16, br. . 4 fr.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 1610 à 1789, par M. Duruy. Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de M. Lavisse, par M. Lacour-Gayet, professeur au lycée Saint-Louis. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

Géographie de la France, par M. Cortambert; nouvelle édition refondue (classe de Rhétorique). 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 3 fr. 50
Atlas correspondant (18 cartes) . . . . . 3 fr. 50

Géographie de la France, conforme aux programmes de 1890 pour la classe de Rhétorique, par MM. Schrader et Gallouëdec, professeur agrégé au lycée d'Orléans. 1 vol. in-16 avec de *nombreuses cartes en couleurs et en noir*, cartonné. . . . . » fr. »
Atlas correspondant, par MM. Schrader, Prudent et Anthoine. 11 cartes in-folio, cartonné. . . . . 5 fr

AUTEURS ALLEMANDS

Morceaux choisis d'auteurs allemands, en prose et en vers, publiés avec des notes et un vocabulaire par M. Scherdlin :

Classe de Troisième. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50
Classe de Seconde. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

Morceaux choisis en prose et en vers des classiques allemands, par M. Fichhoff. 3 vol. in-16, cartonnés :

Classe de Troisième. 1 vol. . . . . 1 fr. 50
Classe de Seconde. 1 vol. . . . . 2 fr. 50
Classe de Rhétorique. 1 vol. . . . . 3 fr

Gœthe : *Campagne de France.* Texte allemand, publié et annoté par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Jacques Porchat. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Hermann et Dorothée.* Texte allemand, publié et annoté par M. B. Lévy. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. B. Lévy. In-16 broché. 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. B. Lévy. In-16. 3 fr. 50

— *Iphigénie en Tauride.* Texte allemand, publié et annoté par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. B. Lévy. 1 vol. in-16, br. 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Lang. In-16, br. 3 fr. 50

— *Morceaux choisis.* Texte allemand, contenant des extraits des *Poésies lyriques*, de *Goetz de Berlichingen*, d'*Iphigénie*, du *Tasse*, d'*Hermann et Dorothée*, du *Voyage en Italie*, de la *Campagne de France*, etc.; recueil publié avec des notices et des notes par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cart.. . 3 fr.

Gœthe et Schiller : *Poésies lyriques.* Texte allemand publié avec une notice litteraire et des notes par M. H. Lichtenberger, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Hauff : *Lichtenstein*, parties I et II. Texte allemand publié et annoté par M. Muller, professeur au college Rollin. 1 vol. petit in-16, cart.. . . . . 2 fr. 50

— *Lichtenstein*, traduction française par M. de Suckau. In-16, broché. 1 fr.

Lessing : *Dramaturgie de Hambourg.* Texte allemand. Extraits publiés avec une introduction et des notes par M. Cottier, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Desfeuilles. 1 vol. in-16, br. 3 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Desfeuilles. 1 vol. in-16, broché . . . . . 7 fr. 50

Schiller : *Guillaume Tell*, drame. Texte allemand, publié et annoté par M. Th. Fix. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Fix. 1 vol. in-16, br.. 2 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Fix. 1 vol. in-16, br. 5 fr

— *Marie Stuart*, tragédie. Texte allemand, publié et annoté par M. Fix. 1 vol. in-16 cartonné. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Fix. 1 vol. in-16, br. 4 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Fix. 1 v. in-16, br. 6 fr.

— *Oncle et Neveu*, comédie. Texte allemand publié et annoté par M. Briois, professeur au lycée de Rouen. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française, sans le texte. 1 vol. petit in-16, br. 1 fr.

— *Wallenstein*, poème dramatique. Texte allemand publié et annoté par M. Cottier. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50

— *Jeanne d'Arc.* Texte allemand publié et annoté par M. Bailly, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché . . . . . 2 fr.

Schiller (*Suite*) : ***La Fiancée de Messine.*** Texte allemand, publié et annoté par M. Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Ad. Regnier. In-16, br. 2 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Schnaufer. In-16, br. 3 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 3 fr.
— ***Morceaux choisis.*** Texte allemand, contenant des extraits des *Œuvres historiques*, des *Poésies lyriques*, etc.; publié et annoté par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 3 fr.

AUTEURS ANGLAIS

Morceaux choisis en prose et en vers des classiques anglais, par M. Eichhoff. 3 vol. *in-16*, cartonnés :
Classe de Troisième. 1 vol. . . . . 1 fr. 50
Classe de Seconde. 1 vol. . . . . 2 fr. 50
Classe de Rhétorique. 1 vol. . . . . 3 fr.

Byron : *Childe Harold.* Texte anglais, publié et annoté par M. Émile Chasles, inspecteur général de l'Instruction publique. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Bellet. 1 vol. in-16, br. 3 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Bellet. 1 vol. in-16. 6 fr.
Chacun des trois premiers chants. . . . . 1 fr. 50
Le quatrième chant . . . . . 2 fr. 50

Dickens : *Un conte de Noël* (A Christmas carols). Texte anglais, publié avec une introduction et des notes par M. Fievet, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50
— *Contes de Noël*, traduction française par M. P. Lorain. 1 vol. in-16, br. 1 fr.
— *David Copperfield.* Texte anglais. 1 vol. in-16, cartonné . . . . . 3 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française. 2 vol. in-16, broches. . . 2 fr.
— *Nicolas Nickleby.* Texte anglais. 1 vol in-16, cartonné . . . . . 4 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française. 2 vol. in-16, brochés. . . . 2 fr.

Eliot (G.) : *Silas Marner.* Texte anglais, publié et annoté par M. Malfroy, professeur au lycée Michelet. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Malfroy. 1 vol. in-16, br. 1 fr.

Goldsmith : *Le vicaire de Wakefield.* Texte anglais, publié et annoté par M. Al. Beljame. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50
— *Le voyageur; Le village abandonné.* Texte anglais, publié et annoté par M. Motheré, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française de M. Legrand. 1 vol. in-16, br. 75 c.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Legrand. In-16. 1 fr. 50

Lamb (Charles) : *Pièces de Shakespeare racontées en prose* (Tales from Shakespeare). Texte anglais. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Macaulay : *Morceaux choisis de l'histoire d'Angleterre.* Texte anglais, publié avec une notice et des notes par M. Battier. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr. 50

Shakespeare : *Jules César*, tragédie. Texte anglais, publié et annoté par M. Fleming. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 25
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. E. Montégut. In-16, br. 1 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Legrand. In-16, br. 2 fr. 50
— *Coriolan*, tragédie. Texte anglais, publié et annoté par M. Fleming. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 2 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française, avec le texte en regard et des notes par M. Fleming. 1 vol. in-16, broché. . . . . 4 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Fleming. 1 vol. in-16, broché. . . . . 6 fr.

Shakespeare (*Suite*) : *Macbeth*. Texte anglais, accompagné de notes par M. Morel. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 80
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. E. Montégut. In-16, br. 1 fr. 50
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Angellier. In-16, br. 2 fr. 50
— *Richard III*. Texte anglais, accompagné de notes. 1 vol. in-18, cart. 1 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Bellet. 1 vol. in-16, br. 2 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Bellet. 1 volume in-16, broché . . . . . 4 fr.

Tennyson : *Enoch Arden*. Texte anglais, *publié et annoté par M. Al. Beljame*, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.
LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Al. Beljame. 1 vol. petit in-16, broché . . . . . 50 c.

Walter Scott : *L'antiquaire*. Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr.
— *Ivanhoé*. Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr.
— *Les puritains d'Ecosse* (Old mortality). Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr.
— *Quentin Durward*. Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . 2 fr.
— *Rob Roy*. Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr.

BACCALAURÉATS CLASSIQUE ET MODERNE

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE SÉRIE

ÉPREUVE ÉCRITE

DISSERTATION FRANÇAISE

Recueil de dissertations philosophiques, à l'usage des candidats au baccalauréat, par M. Tridon-Péronneau, agrégé des classes supérieures. 1 vol. in-16, broché . . . . . 4 fr.

Sujets et développements de compositions françaises (dissertations philosophiques) données à la Sorbonne depuis 1866 jusqu'en 1883, ou proposées comme exercices préparatoires pour les examens du baccalauréat ès lettres, recueillies par M. Albert Le Roy. 1 vol. in-8, broché . . . . . 5 fr.

ÉPREUVES ORALES

PHILOSOPHIE

Leçons de philosophie : Nouveau cours, contenant les matières indiquées par les programmes de 1885, par M. E. Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. 3 vol. in-8, brochés :
Tome I. *Psychologie*. 1 vol. . . . . 7 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Institut.
Tome II. *Logique*. 1 vol. . . . . 5 fr.
Tome III. *Morale et métaphysique*. (Sous presse.)

Précis de philosophie, rédigé *conformément aux programmes officiels* pour la classe de philosophie, d'après les leçons de philosophie de M. Rabier, par M. René Worms, agrégé de philosophie. 1 vol. in-16, broché. . . . . 4 fr.

Notions de philosophie comprenant des notions d'*économie politique*, par M. Jourdain, membre de l'Institut ; 18e édition, refondue. 1 vol. in-16, broché . . . . . 5 fr.

Études sur les principaux philosophes, répondant au programme de 1890 par M. Adam, chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr.

Descartes : *Discours de la méthode; Première méditation.* Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes par M. Charpentier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . 1 fr. 50

— *Les principes de la philosophie*, première partie, publiée avec une préface, une table de Descartes, et des notes par M. Charpentier. Petit in-16, cart. 1 fr. 50

Malebranche : *De la recherche de la vérité*, livre II (de l'imagination), première partie, chapitres I et V; deuxième et troisième parties, publiées avec une introduction et des notes par M. R. Thamin, professeur de philosophie au lycée Condorcet. 1 vol. petit in-16, *cartonné*. . . . . 1 fr. 50

Pascal : *Opuscules* comprenant : De l'autorité en matière de philosophie; entretien avec M. de Sacy; *fragments* publiés avec des notes par M. Jourdain. 1 vol. in-16, *cartonné* . . . . . 75 c.

Leibnis : *Nouveaux essais sur l'entendement humain, avant-propos et livre Ier*, publiés d'après les meilleurs manuscrits, avec une introduction et des notes par M. H. Lachelier, professeur de philosophie au lycée Condorcet. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 75

— *La Monadologie*, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Hanovre, avec une introduction et des notes, par M. H. Lachelier. 1 vol. pet. in-16, cart. 1 fr.

Condillac : *Traité des sensations*, livre Ier, publié avec une introduction et des notes par M. Charpentier. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

Xénophon : *Mémorables*, livre Ier. Texte grec, publié avec une introduction et des notes par M. Lebègue, maître de conférences à l'École des Hautes-Études. 1 vol. petit *in-16, cartonné*. . . . . 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Platon : *République*, VIe *livre*. Texte grec, publié avec une introduction et des notes par M. Aubé, ancien professeur de philosophie au lycée Condorcet. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Aubé, sans le texte grec. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Aubé. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr. 50

Aristote : *Morale à Nicomaque, livre X*. Texte grec, publié avec une introduction et des notes par M. Hannequin, professeur au lycée de Lyon. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de F. Thurot, revue et annotée par M. Ch. Thurot, sans le texte grec. 1 vol. petit in-16, broché . . . . . 75 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 50

Epictète : *Manuel*. Texte grec, publié avec une introduction, des notes et un vocabulaire par M. Thurot. 1 vol. *petit in-16, cartonné*. . . . . 1 fr

LE MÊME OUVRAGE, traduction française par M. Thurot, sans le texte grec. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 1 fr

Lucrèce : *De natura rerum liber* V. Texte latin, publié à l'usage des élèves, avec une introduction et des notes par MM. Benoist et Lantoine. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 90 c.

Cicéron : *De natura Deorum liber* II. Texte latin, publié avec une introduction et des notes par M. Thiaucourt, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. 1 vol. petit in-16, *cartonné*. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de M. J. Leclerc, sans le texte. 1 vol petit *in-16*, broché. . . . . 1 fr.

Cicéron (*Suite*) : *De officiis libri tres*. Texte latin, publié avec des sommaires et des notes par M. H. Marchand, 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de M. Sommer, sans le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire* par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché . . . . . 6 fr.

Sénèque : *Lettres morales à Lucilius*, I à XVI. Texte latin, publié avec une notice et des notes par M. Aubé. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de M. J. Baillard, sans le texte. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr.

HISTOIRE

Histoire contemporaine de 1789 à 1889, par M. G. Ducoudray, agrégé d'histoire (classe de Philosophie) ; nouvelle édition refondue. 1 vol. in-16, cartonnage toile . . . . . 6 fr.

SCIENCES

Arithmétique élémentaire, rédigée conformément aux programmes de 1890, par M. Pichot, censeur honoraire du lycée Condorcet (classes de Troisième et Rhétorique). 1 vol. in-16, cartonnage toile. . . . . 2 fr.

Géométrie élémentaire, rédigée conformément aux programmes de 1890, par M. Bos, ancien inspecteur d'Académie (classes de Quatrième, Troisième, Seconde et Rhétorique). 1 vol. in-16, avec figures, cartonnage toile. . . . . 2 fr.

Algèbre élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1890, par M. Pichot (classes de Seconde et Philosophie). 1 vol. in-16, avec figures, cartonnage toile . . . . . 2 fr.

Premiers éléments d'algèbre, conformes aux programmes de 1890, par M. Launay, professeur au lycée Saint-Louis (classes de Seconde et Rhétorique). 1 vol. in-16, avec figures, cartonnage toile . . . . . 3 fr.

Cours de physique, rédigé conformément aux programmes de 1890, à l'usage des classes de Troisième et Philosophie, par M. Gossin, proviseur honoraire du lycée de Lyon. 1 fort vol. in-16, avec 460 figures et 1 planche en couleur, cartonnage toile. . . . . 4 fr.

Traité élémentaire de physique, par M. Ganot, suivi d'un recueil de 100 problèmes avec solutions : 21e édition, refondue par M. Maneuvrier, agrégé des sciences physiques et naturelles. 1 fort vol. in-16, avec 1014 figures en 2 planches en couleur, cartonnage toile. . . . . 8 fr. 50

Éléments de chimie, notation atomique, rédigés conformément aux programmes de 1890, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. A. Joly, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol. in-16, avec figures, cartonnage toile. 3 fr.

Éléments d'anatomie et de physiologie animales, rédigés conformément aux programmes de 1890, par M. Retterer, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris (classe de Philosophie). 1 vol. in-16, avec fig., cart. toile. 5 fr.

Anatomie et physiologie animales, contenant les matières indiquées par les programmes de 1890, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Perrier, *professeur au Muséum* d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, avec 328 fig., br. 8 fr.

Anatomie et physiologie végétales, rédigées conformément aux programmes de 1890, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Mangin, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-16, avec figures et planches, cart. toile. 5 fr.

DEUXIÈME ET TROISIÈME SÉRIES

ÉPREUVES ORALES

PROGRAMME DE LA CLASSE DE MATHÉMATIQUES ÉLÉMENTAIRES

ARITHMÉTIQUE ET APPLICATIONS

Éléments d'arithmétique, par M. Pichot, censeur honoraire du lycée Condorcet. 1 vol. in-8, broché. . . . . 3 fr.

Traité d'arithmétique, avec des exercices, par M. Joseph Bertrand, membre de l'Académie des sciences. 1 vol. in-8, broché. . . . . 4 fr.

Traité d'arithmétique, par M. Tombeck. 1 vol. in-8, broché. . . . . 4 fr

Tables de logarithmes à sept décimales d'après Callet, Véga, Bremiker, par M. J. Dupuis. Édition contenant les logarithmes des nombres de 1 à 100000, des sinus et des tangentes des arcs. 1 vol. grand in-8, cart. toile . . . . 10 fr.

Tables de logarithmes à cinq décimales, d'après J. de Lalande, par le même auteur. Édition contenant les logarithmes des nombres de 1 à 10000, des sinus et des tangentes des arcs. 1 vol. grand in-18, cartonnage toile. . . . 2 fr. 50

Petites tables de logarithmes à quatre décimales, par le même auteur. 1 vol. petit in-16, cartonné . . . . . 75 c.

Trois tableaux métriques de logarithmes, par M. C. Dumesnil, comprenant :

Atlas élémentaire, in-4, tiré en deux couleurs. . . . . 1 fr. 50

Tableau complet à cinq décimales, in-4, tiré en deux couleurs. . . 1 fr. 50

Tableau à cinq décimales pour les nombres de 1 à 10000, in-8, en noir 75 c.

Instruction, notes et problèmes divers, Arithmétique, change, intérêts composés et annuités, par le même auteur, in-8, broché . . . . . 1 fr. 50

ALGÈBRE

Éléments d'algèbre, par M. Bos, ancien inspecteur d'académie. 1 vol. in-8, broché. . . . . 7 fr

Traité d'algèbre, par M. Joseph Bertrand, membre de l'Académie des sciences Nouvelle édition, revue par MM. Bertrand et Garcet :

1re partie, à l'usage des classes de Mathématiques élément. 1 vol. in-8, br. 5 fr.

Traité élémentaire d'algèbre, par M. Tombeck. 1 vol. in-8, broché. 4 fr.

GÉOMÉTRIE ET TRIGONOMÉTRIE

Éléments de géométrie, par MM. Bos, ancien inspecteur de l'académie de Paris, et Rebière, professeur au lycée Saint-Louis. 1 vol. in-8, broché. 7 fr.

Éléments de géométrie, par MM. Briot et Vacquant :

1° *Théorie.* 1 vol. in-8, avec de nombreuses figures dans le texte, br. . 5 fr.

2° *Application.* 1 vol. in-8, avec des figures dans le texte et des planches 3 fr. 50

Traité de géométrie élémentaire, par M. Tombeck. 1 vol. in-8, br. 5 fr.

Géométrie théorique et pratique, par M. Sonnet. 2 vol. in-8, texte et planches, broches. . . . . 6 fr.

Éléments de trigonométrie rectiligne, par M. Pichot. 1 vol. in-8, avec de nombreuses figures, broché. . . . . 3 fr. 50

Cours de trigonométrie rectiligne, par M. Tombeck, 1 vol. in-8, br. 2 fr. 50

Traité élémentaire de géométrie descriptive, par M. Kiæs ; 1re *partie*, à l'usage des classes de Mathématiques élémentaires. 1 vol. in-8 de texte et 1 vol. in-8 de planches, brochés. . . . . 7 fr.

Éléments de géométrie descriptive, par *MM. Briot* et *Vacquant*. 1 vol. in-8, avec figures et planches, broché. . . . . 3 fr. 50

Géométrie descriptive, par MM. Pichot et de Batz de Trenquelléon. 1 vol. in-8, avec figures, broché . . . . . 3 fr.

Complément de géométrie descriptive, par les mêmes auteurs, à l'usage des candidats à Saint-Cyr. 1 vol. in-8, broché . . . . . 3 fr. 50

Éléments de géométrie descriptive, par M. Tombeck. 1 v. in-8, br. 2 fr. 50

MÉCANIQUE

Éléments de mécanique, par M. Mascart, professeur au Collège de France. 1 vol. in-8, avec 141 figures, broché . . . . . 3 fr.

Éléments de mécanique, par MM. Pichot, censeur honoraire du lycée Condorcet, et de Batz de Trenquelléon, professeur au lycée de Bordeaux. 1 vol. in-8, broché . . . . . 3 fr. 50

Notions de mécanique, par M. Tombeck. 1 vol. in-8, broché . . . 2 fr.

COSMOGRAPHIE

Traité élémentaire de cosmographie, par M. Pichot. 1 vol. in-8, avec 207 figures et 2 planches tirées à part, broché. . . . . 6 fr.

Cours de cosmographie, par M. Tombeck. 1 vol. in-8, broché. . . 3 fr. 50

PHYSIQUE ET CHIMIE

Traité de physique élémentaire, par M. Angot, ancien professeur au lycée Condorcet. 1 vol. grand in-8, avec 486 figures dans le texte, broché. . . 8 fr.
Cartonnage toile . . . . . 9 fr.

Traité élémentaire de physique, par M. Ganot, 21e édition, entièrement refondue par M. Maneuvrier, agrégé des sciences physiques et naturelles. 1 vol. in-16 avec 1014 figures et 2 planches en couleurs, broché . . . . . 8 fr.
Cartonnage toile. . . . . 8 fr. 50

Cours de physique, à l'usage des candidats à l'École militaire de Saint-Cyr, par M. Banet-Rivet, professeur au lycée Saint-Louis. 1 vol. in-16, avec de nombreuses figures, broché. . . . . 5 fr

Cours élémentaire de chimie, notation atomique, à l'usage des candidats aux baccalauréats classique et moderne et aux Écoles du gouvernement, par M. A. Joly, professeur adjoint à la Faculté des sciences de Paris :
Chimie générale. — Métalloïdes, 2e édit. 1 vol. in-16, broché. . . . . 5 fr
Métaux et Chimie organique. 1 vol. broché . . . . . 5 fr
Manipulations chimiques. 1 vol. broché. . . . . 2 fr. 50
Cartonnage toile de chaque volume. . . . . 50 c.

LECTURES SCIENTIFIQUES

Lectures scientifiques (physique, chimie), rédigées conformément aux programmes du 28 janvier 1890, par M. Gay, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand. 1 fort volume in-16, avec figures, cartonnage toile. . . . . 5 fr

Lectures scientifiques (sciences naturelles), rédigées conformément aux programmes du 28 janvier 1890, par M. Leclerc du Sablon, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-16, cartonnage toile. . . . 5 fr.

Lectures sur la philosophie des sciences, rédigées conformément aux programmes de l'enseignement classique et de l'enseignement moderne, par M. Lalande, professeur à l'école Monge. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . 3 fr. 50

Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, rédigés conformément aux programmes de mathématiques élémentaires, par M. Worms, agrégé de philosophie. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

MÉMENTO DU BACCALAURÉAT
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
CLASSIQUE ET MODERNE

ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

et rédigée conformément aux programmes de 1891

Littérature, comprenant : Conseils sur les épreuves écrites ; Notices sur les auteurs et les ouvrages grecs, latins, français, allemands et anglais, indiqués pour l'explication orale ; Notions de Rhétorique et de Littérature classique, par M. Albert Le Roy. *Nouvelle édition entièrement refondue (Baccalauréat classique, 1re partie)*, 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 5 fr.

Histoire et Géographie, comprenant : l'Histoire de l'Europe et de la France *de 1610 à 1789* et la Géographie de la France (classe de Rhétorique), par MM. G. Ducoudray et Augustin Poux (*Baccalauréats classique et moderne, 1re partie*). 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Partie scientifique, comprenant : des notions d'Arithmétique (Troisième et Rhétorique), d'Algèbre (Troisième, Seconde et Rhétorique), de Géométrie (Quatrième, Troisième, Seconde et Rhétorique) et de Cosmographie (Rhétorique), par MM. Bos et Barré, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris (*Baccalauréat classique, 1re partie*). 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

Philosophie. Histoire contemporaine, comprenant : Conseils sur la composition de Philosophie, Histoire de la Philosophie. Notice sur les Auteurs philosophiques, Histoire contemporaine (1789-1880), par MM. R. Thamin et G. Ducoudray (*Baccalauréats classique et moderne, 2e partie, 1re série*). 1 vol. petit in-16 cartonné. . . . . 3 fr. 50

Éléments de Physique et de Chimie, nouvelle édition avec la notation atomique, par M. Banet-Rivet, professeur au lycée Michelet (*Baccalauréat classique, 2e partie, 1re série*). 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

Histoire naturelle, par MM. Mangin, professeur au lycée Louis-le-Grand et Retterer, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris (*Baccalauréats classique et moderne, 2e partie, 1re et 2e séries*), 1 vol. petit in-16, cartonné. » »

Mathématiques, comprenant : l'*Arithmétique*, l'*Algèbre*, la *Géométrie*, la Géométrie descriptive, la Trigonométrie, la Mécanique et la Cosmographie, par MM. Bos, Bezodis, Pichot et Mascart, agrégés de l'Université (*Baccalauréat classique, 2e partie, 2e série. — Baccalauréat moderne, 2e partie, 3e série*). 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 5 fr.

Physique et Chimie, nouvelle édition avec la notation atomique, par M. Banet-Rivet (*Baccalauréat classique, 2e partie, 2e série. — Baccalauréat moderne, 2e partie, 3e série). 1 vol. petit in-16, cartonné.* . . . . . 3 fr. 50

Éléments de Philosophie scientifique et morale. Histoire contemporaine, par MM. B. Worms et G. Ducoudray (*Baccalauréat classique, 2e partie, 2e série. — Baccalauréat moderne, 2e partie, 2e et 3e séries*). 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

---

29 892. — Imp. Lahure. — 10-94. 22000. *Le gérant :* R. Fouret.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

TRADUCTIONS FRANÇAISES

D'AUTEURS CLASSIQUES ALLEMANDS

Format in-18 et petit in-16, broché

(Le nom du traducteur est entre parenthèses.)

Auerbach. *Récits villageois de la Forêt-Noire* (Lang), sans le texte. . . . 3 fr. 50

Benedix. *Le Procès* (Mlle Boulanger), avec le texte. . . 75 c.

— *L'Enlèvement* (Lang), avec le texte. . . . 75 c.

Chamisso. *Pierre Schlemihl*, traduction, sans le texte . . . 1 fr.

Gœthe. *Campagne de France* (Fouchay), sans le texte . . 2 fr.

— *Faust*, 1re partie (Porchat), revue par M. Buchner, sans le texte. . . . 3 fr.

— *Hermann et Dorothée* (B. Lévy), avec le texte . . . 1 fr. 50

— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy), avec le texte . . . 2 fr.

— *Le Tasse* (Porchat), avec le texte. . . . 2 fr.

Hauff. *Lichtenstein* (de Suckau), 1 volume in-16, broché. 1 fr.

Hoffmann. *Le Tonnelier de Nuremberg* (Meister Martin), par MM. Jeannerret et Malvoisin, sans le texte. . . . 2 fr.

Kleist. *Michael Kohlhaas* (Mlle Brézin), avec le texte. 2 fr. 50

Kotzebue. *La petite ville allemande* (Desfeuilles), avec le texte. 2 fr.

Lessing. *Dramaturgie de Hambourg*. Extraits de Cottler (Desfeuilles), avec le texte. . . . 3 fr.

— *Lettres sur la littérature moderne et lettres archéologiques* (Cottler), sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché . . . 2 fr. 50

— *Laocoon* (Courtin), sans le texte . . . 2 fr.

— *Minna de Barnhelm* (Lange), sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . 2 fr.

Niebuhr. *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (Mme Koch), avec le texte. . . . 1 fr. 75

Schiller. *Histoire de la guerre de Trente Ans* (Regnier), sans le texte. . . . 3 fr. 50

— *Histoire de la révolte des Pays-Bas* (Regnier), sans le texte. 3 fr.

— *Jeanne d'Arc* (Regnier), sans le texte. 1 vol. petit in-16, br. 2 fr.

— *Guillaume Tell* (Fix), avec le texte. . . . 2 fr. 50

— *La Fiancée de Messine* (Regnier), avec le texte. . . . 2 fr.

— *Marie Stuart* (Fix), avec le texte . . . 4 fr.

— *Oncle et neveu*. Traduction, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché . . . 1 fr.

— *Wallenstein*, poème en trois parties (Regnier), sans le texte. 3 fr.

Schiller et Gœthe. *Extraits de leur correspondance* (B. Lévy), sans le texte. . . . 3 fr. 50

Schmid. *Cent petits contes* (Scherdlin), avec le texte . . . 2 fr.

31614. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris. — 8-95.